

Les Cas de Mésalliances

dans le Roman et le Théâtre français
au XVIII^{ième} et au XIX^{ième} Siècle

**Thèse pour le Doctorat d'Université,
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université
de Paris**

par

Hildegard Leib

diplômée des Etudes Universitaires à Paris
ancienne Elève de la Friedrich-Wilhelms-Universität, Berlin

Dr. Emil Ebering, Berlin NW 7, Mittelstraße 29

1935

Les Cas de Mésalliances

dans le Roman et le Théâtre français
au XVIII^{ième} et au XIX^{ième} Siècle

**Thèse pour le Doctorat d'Université,
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université
de Paris**

par

Hildegard Leib

diplômée des Etudes Universitaires à Paris
ancienne Elève de la Friedrich-Wilhelms-Universität, Berlin



Meinen Eltern



Digitized by the Internet Archive
in 2026

Avant-Propos.

D'après la manière dont les mariages sont conclus, on peut se rendre compte, en général, du niveau de civilisation d'une société.

De même qu'on s'instruit davantage en observant un malade qu'un homme bien portant, comme dit Claude Bernard, les mésalliances renseignent mieux sur l'esprit du temps que les mariages bien assortis.

Comme il s'agit ici d'une étude sur les mésalliances dans la littérature française, donc d'une recherche littéraire, ne prenons pas la littérature comme base pour en conclure à la réalité, mais employons le procédé contraire: prenons la réalité comme un fait donné et essayons d'interpréter les mésalliances dans la littérature.

Les faits politiques et les mœurs du temps ne seront donc exposés ici que d'une manière sommaire, quand cela sera nécessaire.

Ainsi nous laissons de côté de nombreuses mésalliances célèbres dans l'histoire.

Les mésalliances tiennent une grande place dans les lettres françaises; et ceci est naturel, car il n'est pas de meilleur sujet qu'un conflit entre l'amour et l'ordre social établi.

En parlant de «mésalliance» entendons des mariages mal assortis au point de vue de l'âge, de la religion, de la nationalité ou de la race, mais avant tout du point de vue social.

Ces genres de mésalliances sont d'ordre matériel. Plus on avance dans le temps et plus la psychologie et l'art s'affinent, plus la mésalliance devient un problème moral. On ne s'intéresse plus uniquement au côté matériel de la question, on comprend qu'un mariage contracté par des raisons d'argent peut entraîner des conséquences morales qui rendent les époux malheureux.

Nous ne parlons pas ici des «mésalliances des âmes», comme les appelle Vict. Hugo, tant qu'elles sont des mariages bien assortis matériellement parlant, car ce serait là une question purement humaine et individuelle qui n'est pas sujette aux variations des temps, alors qu'une étude sur les interprétations différentes des mésalliances matérielles dans la littérature est étroitement liée à une question sociale: il faut savoir comment la mésalliance est acceptée par les époux et leur milieu. Il faut considérer les différentes conceptions des mésalliances au cours des siècles comme conséquence directe d'un développement social. Et cela d'autant plus que de tout temps les mésalliances furent prises, comme thème littéraire, pour un but pédagogique. Ainsi on peut se rendre compte de ce que les écrivains jugeaient nécessaire d'enseigner aux gens de leur époque.

De nos jours, il suffit de jeter un regard sur la société actuelle pour constater que les préjugés contre certaines mésalliances subsistent toujours.

Pour nous, il n'est pas question de décider s'il y a là une évolution ou non. Sans vouloir porter un jugement sur les tendances contraires, en faveur ou à l'encontre des mésalliances, nous nous bornerons à constater des faits, à les interpréter, à les comparer et à les comprendre à la lumière des mœurs du temps.

Chaque époque s'est occupée de préférence d'un certain genre de mésalliance: le moyen-âge religieux nous offre des mésalliances entre gens de religions différentes, le 17^{ième} siècle, siècle de la hiérarchie des classes, avant tout des mésalliances de naissance, comme le 18^{ième} siècle également qui nous offre, en outre, des mésalliances de fortune, ainsi que nous en trouverons plus tard au 19^{ième} siècle où l'argent joue le premier rôle.

Cependant, ces sujets étant éternellement humains, nous les retrouvons dans tous les siècles, seulement les jugements portés sur les mésalliances dans les différentes époques sont différents.

Certaines époques ne traitent point ou rarement du sujet de la mésalliance; p. ex. le 17^{ième} siècle où les préjugés sont si forts qu'on hésite à le faire entrer dans la littérature. A d'autres

époques la mésalliance sociale n'attire pas plus spécialement l'attention, parce que la société est devenue plus démocratique et que les cas de mésalliances cessent de constituer un problème, comme c'est le cas vers 1880.

Jusqu'au 18 ième siècle et plus tard encore, à différentes reprises, on a traité la mésalliance seulement en passant; c'est pourquoi nous n'avons fait que la signaler dans notre introduction. A une époque postérieure on se déclare contre la mésalliance; d'autres époques suivent qui l'acceptent, qui la prônent et qui, en leur faveur, se montrent même injustes envers les classes supérieures. Mais il peut très bien arriver qu'une époque qui se prononce contre une certaine catégorie de mésalliances approuve telle autre. Ainsi p. ex. il existe un courant au 19 ième siècle qui désapprouve les mésalliances avec des courtisanes, tandis que la mésalliance de fortune est favorablement acceptée.

Les arguments qui motivent la condamnation des mésalliances ne sont pas toujours les mêmes; si les classiques p. ex. rejettent les mariages entre personnages de peuples différents, ce sera pour une autre raison que Barrès les condamnera.

D'ailleurs les connaissances psychologiques, sociologiques et artistiques qui se développent modifient les opinions des auteurs envers les mésalliances. Et il est difficile de parler d'approbation ou de désapprobation nettement formulées.

Dans les mésalliances sociales, le plus souvent, il s'agit de deux amants dont les parents s'opposent à un mariage disproportionné. Le but de la pièce ou du roman est de démêler la situation compliquée, provoquée par les préjugés des parents et de la société, et de faire triompher l'amour afin que la mésalliance ait lieu. Notre but à nous est de mettre en évidence les obstacles qui s'opposent au mariage.

Dans d'autres cas la mésalliance sociale a lieu pour obtenir des avantages pratiques: les conjoints espèrent trouver dans un mariage de l'argent, des honneurs ou d'autres avantages concrets.

En général, ces mariages sans amour ne recoivent pas l'approbation des auteurs; le mariage d'intérêt leur est odieux, ils acceptent seulement le mariage d'inclination.

Du fait qu'un écrivain fait de la mésalliance un mariage d'intérêt ou d'inclination, il serait faux de conclure, de prime abord, qu'il la rejette ou l'approuve, car la mésalliance dans la littérature n'est pas toujours le sujet même de l'œuvre; d'autres questions peuvent préoccuper davantage les auteurs, p. ex. celles de l'amour. Dans ces cas là la mésalliance ne sert qu'à la démonstration d'un autre problème.

Mais si les mésalliances sont prises comme but en elles-mêmes, les auteurs poursuivent en général en même temps une autre fin: ils traitent le destin individuel de deux personnages comme symbole d'une idée générale, p. ex. de l'inégalité des classes, des races, des nationalités ou des religions etc.

Il faut se méfier et ne pas prendre les jugements personnels d'un écrivain comme l'expression des idées de son temps.

Notre tâche est de distinguer entre un jugement d'intérêt personnel et celui qui est général.

Comme le théâtre est un moyen efficace de propagande sociale, c'est à lui plus encore qu'aux romans que nous devons la plupart des cas de mésalliances, spécialement dans les comédies où l'auteur a plus de liberté que dans le drame et dans la tragédie.

Bien que les ouvrages mentionnés dans les pages suivantes soient nombreux, nous ne prétendons nullement avoir été complets. Dans le théâtre de la foire et les vaudevilles il y a certes encore un vaste champ à explorer; nous nous sommes dispensée de cette entreprise, car ces pièces n'apportent rien de nouveau à notre sujet; quelques vaudevilles et pièces de théâtre de la foire de Scribe, Mélesville et d'autres suffiront.

Cependant, tout en nous arrêtant surtout à des ouvrages essentiels, nous en avons mentionné d'autres, moins originaux. Premièrement, pour mieux faire ressortir que le sujet de la mésalliance est, à certaines époques, devenu si courant qu'il s'introduit avec facilité dans tous les genres de littérature où il devient un élément usuel; secondement, pour montrer qu'en général on trouve dans les œuvres banales et insignifiantes toujours quelques variantes sur ce sujet.

Nous avons renoncé aux divisions traditionnelles qui distinguent le roman, le théâtre etc., car nous voulons mettre en lumière les grands courants de l'opinion sur les mésalliances.

C'est d'après l'ordre chronologique et ces courants que nous avons divisé le travail en plusieurs groupes, et il va sans dire que beaucoup d'œuvres ne se laissent pas installer commodément dans notre cadre. Cela était d'autant plus difficile que souvent il fallait mentionner à des endroits différents les ouvrages du même auteur.

Pour tenir compte de ces deux éléments, la chronologie et le courant des idées, nous n'avons pas suivi trop étroitement l'ordre chronologique, c. à d. nous n'avons pas considéré les ouvrages au fur et à mesure qu'ils se présentaient, et nous n'avons pas non plus rassemblé de trop grands groupes.

Donc, nous avons renoncé à former deux groupes principaux — comme on serait tenté de le faire pour des raisons de simplicité — intitulés « Approbation de la Mésalliance » et « Condamnation de la Mésalliance ». De même nous avons renoncé à arranger des groupes d'après le genre de la mésalliance, tel que mésalliance de naissance, de fortune, d'âge etc.

Nous nous sommes attachée à trouver un moyen terme en présentant les ouvrages en chapitres et en petites subdivisions par décades formant ainsi de brèves époques, où chaque fois, au fur et à mesure, nous avons tenu compte des différents genres de mésalliances et de l'approbation ou de la condamnation qu'elles rencontrent.

Nous ne nous sommes pas bornée à donner un bref résumé des différents ouvrages, mais afin qu'il soit possible de mieux saisir l'esprit de chaque œuvre respective, nous en avons cité à différentes reprises quelques passages.

Ainsi, en lisant cette thèse sur les mésalliances dans la littérature française, le lecteur aura sous les yeux une documentation originale; il pourra l'examiner lui-même, peut-être pour en faire usage pour d'autres recherches.

Ainsi ce travail est non seulement un but en lui-même, car en même temps l'ensemble des cas de mésalliances forme une contribution à d'autres études plus vastes sur l'histoire des mœurs dans la littérature française.

Bien que nous ayons à étudier les mésalliances seulement au XVIII^{ième} et au XIX^{ième} siècle, nous avons brièvement fait mention également des mésalliances représentées avant et après l'époque qui nous intéresse spécialement. Ainsi l'aperçu général du développement de la littérature des mésalliances sera plus complet.

C'est dans notre introduction et dans notre conclusion que nous donnons ces résumés.

Introduction: Aperçu de l'Histoire des Mésalliances dans la Littérature du Moyen-Age et du 17 ième Siècle.

A. Au Moyen-Age.

Dans les premiers documents qui traitent des mésalliances, la question n'est pas prise très au sérieux.

Au moyen-âge c'est toute une catégorie de poésies qui traitent des plaintes et du mécontentement des femmes qui se sont mésalliées. Spécialement le 12 ième siècle produisit ces *chansons de la mal mariée*. Bien que nous étudions les mésalliances dans le théâtre et dans les romans, qu'il nous soit permis, dans ce cas particulier, de traiter de la poésie également, parce qu'il s'agit de la première manifestation qu'on connaisse dans ce domaine.

Dans ces chansons¹ il est le plus souvent question d'une jeune femme mariée à un homme trop vieux, qui la garde avec jalousie et qui souvent la tient enfermée dans la maison. La malheureuse ne peut plus que se plaindre de son sort et rêver au chevalier brillant, son ami, ou injurier son mari jaloux, dont elle souhaite la mort, pour pouvoir donner libre cours à ses amours avec un beau seigneur.

Parmi ces mal mariées nous trouvons la femme noble, mariée à un homme de rang inférieur. Elle n'a aucun scrupule à rompre le serment qu'elle a fait en se mariant, car en général ce mariage n'a été qu'une soumission à la volonté de ses parents.

Sa beauté, sa jeunesse et les chagrins causés par un mari toujours grognon l'autorisent à l'adultère.

Ce n'est pas par le seul fait que le mari est de condition sociale inférieure, (quel que soit son caractère) que la jeune femme le trompe; mais il a tous les défauts d'un vilain,

1. recueillies dans Bartsch: «Altfrz. Romanzen und Pastourellen».

² «il est viels et rasotes
«et glos come lous,
«si est magres et peles
«et si a le tous.
«Mes maris n'estes vos mie
«Mauvais viains rasoutes;
«Vos me ronchiez les l'oie
«cant je dors les vos costes,
«Et si ne me faites mie
«le jeu d'amors a mon gré.»

Bartsch (*Die Altfranzösischen Romanzen und Pastourellen.*)

Mais jamais on ne se moque du mariage en lui-même. Les cas où il s'agit d'une mésalliance sociale sont assez rares. Le plus souvent il n'y a que différence d'âge et des manières dégoûtantes du mari qui ne constituent qu'une raison de plus d'aggraver le mauvais ménage.

Il n'est question dans ces chansons ni des douleurs de la femme incomprise, ni de celles du mari trompé, car la psychologie n'y est pas élaborée. Il y a plutôt une joie maligne vis-à-vis du mari, quand les auteurs de pastourelles, de «chansons d'istoire», de romances et de «sons d'amor» nous parlent du moment où la femme ne s'oppose plus aux prières de son ami.

³ «Vilains, cuidiez- vous tout avoir,
«Et bele dame et grant avoir?
«Vos avereiz la heirt ou col
«Et mes amins lai joie.»

(Ibid. I ière partie, no 25).

2.

Il est vieux et radoteur
Et goulu comme un loup,
Et il est maigre et pâle,
Et il a la toux.
Vous n'êtes point mon mari,
Mauvais vilain radotant;
Vous me ronflez à l'oreille
Quand je dors à votre côté;
Et vous ne me faites point
Le jeu d'amour à mon gré.

3.

«Vilain, pensiez-vous tout avoir
«Et belle dame et grand avoir?
«Vous aurez l'héritière sur le cou
Et mon ami aura la joie.»

Ces mœurs «corrompues» ne rendent pas l'image des mœurs du temps, mais plutôt celles de la cour décadente; cette opinion de M. Jeanroy s'oppose à celle de MM. Groeber et Bartsch⁴ qui voient dans ces chansons le tableau des mœurs populaires⁵.

En tout cas, il faut voir dans ces pastourelles une niaiserie, une joie enfantine du poète — du jongleur, comme prétend M. Gröber — de la mal mariée de tromper son mari jaloux et méchant et de réclamer les droits de la beauté et de la jeunesse.

⁶ « Dame qui a mal mari,
« S'el fet ami
« N'en fet pas a blasmer. »

(Ibid.)

Le passage suivant nous montre combien peu de préjugés sociaux il y a dans ce genre de poésies:

Elle répond à son chevalier qui lui avait demandé le rang de ses parents:

⁷ « Li rosignox est mon pere,
« Qui chante sor la ramee
« El plus haut boscage.
« La sereine ele est ma mere,
« Qui chante el la mer salee,
« El plus haut rivage. »

4. (*Die Altfranzösischen Romanzen und Pastourellen.*)

5. (M. Jeanroy dans son livre *Origines de la Poésie Lyrique en France.*)

6. Une Dame qui a mauvais mari
N'est pas à blâmer
Si elle prend un ami.

⁷ « Le rossignol est mon père
Qui chante sur la ramée
Dans le plus haut bocage.
La sirène elle est ma mère
Qui chante dans la mer salée
Dans le plus haut rivage. »

Lui:

« Vous fûtes bien née
Vous êtes bien emparentée
Et de haut parage.
Plût à Dieu, votre père
Que vous me fussiez donnée
Comme épousée. »

Lui: «Bele, bon fussiez vous nee.
«Bien estes emparentee
«Et de haut parage.
«Plust a Deu, vostre pere
«Que vous me fussiez donnee
«A femme esposade.»

(Ibid. I ière partie, no 28).

Dans les pastourelles et romances il y a aussi un groupe de mésalliances d'ordre social: une jeune fille aime un chevalier, un comte ou un duc. Dans quelques chansons, il lui offre ses services et son amour et souvent il l'emmène dans son pays comme épouse chérie, «riche comtesse en fist, et il eut grant joie.»

Un type très fréquent qui a donné son nom au genre est la pastourelle qui garde ses agneaux dans un paysage champêtre. Elle rêve d'un amant, un beau chevalier qui lui demande son amour. En général la petite bergère se moque du beau cavalier, ou elle joue la prude et le menace. Après avoir fait quelques manières, elle se donne au beau seigneur, qui quelquefois l'emmène dans son pays.

⁸ «Avec moi toz jors mainrez,
«Se vos volez.
«Totes avrez voz volonteiz,
«Robes et biax Joiaus assez
«Vos donrai, c'onques n'en dotez.»

(Ibid.)

A côté de ces chansons où la mésalliance est décrite avec humour et sans profondeur, nous rencontrons à la même époque — au 12 ième siècle également — un genre tout différent. Tandis que dans les chansons mentionnées ci dessus, il n'y avait pas de problèmes de l'adultère ou de la mésalliance, le roman de *Floire et Blancheflor*, par contre, s'occupe des problèmes de l'amour contrarié par les circonstances. (vers 1165).

⁸ «Restez toujours avec moi,
Si vous voulez,
Vous aurez toutes vos volontés
Je vous donnerai assez de robes et de beaux joiaux
Que vous n'en doutez jamais.»

Floire, fils d'un roi sarrasin, aime Blancheflor, née dans la prison du roi sarrasin d'une comtesse chrétienne enfermée pour sa religion. En dépit du grand abîme qui sépare les deux enfants, l'un fils d'un roi puissant, l'autre fille d'une esclave, et malgré leurs religions différentes ils s'aiment d'un amour passionné. Félis, le roi païen, observe cette amitié avec malveillance, il envoie son fils au loin et vend la pauvre Blancheflor à des marchands qui l'emmènent à Babylone. Mais après de longues recherches, Floire retrouve Blancheflor, et le sultan courroucé veut les faire brûler sur l'échafaud. Leur amour généreux le touche, il les gracie et les deux amants s'épousent. Ils rentrent dans le royaume de Floire qui se fait baptiser par amour pour Blancheflor.

Le roman est une preuve de la toute-puissance de l'amour qui peut vaincre tous les obstacles: la distinction de rang, l'opposition des parents, l'éloignement et même les différences de religion. L'amour est ici au service de la religion et voilà son but final et sa sanction.

Environ 60 ans plus tard, nous trouvons un roman sur le même sujet: *Aucassin et Nicolette*. (vers 1220).

Lui est le fils du Comte de Beaucaire, elle, pauvre prisonnière achetée aux Sarrasins, se dévoile par la suite fille du roi de Carthage.

Les parents d'Aucassin, ignorant ceci, ne consentent pas au mariage, ils veulent que leur fils «prenne femme de haut parage;» et que Nicolette «épouse un baceler qui du pain li gagnast par honor.»

On emprisonne les deux amants, ils s'enfuient, et après beaucoup d'aventures ils s'unissent.

Le public n'en était pas choqué dans ce roman, ni dans *Floire et Blancheflor*, car les héroïnes n'y sont pas vraiment de basse naissance. Nous verrons par la suite que pendant longtemps la mésalliance proprement dite n'aura pas lieu, car au dénouement on découvre la noblesse de celui ou de celle qu'on croyait roturier.

D'autres œuvres prouvent encore que l'amour surmonte les plus grands obstacles, comme la différence de religion p. ex. Qu'un seul exemple, pris du milieu du 14^{ième} siècle, suffise: la pièce fait partie des *Mystères de Notre-Dame* et traite du *Mariage de Clovis*. (vers 1350).

Pour avoir des héritiers, Clovis, roi des Gaules, demande à épouser Clotilde. Elle est catholique romaine, tandis qu'il est païen; il ne se soucie pas de cette différence, mais elle fait mander à Clovis: «Clotilde dit qu'il ne loist point

«Chrestienne estre à payen feme,
«Pourquoy c'est une chose infame.»

Mais elle doit céder et l'épouser. Nuit et jour elle prie Dieu qu'Il convertisse Clovis.

Pendant une guerre, où les Gaulois sont en danger, Clovis fait le vœu de se faire chrétien si Dieu le sauve. —

Vainqueur, il se fait baptiser et change son nom de Clovis en Loys, l'ancêtre de St. Louis.

Grâce à l'influence de sa femme qui souffrait beaucoup de cette mésalliance spirituelle, Clovis s'est fait chrétien.

Il ne s'agit pas ici du sort de deux individus, et de leur mariage, mais des représentants de deux religions. Cette pièce n'est donc pas écrite pour traiter de la mésalliance, mais pour faire l'éloge du christianisme.

Donc, au moyen-âge il y a des conceptions différentes des mésalliances: suivant que l'amour est plus fort que la foi religieuse, l'auteur approuve ou désapprouve; mais de toutes façons, le dénouement est heureux: l'amour aplanit tous les obstacles et aide à faire triompher la religion.

Si le problème se pose au 17 ième siècle, le dénouement est malheureux.

B. Au 15 ième et 16 ième Siècle.

Entre le moyen-âge et l'âge classique nous avons peu d'exemples de mésalliances; la plupart sont du genre de la pièce de Clovis, et s'intéressent au côté religieux de la question.

Il y a au 15 ième et au 16 ième siècle plusieurs chansons populaires qui traitent du mariage d'un prince et d'une bergère ou d'autres mariages disproportionnés.

Comme la poésie n'entre pas dans le cadre de notre sujet, à l'exception des romances et pastourelles qui forment la première documentation littéraire de la mésalliance, un seul exemple suffira ici:

La Princesse de France mariée à l'Anglais.

Mon père m'a voulu marier
Un roi z-anglais il m'a voulu donner.
Empêch', empêch', mon petit frère'
De m'emmener.
J'aimerais mieux soldat français
Que roi z-anglais.
Ils l'ont prise, ils l'ont emmené'
Dedans Paris ils l'ont mené' passer.
Toutes les dames de la vill'
Font que de pleurer
De voir la fill' du roi français
A un anglais.

.
Elle l'appelle toujours «maudit anglais»;

Mais dans la nuit de noce: «retourne-toi
embrasse-moi,

Mon cher anglais,
Puisque Dieu nous a mariés
Faut nous aimer.»

(Chants populaires. Paris, Leroux 1906, vol. I.)

Nous trouvons plusieurs cas de mésalliance dans *l'Heptaméron* de Marguérite de Navarre. (1588). Mais il s'agit là seulement de récits de mésalliances, car les réflexions qui suivent les contes se rapportent à d'autres problèmes qui sont plus importants pour le récit.

D'après le jugement de l'auteur nous pouvons distinguer deux catégories de mésalliances. La première contient celles qui ne sont contractées que pour des raisons et avantages matériels, la seconde, qui contient autant de cas de mésalliances que la première, traite des mésalliances qui sont des mariages d'inclination mais qui sont toujours empêchés.

Tandis que la première catégorie est condamnée par l'auteur, la seconde trouve son approbation.

Parlons d'abord de la première catégorie.

On nous raconte l'histoire d'un pauvre gentilhomme qui veut parvenir à la richesse et aux honneurs et qui épouse une femme riche quoique vieille et laide qu'il n'aime point. Il lui

soutire de l'argent et s'en va en mer, tandis qu'elle entre au couvent. (deuxième journée, 13^{ème} nouvelle.)

Dans une autre histoire un gentilhomme pauvre et vertueux épouse une femme riche et jeune. Mais déjà au bout d'un an il néglige sa femme. Celle-ci cherche en vain à plaire à son mari qui ne s'occupe même pas de sa tristesse. Elle se console donc avec d'autres seigneurs; telle est sa vengeance d'un mari qui ne l'épouse que pour son argent. (II^{ème} journée, 15^{ème} nouvelle.)

De même le prince de Belhoste épouse une femme qui n'est pas de grande maison et la trompe avec d'autres femmes. (VI^{ème} journée, 53^{ème} nouv.)

Ou bien la jeune jolie femme d'un vieil avocat trompe son mari avec un jeune beau prince. (III, 25).

Ou bien la jeune femme d'un vieux laboureur trompe celui-ci avec son curé (III, 29), ainsi que la jeune femme d'un vieux président trompe son mari avec un clerc de son âge, (IV, 36) etc. etc.

Toujours, comme dans les *chansons de la mal mariée*, celui qui s'est mésallié sans amour a le droit de se venger.

C'est avec le deuxième groupe de mésalliance, par contre, que l'auteur sympathise.

Dans une histoire il s'agit d'un jeune homme plus riche de vertus et d'honnêteté que d'autres biens qui aime une demoiselle. Mais comme elle est d'un rang supérieur au sien il n'ose pas lui découvrir son affection et il n'a aucun espoir d'épouser la dame, dont la mère lui a interdit sa porte. La jeune fille doit être mariée à un homme riche. En apprenant cela, le jeune homme tombe malade et meurt. Donc, la leçon de cette histoire est favorable à la mésalliance laquelle se trouve être en accord avec l'amour. (I, 9).

Le mariage d'inclination est également empêché dans l'histoire de Pauline, demoiselle dans la maison de la duchesse de Ferrare qui aime passionnément un gentilhomme pauvre; chacun d'eux doit faire un mariage riche, et on leur défend de se marier ensemble et de se voir. Ils se disent donc adieu et chacun entre dans un couvent. (II, 19).

Le sort apparaît plus favorable pour Rolandine. Bien que riche elle ne trouve pas de mari excepté un bâtard pauvre d'une grande et bonne maison dont elle est éprise. Mais la famille de Rolandine ne souffre pas qu'elle s'allie à un bâtard pauvre bien qu'elle-même croie qu'à son âge elle ne trouvera plus un mari de son rang. Elle l'épouse secrètement après s'être examinée qu'elle n'offense ni Dieu ni sa conscience par ce mariage. Les deux époux sont mis en prison, le bâtard s'enfuit et s'éprend bientôt d'une belle et riche dame et oublie Rolandine. Après la mort du bâtard Rolandine épouse un homme de son rang et devient heureuse. Ainsi un sort favorable répare les malheurs qu'une mésalliance empêchée lui a causés. (III, 21).

Le dénouement le plus tragique se trouve dans l'histoire de la jeune fille que le duc d'Urbain fait pendre par crainte que son fils ne se mésallie avec elle. (VI, 51).

Donc, pas une seule fois la mésalliance, tant qu'elle est un mariage d'inclination, a lieu dans ces récits.

Jamais dans les entretiens de la compagnie de voyage sur les histoires racontées on ne parle de mésalliance ni de différence sociale ou d'âge. Ce qu'on discute c'est plutôt la fidélité des hommes et des femmes, leur hypocrisie ou leur méchanceté. La mésalliance, dans tous ces récits, ne sert qu'à illustrer ces qualités, sans constituer l'intérêt principal de ces histoires.

C. Au 17 ième Siècle.

a) *Les Auteurs dramatiques du 17 ième Siècle.*

Les choses ont beaucoup changé au temps de Corneille.

Tandis que jusqu'alors on louait la puissance de l'amour, nous nous trouvons avec Corneille devant une conception toute différente.

Le grand modèle du monde érudit d'alors c'étaient les Anciens. L'héroïsme et le stoïcisme devinrent l'idéal. On reconnaissait des idées absolues, et des lois inviolables, transcendentes auxquelles il fallait se soumettre.

La conception de la vie des grands tragiques, Corneille et Racine est pessimiste, mais non décourageante. Elle montre que

le bonheur de l'homme doit être conforme à la voix intérieure de la raison et de l'honneur, résultat obtenu après de rudes combats.

Les héros de Corneille se trouvent presque toujours dans une situation telle qu'ils doivent choisir entre l'amour, qui, souvent dans ses pièces, est lié à la honte, et la raison, l'honneur et la grandeur d'âme.

Vivre dans un amour lâche serait la mort morale, une peine sans fin, mais un renoncement à ce que le cœur possède de plus cher signifie également la mort certaine; quel chemin prendre? C'est l'honneur qui sort toujours vainqueur de ces conflits. Il est un principe supérieur, il exige qu'on respecte la religion et la nation.

Dans *Le Cid* (1636) Don Rodrigue ne peut pas jouir du bonheur de son amour pour Chimène, car la haine mortelle de leurs pères l'oblige à le combattre. Chimène l'aurait-elle encore estimé s'il avait abandonné son devoir? Et d'autre part, pourra-t-elle encore aimer l'assassin de son père? De toutes façons, Chimène semble perdue pour lui.

Vainqueur de l'épreuve, il est malheureux; il demande à mourir de la main de Chimène.

Le roi l'envoie combattre contre les Maures, — il sort victorieux. Chimène aime toujours Rodrigue mais son honneur et sa conscience ne lui permettent pas encore de se donner à l'assassin de son père. Elle demande une nouvelle épreuve et l'encourage: «Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.»

Rodrigue sortira vainqueur et le roi les unira.

Il aurait été plus facile pour Chimène de renoncer à l'honneur et de laisser libre cours à sa passion, mais elle doit continuer à exiger vengeance, non seulement aux yeux du monde, mais pour se rendre digne de Rodrigue et de son amour. Elle exige également de celui-ci de suivre les lois que son honneur lui prescrit.

Plusieurs fois les deux amants sont conscients qu'ils n'agissent pas pour l'honneur contre leur amour, mais au nom même de cet amour, p. ex. quand Rodrigue va chez Chimène après le combat (III, 4): «Je le ferais encore, si j'avais à le faire, un homme sans honneur ne te méritait pas.»

Et Chimène répond :

« Tu t'es en m'offensant montré digne de moi
Je me dois, par ta mort, montrer digne de toi. »

Sans ces nobles renoncements, il en serait résulté une mésalliance d'ordre moral, un mariage sans estime mutuelle. Les souffrances volontaires que les amants s'imposaient les ont rendus dignes l'un de l'autre ; ainsi l'état des choses permet d'augurer un mariage heureux.

Il y a une autre femme encore qui aime don Rodrigue : l'infante. Mais la raison d'Etat exige d'elle qu'elle étouffe « cette lâche flamme ».

Dans le fameux dialogue du cinquième acte (sc. II) l'infante expose ses tourments :

« T'écouterai-je encor, respect de ma naissance,
Qui fais un crime de mes feux ?
T'écouterai-je, amour, dont la puissance
Contre ce fier tyran fait révolter mes vœux ?
Pauvre princesse ! auquel des deux
Dois-tu prêter obéissance ?
Rodrigue, ta valeur te rend digne de moi ;
Mais, pour être vaillant, tu n'es pas fils de roi.

Impitoyable sort, dont la rigueur sépare
Ma gloire d'avec mes désirs.
Est-il dit que le choix d'une vertu si rare
Coûte à ma passion de si grands déplaisirs ?
O cieux ! à combien de soupirs
Faut-il que mon cœur se prépare,
Si jamais il n'obtient sur un si long tourment
Ni d'éteindre l'amour ni d'accepter l'amant ! »

Mais finalement la raison d'Etat et l'amour de Rodrigue pour Chimène portent l'infante à dire :

« Sèche tes pleurs, Chimène, et reçois sans tristesse
Ce généreux vainqueur des mains de ta princesse. »

Le même conflit entre raison et passion, devoir et inclination naturelle se pose aussi dans *Horace*. (1640).

Camille, de la famille des Horace, souffre de ce que ses frères doivent combattre son fiancé, un Curiace, chacun défendant sa ville natale.

Dans chaque camp des scrupules de conscience précèdent cette guerre fraternelle. Sabine implore toujours la mort, elle croit ne pas pouvoir survivre au conflit, elle aime son frère et elle aime son époux.

L'amour de la patrie l'emporte sur l'amour de la famille: Horace le patriote, qui sort vainqueur, tue sa sœur Camille qui le maudissait d'avoir tué son fiancé. Comme dans les premiers actes du *Cid* le mariage est impossible, car il deviendrait une mésalliance morale. Ainsi les lois de l'honneur sont sauvées.

Bien que le triomphe du devoir ait détruit le bonheur de tous, Corneille le glorifie et montre dans l'exemple de Camille le sort du cœur tendre et faible qui se révolte contre le sacrifice de son amour.

Deux ans plus tard Corneille écrit *Polyeucte*. (1642). La foi de Polyeucte le fait hésiter quelque temps: doit-il se faire chrétien malgré la douleur que cela causera à sa femme, la païenne Pauline, ou violer sa conviction la plus sacrée pour lui épargner du chagrin?

Comme toujours dans Corneille l'idéal, principe supérieur, l'emporte sur l'amour et la mort. Polyeucte se décide:

«... Je porte dans un cœur tout chrétien

«Une flamme toute divine.

«Et je ne regarde Pauline

«que comme un obstacle à mon bien.»

Celle-ci, en apprenant que son époux s'est fait chrétien, s'écrie: «Je chéris sa personne et je hais son erreur.» (III, 2).

Paul: «Au nom de cet amour, ne m'abandonnez pas!»

Pol.: «Au nom de cet amour daignez suivre mes pas!»

Cette tragédie chrétienne est un hymne au christianisme et il est naturel que Corneille donne à la religion la première place.

Dans la comédie héroïque *Don Sanche d'Aragon* de 1649 la raison d'Etat défend l'union d'une reine et d'un vaillant héros de naissance obscure.

Don Sanche d'Aragon est élevé par de pauvres pêcheurs qui le prennent pour leur fils. Devenu jeune homme don Sanche qui s'appelle don Carlos, accomplit de grands exploits à la cour de Castille et est admiré partout pour sa grande vaillance. Il n'a révélé à personne qu'il est fils de simples pêcheurs; on croit

qu'il est d'une naissance obscure et les grands seigneurs jaloux le méprisent à cause de cela.

Même sa propre mère, la reine d'Aragon, qui a remarqué que sa fille doña Elvire (sœur de don Sanche) est éprise de celui-ci dit à sa fille: «Tout est illustre en lui, moi-même je l'avoue;

«Mais son sang que le ciel n'a formé que de boue...» (I, 1).

Cependant doña Elvire ne partage pas ces préjugés, elle espère toujours le pouvoir épouser.

Don Carlos aime non seulement doña Elvire mais aussi doña Isabelle, la reine de Castille; seulement la raison d'Etat lui défend cet amour.

La reine doit reconnaître que les droits du cœur n'existent pas pour une reine: «Je puis tout pour tout autre et ne puis rien pour moi.» (II, 1).

... «car ce n'est point l'amour qui fait l'hymen des rois: Les raisons de l'Etat règlent toujours leur choix.» (IV, 5).

Elle nomme don Carlos marquis et c'est lui qui doit lui choisir un époux, bien qu'elle espère toujours qu'il le sera lui-même.

Don Carlos qui n'ose pas lui découvrir son amour, ne rougit cependant pas de sa basse origine: «Se pare qui voudra des noms de ses aïeux:

Moi je ne veux porter que moi-même en tous lieux;
... Seigneur, pour mes parents je nomme mes exploits:
Ma valeur est ma race et mon bras est mon père.» (I, 3).

Et quand le pêcheur se présente et l'appelle son fils, don Carlos n'en a pas honte, il déclare:

«Je suis fils d'un pêcheur, mais non pas d'un infâme:
La bassesse du sang ne va point jusqu'à l'âme;
Et je renonce aux noms de comte et de marquis
Avec plus d'honneur qu'aux sentiments de fils.» (V, 5).

Il s'est aussi toujours opposé à la rumeur publique qui prétend qu'il est don Sanche d'Aragon; c'est seulement quand on en a des preuves sûres qu'il ne doit plus cacher davantage son amour qu'il a pour la reine. Maintenant où la raison d'Etat ne s'oppose plus à cet amour, les deux amants peuvent s'épouser.

Avant la révélation de la noble naissance de don Sanche les fiers amants n'ont jamais parlé ouvertement de leur amour; et

don Carlos était sur le point de prendre à jamais congé de la reine.

La seconde mésalliance dont il est question, celle entre frère et sœur n'a heureusement pas lieu.

Le renoncement à l'amour se retrouve dans *Tite et Bérénice*. (1670). Cette pièce de Corneille est une comédie héroïque. Pour Corneille le fait qu'un empereur romain doit se séparer de son amante, ne peut pas fournir le sujet d'une tragédie.

La Bérénice cornélienne est plus sage et raisonnable que celle de Racine. Prévoyante, elle ne veut pas détruire l'avenir de son amant: «C'est à force d'amour que je m'arrache au vôtre!» Et «Je serais à vous si j'aimais comme une autre.» (V, 5). Elle dit cela au moment où le vote du sénat lui assure la dignité d'impératrice, et où rien ne s'oppose à son bonheur. Tandis que peu de moments avant elle avait dit: (III, 4).

«Je n'espère plus, mais je n'y renonce pas,» c'est au moment de sa victoire morale, où son honneur est satisfait, qu'elle renonce par «crainte amoureuse».

La Bérénice de Racine est plus sensible, plus faible.

Corneille est le type de son temps: fils des guerres civiles, énergique, incapable de rêverie, ses passions sont des impulsions violentes vers des objets déterminés. Il n'admire rien tant que la raison qui tient en bride les passions. Son idéal est la parfaite maîtrise de soi.

Tous les hommes de cette époque sont des hommes de volonté: Descartes, Richelieu, Retz, Bossuet dont la définition de la puissance est: «vouloir ce qu'il faut, pouvoir ce qu'on veut.»

Quelle différence entre Corneille, et Racine ou Rousseau! Même les femmes d'alors, vaillantes héroïnes, grandes aventurières, ou fières précieuses ont moins de tendresse passionnée que d'esprit énergique et viril. Elles sont des caractères de force, capables de raisonnement et d'action. En Mme de Rambouillet, Mme de Montausier, Mme de Sablé et la grande Mlle on peut reconnaître les femmes de Corneille.

«Les princesses de Corneille dont la vocation est de sentir, d'aimer par raison d'Etat, à qui leur gloire interdit de donner jamais leur royale main à un sujet le plus grand même et le plus noble, une Infante, une Pulchérie, une Eurydice, toutes

sont contemporaines de Marie de Gonzague qui aimait Cinq Mars et épousait le trône de Pologne, de Mademoiselle, demeurant vieille fille, parce que, comme fille de France, elle ne peut épouser que le roi d'un grand royaume.» (cité dans G. Lanson: *Corneille*.)

Aujourd'hui nous préférons des personnages qui ne sont pas: la volonté, l'intelligence, l'action pures, nous aimons à leur voir quelque faiblesse, des aspirations, des rêves.

Ce qui était vrai pour Racine, ne l'était point encore pour Corneille.

Racine s'enthousiasme aussi pour l'héroïsme, mais ce n'est plus son seul idéal; la société, en général, devient plus fine plus polie, plus galante et peu à peu l'amour occupe la première place.

Les personnages de Corneille ne sont pas exempts d'une certaine froideur politique dans leur amour; ceux de Racine aiment avec passion, pour eux l'amour est une vertu, pas une faiblesse.

Le Tite de Racine (1670) est conscient dès le commencement de son adoration pour Bérénice, reine de Palestine, que Rome n'accepterait pas une reine étrangère, moins encore une impératrice. Insouciant des conséquences il se laisse entraîner par sa grande passion; dans son âme il a toujours espéré que Rome ne sera pas implacable (IV, 5):

Tite: «Mon cœur se gardait bien d'aller dans l'avenir

«Chercher ce qui pouvait un jour nous désunir.

«Je voulais qu'à mes vœux rien ne fût invincible

«Je n'examinais rien, j'espérais l'impossible.

«Que sais-je? J'espérais mourir à vos yeux

«Avant que d'en venir à ces cruels adieux».

.

«Pourquoi suis-je empereur? Pourquoi suis-je amoureux?»

Il prend une décision: Bérénice doit partir immédiatement, un dernier adieu ferait peut-être chanceler sa fermeté indispensable à la gloire de Rome.

Bérénice croit qu'il ne l'aime plus, parce qu'il ne veut plus la voir: «...mais non, il a cent fois
«Rassuré mon amour contre leurs dures lois».

Elle veut se suicider; cette intention est rapportée à Tite.

Alors s'élève un grand conflit dans Tite, il se demande (IV, 6) «...qu'ai-je fait pour l'honneur? J'ai tout fait par l'amour.» Et sa décision est prise.

«Rome me fit jurer de maintenir ses droits, je dois les maintenir.»

Se voyant repoussée, Bérénice emploie une ironie qui lui ronge le cœur à elle-même, par ce moyen elle espère toujours reconquérir son amant, mais c'est le moyen le plus sûr de s'en séparer à jamais.

Psychologie merveilleuse: avant l'explication des deux amants Tite ne savait pas encore quel chemin prendre, il était plutôt disposé à renoncer à Rome, il n'est devenu ferme que par les prières de Bérénice de rester auprès d'elle.

Elle part héroïquement, la vie lui est un devoir, mais un devoir sans joie.

Il est naturel que l'union des amants ne se fasse pas, car elle aurait été honteuse, représentant une mésalliance morale des deux côtés.

Comme chez Corneille le problème de la pièce est le choix entre le devoir et la passion; céder à l'amour signifierait un bonheur apparent, tandis qu'accomplir son devoir est la seule solution possible.

La situation est analogue dans *Andromaque*, où la mésalliance n'est pas matérielle, mais purement morale.

L'héroïne est prise entre son amour conjugal et son amour maternel. Longtemps elle repousse la possibilité d'un mariage avec son ancien ennemi qui a tué le père de son mari défunt.

Elle veut rester fidèle à son mari, Hector, mais si elle n'épouse pas Pyrrhus, il ne lui rendra pas son fils qu'il tient prisonnier. — Finalement son amour maternel l'emporte: avec la conscience que son fils est libre, elle se tue sur l'autel, la cérémonie des noces terminée.

Elle sait qu'elle ne pourra jamais devenir l'épouse fidèle de son ennemi Pyrrhus à cause de son amour pour Hector, elle sait que cette union lui sera funeste; mais d'autre part, son amour maternel la pousse au sacrifice.

A aucun prix il ne faut se mésallier.

Les siècles postérieurs résoudreont ce problème d'une manière différente, comme nous le verrons par la suite.

A l'époque de Corneille et de Racine l'Etat, la société avaient une valeur transcendente et idéale.

En fait, la question des mésalliances à travers le temps est plus ou moins le problème de savoir dans quelle mesure l'individu doit vivre pour la société, et dans quelle mesure il peut garder son individualité personnelle. Les classiques sont d'accord pour dire qu'il doit se sacrifier. On ne peut pas être empereur et amoureux.

Chez les tragiques classiques la mésalliance, qui d'ailleurs ne se fait pas, est plutôt morale et non pas sociale, car il leur était défendu de présenter d'autres milieux que ceux de la cour.

Pour les auteurs comiques la chose est différente; ils ont le droit de mettre en scène toutes les classes de la société.

Molière nous en a fourni bien des exemples.

b) Jugements de quelques Contemporains sur l'Inégalité sociale et les Mésalliances.

Mais avant de savoir comment Molière représentait les mésalliances, examinons quelques jugements contemporains sur la différence des classes et sur les bourgeois.

La Bruyère p. ex. apprécie la hiérarchie des castes.

Dans *Les Biens de la Fortune* (1688) il explique: «Il y a un abîme si grand entre les rangs différents qu'il fait mal aux yeux de les voir se rapprocher l'un de l'autre, c'est comme une musique qui détonne, c'est comme des couleurs mal assorties, comme des paroles qui jurent et qui offensent l'oreille.»

Mme de Villedieu ou Preschac, par contre, développe avec timidité des idées plus avancées (dans la préface de 1697 de *L'Illustre Parisienne*). Elle y explique son nouveau point de vue, auquel elle veut rallier le lecteur.

«Tous ceux qui se sont mêlés de faire des romans ou d'écrire des historiettes, se sont particulièrement attachés à donner une grande naissance à leurs héros et à leurs héroïnes, persuadés, comme il est vrai, qu'on prend bien plus d'intérêt à la Destinée d'un Prince qu'à celle d'un particulier. Cependant on trouve des personnes d'une condition médiocre, qui ont l'esprit parfaitement bien fait, et qui ont quelquefois des sentiments aussi nobles qu'il s'en trouve dans ceux qui sont d'une plus grande naissance, surtout si leur naturel est soutenu d'une bonne éducation.

Comme j'écris une histoire véritable j'ai été obligée de prendre mon héroïne telle que je l'ai trouvée, et j'ai cru que le lecteur aurait la bonté de lui passer sa naissance en faveur de mille autres qualités qu'elle a.» (Oeuvres de Mme de Villedieu, vol. 12, p. 271 et suiv.)

Cette remarque nous fait bien saisir la conception sociale de ses contemporains. Mme de Villedieu trouve encore naturel que le sort d'un prince intéresse plus que celui d'un roturier, et elle ose à peine présenter une personne qui n'est pas «née».

Rappelons-nous que Furetière dans son *Roman Bourgeois* avait déjà «chanté les amours et les aventures de plusieurs bourgeois de Paris», hardiesse qui provoqua bien des reproches. Ainsi l'abbé Lenglet se plaint qu'un bon marchand de Paris, ou quelque bourgeois de la province qui aurait soupiré dix ou douze ans auprès d'une aimable personne, qu'il aurait enfin emportée à la barbe de ses rivaux, se pourrait nommer un héros de roman.» (Gordon de Percey, vol. I).

Furetière introduit la bourgeoisie dans son roman pour elle-même, Mme de Villedieu l'introduit comme contraste piquant avec l'élément courtois, galant et sentimental.

A cette époque, on préfère des sujets sentimentaux, des amours contrariées à dénouement heureux.

Quel dénouement touchant quand la jeune fille peut s'unir avec celui qu'elle aime après de longs combats contre les préjugés de ses parents! Ces sujets seront repris avidement par la comédie larmoyante.

Bien qu'il y ait eu au 17^{ième} siècle beaucoup de més-alliances, les hommes de lettres ne les acceptèrent pas.

Ainsi Boileau écrit dans sa 5^{ième} satire *Sur la Noblesse*: (1665):

«Bientôt pour subsister, la noblesse sans bien
«Trouva l'art d'emprunter et de ne rendre rien
«Et bravant, des sergents, la timide cohorte,
«Laissa le créancier se morfondre à sa porte:
«Alors le noble altier, pressé de l'indigence,
«Humblement du faquin rechercha l'alliance;
«Avec lui trafiquant d'un nom si précieux
«Par un lâche contrat vendit tous ses aïeux;

«Et corrigeant ainsi la fortune ennemie,

«Rétablit son honneur à force d'infamie.»

Pour Boileau c'est donc «un lâche contrat» que le mariage entre un noble et un roturier.

St Simon (vers 1750) nous rapporte qu'au temps de Louis XIV il arriva quelquefois que des ministres épousèrent des femmes de naissance inférieure, des servantes de cabaret qui furent chassées quand l'amour du mari se refroidit.

Les *Historiettes* de Tallémant des Réaux relatent des mésalliances entre la noblesse de naissance et celle de Robe ou la finance qui en général était d'origine basse, (tailleurs, blanchisseurs, etc.).

Quoique la noblesse de naissance se mésalliât avec ces deux classes nouvelles, pour «redorer son blason», elle ne les en méprisa pas moins, comme nous le verrons aussi dans la littérature.

Mme de Sévigné, quand elle veut marier son fils à une riche juive, écrit à Mme de Grignan: «les millions sont de bonne maison.»

Parlons maintenant d'une mésalliance historique qui nous intéresse d'autant plus qu'elle a trouvé son expression dans la littérature.

Il faut lire la lettre de Mme de Sévigné du 15 décembre 1675, pour reconnaître quelle révolution une mésalliance même entre nobles représente encore à cette époque.

Elle écrit à Mme de Coulanges:

«Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'à aujourd'hui, la plus brillante, la plus digne d'envie, enfin une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans les siècles passés, encore cet exemple n'est-il pas juste une chose que nous ne saurions croire à Paris, comment la pourrait-on croire à Lyon? Une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde, ...» etc.

«M. de Lauzun (c. à. d. le Marquis de Peguilmhelm) épouse avec la permission du roi la grande Mademoiselle, fille de feu Monsieur, petite fille de Henri IV, cousine germaine du roi, destinée au trône, le seul parti de France qui fût digne de Monsieur. Voilà un beau sujet de discourir... si vous dites qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à s'imaginer, si enfin vous nous dites des injures, nous trouvons que vous avez raison, nous en avons fait autant que vous.»

Peut-on s'imaginer plus d'étonnement et de surprise? Combien d'attributs ne trouve-t-elle pas pour exprimer la singularité de cette histoire. Loin de cacher sa surprise, Mme de Sévigné tient à l'exagérer. Elle ajoute encore beaucoup d'expressions pour mettre en valeur l'incroyable de ce mariage; cela nous mènerait trop loin de les citer toutes ici.

Mme de Sévigné donne des détails: Mademoiselle fit une donation à M. de Lauzun, lui fit obtenir les titres nécessaires, pour être nommé dans le contrat de mariage. Mais comme dans un drame l'intrigue ne manque pas: «le jour même où le roi devait signer le contrat, la Reine, Monsieur et plusieurs barbons lui représentèrent que cette affaire nuirait à sa réputation, et le Roi défendit absolument à Mlle de songer à ce mariage. M. de Lauzun reçut cet ordre avec soumission, fermeté, et désespoir, Mademoiselle éclata en pleurs, et tout le jour elle garda le lit, sans rien avaler que des bouillons.»

Et Mme de Sévigné conclut: «Voilà un beau sujet de roman ou de tragédie, mais surtout un beau sujet de raisonner et de parler éternellement, c'est ce que nous faisons jour et nuit, soir et matin, sans fin, sans cesse.»

Et réellement, Mme de Sévigné et d'autres ont fait de ce sujet romanesque une tragédie.

On croit d'ailleurs que Mademoiselle épousa secrètement M. de Lauzun (cf. La Bruyère, chap. 8, *De la Cour*, où il figure sous le nom de Straton).

Nous avons cité avec force détails les exclamations de Mme de Sévigné pour bien mettre en évidence l'étonnement qu'une mésalliance soulevait à cette époque. Il ne s'agit pas là d'une mésalliance quelconque, cependant l'étonnement qu'elle provoque est typique de la conception de l'époque.

Voltaire (*Le Siècle de Louis XIV*) a lu dans les Mémoires de la Grande Mademoiselle qu'elle avoua elle-même ce mariage secret. Le comte de Lauzun ne fut pas reconnu pour son époux même après avoir été condamné à dix ans de prison pour avoir épousé en secret la princesse que le roi lui avait permis quelques mois auparavant d'épouser en public. Il est probable que ce mariage fut empêché par les intrigues de Mme de Montespan, désireuse de se venger de son ancien amant qui l'avait repoussée. Voltaire (*Ibid.*) voit l'origine de cette imputation dans le recueil posthume de quelques conversations de Ségrais, presque toutes falsifiées. — Toujours est-il, que «c'est un grand exemple du pouvoir des préjugés et de la coutume, qu'il fût permis à toutes les femmes mariées d'avoir des amants, et qu'il ne le fût pas à la petite-fille d'Henri IV d'avoir un mari. Il y avait cent exemples de princesses qui avaient épousé des gentilshommes: les empereurs romains donnaient leurs filles à des sénateurs, les filles des souverains de l'Asie, plus puissants et plus despotiques qu'un roi de France, n'épousent jamais que des esclaves de leurs pères.» (Volt., p. 310, éd. Asher.)

Le même roi qui interdit une mésalliance à la Grande Mademoiselle, épousait en mariage secret la veuve de Scarron, l'éducatrice de ses enfants, petite fille d'un gentilhomme ordinaire, Agrippa d'Aubigné, Mme de Maintenon.

Les maîtresses qu'il avait eues, Mlle de Lavallière et Mme de Montespan comme aussi celles de Louis XV, Mme de Pompadour et Mme Dubarry étaient fort au-dessous du rang d'un roi de France, mais c'est là une considération qui est sans intérêt pour notre sujet.

Pour les mariages du 17^{ième} siècle la volonté du roi, les intérêts de cabale, de naissance, de rang, l'argent comptant ou espéré jouent un grand rôle. Les familles aristocratiques immolent leurs enfants à eux-mêmes et ne reculent pas devant leurs mésalliances qui témoignent d'un progrès à la fois social et moral, qui rapprochent toutes les parties d'une même nation, renouvellent le sang et les talents appauvris des grandes races.

Mais le préjugé, en apparence vaincu, résiste et l'emporte. D'une part il empêche les cœurs de se rencontrer, d'autre part il gagne les parvenus eux-mêmes, et les rend d'autant plus hau-

tains, avec leurs égaux de la veille, qu'ils croient se relever au-dessus de leur origine.

S'élever et s'enrichir sont les buts uniques auxquels on immole les rapports d'âge, de goût, le besoin de s'aimer et de s'estimer; de là ces alliances ridicules, parfois monstrueuses, qui font du mariage, selon l'expression de Beaumarchais «la plus bouffonne des choses sérieuses.» (*Mariage de Figaro* 1, 9) C'est ainsi que Bourdaloue demande: «de combien de mariages qui se contractent tous les jours, combien en voit-on où se trouve la sympathie des cœurs?»

Dans la vie du 17^{ième} siècle, plus que dans la littérature, nous avons affaire à des mésalliances de cœur, des mésalliances morales, contractées en faveur des préjugés sociaux.

Puisque l'honneur et la vertu sont moins estimés que la naissance et la richesse, une corruption des mœurs s'ensuit inévitablement; au 18^{ième} siècle elle est très étendue.

Nous avons fait cette longue étude sur les mœurs du temps pour mieux comprendre sa littérature. En général les préjugés de rang prédominaient, les convenances sociales déterminaient les mariages, que le cœur y consente ou non.

c) *Les Mariages d'Intérêt.*

Si l'ambition des nouveaux riches, de la noblesse de robe, ou le besoin d'argent de la noblesse d'épée, provoquent certaines alliances, la famille «née» ne cache pas son mépris pour l'intrus, dont la gratitude ne sera jamais assez grande.

Connaissant les conceptions du 17^{ième} siècle sur les mésalliances, on comprendra mieux l'attitude de Molière à cet égard.

Dans *Le Mariage Forcé* (1664) il est drôle de voir le vieux Sganarelle demander à des philosophes et à des Egyptiennes s'ils lui conseillent d'épouser la jeune Dorimène; le spectateur sait déjà que Sganarelle ferait mieux de ne pas l'épouser. Sganarelle, fou de joie de ce mariage, le fixe au soir même du jour où il s'est décidé, et âgé de 52 ans, il voit déjà toute une bande de petits Sganarelle. Avec une volupté sénile il admire les charmes de Dorimène.

Elle lui déclare qu'elle est heureuse de ce mariage, parce qu'ainsi elle s'affranchira de la contrainte de son père. «Il

faut vivre comme deux personnes qui savent leur monde.» Sganarelle pâlit de ses discours, des «vapeurs» lui montent à la tête; de «petits scrupules sur son mariage» lui viennent.

Aux écoutes, il apprend que Dorimène veut l'épouser pour son argent, qu'elle se promet de le faire mourir au bout de six mois de mariage.

Tout à coup Sganarelle est «dégoûté» de ce mariage, il retire sa parole. Mais voilà le frère de Dorimène qui arrive, deux épées à la main, et il doit choisir entre le mariage et le duel.

Tout tremblant, il balbutie: «Eh bien, j'épouserai, j'épouserai».

Belle perspective d'être dans la tombe six mois plus tard! — Le père et le frère de Dorimène veulent la marier à tout prix à un homme riche; l'âge et le caractère du prétendant sont leur moindre souci. Elle obéit avec plaisir, voyant s'ouvrir les portes de la liberté dorée, et espérant par cette union se rapprocher de son amant.

La victime, Sganarelle, ne nous inspire point de pitié.

Si la pièce continuait, nous montrant les supplices auxquels sa femme expose Sganarelle, ce serait encore très comique. Quelle idée d'épouser une jolie jeune fille, — il est impossible d'après Molière d'avoir pitié de lui, bien que nous connaissions son sort futur.

Dans *George Dandin* (1668) le mariage a eu lieu et le malheureux mari soupire: «Ah, qu'une femme demoiselle est une étrange affaire! et que mon mariage est une leçon bien parlante à tous les paysans qui veulent s'élever au-dessus de leur condition et s'allier comme j'ai fait à la maison d'un gentilhomme! La noblesse de soi est bonne, c'est une chose considérable, assurément; mais elle est accompagnée de tant de mauvaises circonstances, qu'il est bon de ne s'y point frotter... L'alliance qu'ils font est petite avec nos personnes; c'est notre bien seul qu'ils épousent. Et j'aurais bien mieux fait, tant riche que je suis, de m'allier en bonne et franche paysannerie, que de prendre une femme qui se tient au-dessus de moi, s'offense de porter mon nom et pense qu'avec tout mon bien, je n'ai acheté la qualité de son mari. George Dandin! George Dandin! vous avez fait une sottise, la plus grande au monde!» (I, 1).

En se mariant, Angélique avait obéi à ses parents, mais son amant Clitandre la récompense du sacrifice d'avoir épousé un vilain. Dandin se plaint à son beau-père de l'insolence et de l'infidélité de sa femme, mais M. et Mme de Sotenville regardent Dandin du haut de leur grandeur.

De la famille de ceux de la Prudoterie, ils estiment l'honnêteté et l'honneur par dessus tout, et ne croient pas le récit du vilain sur l'infidélité de leur fille vertueuse. Mais la fierté de Dandin se cabre contre cette injustice; il leur rappelle qu'ils n'ont pas le droit de le traiter avec un tel dédain eux, qui profitent de ce mariage: «l'aventure n'a pas été mauvaise pour vous; car sans moi, vos affaires avec votre permission, étaient fort délabrées et mon argent a servi à reboucher d'assez bons trous. Mais moi, de quoi ai-je profité, je vous prie, que d'un allongement de nom, et au lieu de George Dandin, d'avoir reçu par vous le titre de M. de la Dandinière?» (I, 4).

A plusieurs reprises Dandin surprend sa femme avec son amant, mais jamais il ne réussit à tenir des preuves. Mais il n'est point humilié et intimidé par le ton hautain de la famille d'Angélique; il s'écrie: «J'enrage de bon cœur, d'avoir tort lorsque j'ai raison!» (I, 7). C'est là l'élément comique: le cocu vilain implore le ciel de lui accorder la grâce de montrer son déshonneur au monde. Il se résigne à la fin: «Lorsqu'on a comme moi, épousé une méchante femme, le meilleur parti qu'on puisse prendre c'est de s'aller jeter dans l'eau, la tête la première.» (III, 12).

Dandin est conscient qu'il aurait mieux valu ne pas se mésallier; trop tard il se repent: Voilà ce que c'est d'avoir voulu épouser une demoiselle! L'on vous accommode de toutes les pièces sans que vous puissiez vous venger et la gentilhommerie vous tient les bras liés. L'égalité de condition laisse du moins à l'honneur d'un mari la liberté de ressentiment; et si c'était une paysanne, vous auriez maintenant toutes vos coudées franches à vous en faire la justice à bons coups de bâtons.» (III, 3).

Ce propos montre combien est grande la différence entre les deux époux, Dandin serait satisfait s'il pouvait rosser sa femme, mais il sent bien qu'il ne peut pas se permettre ce procédé brutal envers cette aristocrate.

Comme dans *Le Mariage Forcé* point de pitié pour la pauvre victime. „Vous l'avez voulu, George Dandin! cela vous sied fort bien, et vous voilà ajusté comme il faut; vous avez justement ce que vous méritez!» (I, 9). Si vous agissez contre la loi de la raison vous devez souffrir qu'on rie de vous.

Ainsi pense Molière qui ne considère les choses que sous l'aspect comique. Pour lui il n'y a pas de problème, lorsque Dandin se cabre contre l'injustice et l'orgueil. Le vilain n'est bon qu'à être raillé, personne ne le prend au sérieux.

Les différences sociales au temps de Molière étaient nettement marquées; c'est pourquoi personne ne s'oppose à cette façon dont Molière rendit ridicule le mari trompé. Cela ne veut pas dire que Molière approuve l'attitude des Sotenville, mais il considère les choses par sa raison et non du point de vue social ou psychologique.

Dandin et Sganarelle ont agi contre les lois de la raison, et les voilà punis. Il est bien naturel qu'ils en souffrent.

Pour Molière il ne s'agit pas de savoir si le paysan peut être meilleur que le noble, mais, fils de son temps, il ne considère que la différence des rangs. Il y a une société et celui qui veut s'opposer à ses lois, c. à d. les lois de la raison, est un sot.

A nous, modernes, il paraît cruel que Dandin soit le jouet des caprices de sa femme et de toute sa caste. Cet élément fournirait aujourd'hui le sujet d'une tragédie plutôt que celui d'une comédie.

Écoutons le jugement d'un représentant du siècle suivant, Sébastien Mercier, sur *George Dandin*: «c'est la pièce la plus indécente, la plus scandaleuse que la corruption raffinée puisse offrir pour enhardir le crime d'adultère et ridiculiser l'honnête homme trompé. *George Dandin* me paraît une des pièces à proscrire du théâtre, si l'on ne veut pas que l'adultère soit regardé publiquement comme une gentillesse, puisqu'on ose en donner des leçons aussi peu équivoques, sur la scène française.» (La représentation de l'adultère était strictement interdite aux écrivains d'alors). (B. d. N. 114.)

Mercier, le moraliste, ne comprend plus ce rire; à son époque où l'on raisonne plus qu'on ne rit, il blâme Molière de cesser souvent d'être philosophe pour mettre les rieurs de son côté.

Nous ne nous étonnons pas d'apprendre que la comédie de *George Dandin ou du Mari Confondu* est reprise d'une farce (*La Jalousie du Barbouillé*); les personnages de *George Dandin* ne sont pas tragiques, ce sont des coquins, des caractères sans relief, comme dans les farces.

La différence sociale des deux époux fournit le cadre de la pièce; le cocu ne paraît que plus drôle étant vilain et le vilain étant cocu.

Il y a dans cette pièce la même vitalité robuste qu'on trouve quatre ou cinq siècles plus tôt dans *les chansons de la mal mariée*.

La farce de *George le Veau* du milieu du 16^{ième} siècle a influencé Molière.

Ici comme là, George, mari pitoyable, est maltraité par sa femme, car il n'a pas d'aïeux nobles. Il recherche avec ardeur une lignée qui lui permette d'être digne devant sa femme.

Tour à tour il se croit descendant d'Adam, de Clovis, des pairs de France, de Dagobert, des gendarmes de son village, de presque tous les personnages qu'il connaît.

Le curé veut avoir le champ libre pour faire la cour à la femme de George, et comme celle-ci tient George pour une vache velue, — et que George la croit — le curé ne sera plus dérangé par le mari. Maintenant il connaît ses aïeux: «Alyson, je suis fils de bœuf; d'où je suis ne vous souciez».

On ne peut pas dire que Molière soit trop partial en décrivant les classes différentes, si le vilain par le seul fait d'être vilain donne toujours prise sur lui, il peut se consoler parce que la noblesse a été aussi stigmatisée.

Sans penser à corriger l'état social directement, Molière se moque de cette mésalliance; un mariage mal assorti ne donnera jamais un bon ménage.

La même division stricte des rangs dont chacun porte son costume particulier, avec ses moeurs et ses goûts, se retrouve dans *Le Bourgeois Gentilhomme*. (1670).

L'ambition nobiliaire de M. Jourdain le pousse à marier sa fille à un noble, quoique celle-ci aime Cléonte qui veut l'épouser. Jourdain l'interroge: «Avant de vous rendre réponse,

Monsieur, je vous prie de me dire si vous êtes gentilhomme.» (III, 12).

Cléonte: «Monsieur, la plupart des gens sur cette question n'hésitent pas beaucoup. Ce nom ne fait aucun scrupule à prendre et l'usage aujourd'hui semble en autoriser le vol... Je trouve que toute imposture est indigne d'un honnête homme, et qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le ciel nous a fait naître à se parer aux yeux du monde d'un titre dérobé, à se vouloir donner pour ce qu'on n'est pas...» (ibid.)

Mais Jourdain, le bourgeois parvenu lui refuse sa fille: ... «j'ai du bien assez pour une fille, je n'ai besoin que d'honneurs et je la veux faire marquise.»

En vain sa femme, plus raisonnable, cherche à le dissuader: «Les alliances avec plus grands que soi sont sujettes toujours à de fâcheux inconvénients. Je ne veux point qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parents, et qu'elle ait des enfants qui aient honte de m'appeler leur grand-mère.» (III, 12).

Elle est le type de la femme bourgeoise au sentiment juste qui malgré sa richesse ne veut pas paraître autre qu'elle n'est. Elle prévoit que ceux qui se marient dans une autre sphère que la leur, sont des déracinés malheureux et n'appartiennent ni à leur classe ni à celle de leur conjoint.

Jourdain se laisse aveugler par la politesse et les manières flatteuses de la noblesse. Il négocie avec le représentant du fils du Grand-Turc qui aspire à la main de sa fille.

Plus il s'éloigne de la classe dont il est issu, plus il devient ridicule. Et comment Jourdain ne serait-il pas flatté d'être proclamé mamamouchi, pour que le fils du Grand-Turc ne fasse pas une mésalliance!

Comme dans *Le Mariage Forcé* et *George Dandin* la folie éternelle triomphera.

Par opposition à d'autres critiques quelques uns prétendent que Molière n'est pas un moraliste; il est certain que les moralistes du 18^{ième} siècle répandaient leurs idées avec plus d'emphase, mais n'est-ce pas aussi une manière de corriger que de rendre ridicules les sots prétentieux? Au fond Molière est du parti de la bourgeoisie qui s'élève et dont il montre les points vulnérables.

Nous retrouvons une conception analogue dans *Le Chevalier à la Mode* de Dancourt. (1687).

Au déclin du 17^{ième} siècle la bourgeoisie acquiert plus d'importance.

Louis XIV donne presque toutes les responsabilités politiques et juridiques à la bourgeoisie.⁹ Il estime Racine, Boileau et Molière. Les privilèges de l'esprit remplacent ceux de la naissance, ce qui marque une tendance déjà démocratique.

Mais Louis XIV est loin d'être un roi citoyen, il aime à voir autour de lui des gentilshommes, et pour cela il élève des gens sans condition dans la noblesse.¹⁰

Un autre élément important contribue à fortifier la bourgeoisie: l'ère de l'agio, des grandes banques commence et la bourgeoisie s'enrichit. M. Jourdain est le modèle du parvenu dans l'ivresse de sa richesse récemment acquise.

Dans Mme Patin du *Chevalier à la Mode* nous trouvons le même type. Bourgeoise enrichie, elle a l'ambition d'épouser le chevalier, qui est — autre différence — deux fois plus jeune qu'elle. Contrairement à M. Jourdain, elle estime l'argent plus que la noblesse. Le bon sens de son beau-frère la dissuade d'épouser le marquis, mais elle persiste. Une dispute éclate entre elle et la baronne, autrefois amoureuse du marquis; cette querelle personnelle est aussi celle de la finance parvenue et la noblesse, se débattant contre cette intruse qui lui dispute son rang. Le chevalier volage se moque des deux femmes et flirte avec Lucile, la jolie nièce de Mme Patin.

A la fin celle-ci épouse un veuf de son rang dont le fils devient l'époux de Lucile et le chevalier se console: «il n'y a que les mille pistoles de Mme Patin que je regrette en tout ceci.»

Heureusement la mésalliance ne s'est pas faite, car Mme Patin aurait eu le même sort que George Dandin, exposé aux caprices et aux infidélités d'un conjoint noble.

Dans *Les Bourgeoises de Qualité* de Dancourt se trouve la même morale. (1700).

9. cf. Lavissee: Hist. de France depuis les Origines jusqu'à la Révolution. VII, 1, p. 156 et 376; VIII, 1, p. 151 et 153.

10. cf. Les Mémoires de St. Simon, éd. Les Grands Ecrivains de la France, par A. de Boislisle IX, p. 308, annot. I.

Nous sommes en plein monde bourgeois de greffiers, de magisters et de tabellions. La greffière, — type de Mme Patin —, annonce partout son futur mariage avec le Comte, pour exciter la jalousie et l'envie chez les femmes de son milieu. Ne s'apercevant guère que le Comte n'aime que son argent, elle parle toujours de son amour, tandis qu'il aime la petite nièce de la greffière. Les parents de la greffière, qui sont les représentants du bon sens, veulent empêcher «un pareil scandale.» M. Naquart veut épouser la greffière malgré elle; il dicte au tabellion un double contrat où il substitue son nom à celui du comte.

Elle épouse donc M. Nacquart, qui, pris également par l'ambition nobiliaire, s'appelle M. de la Nacquardière...

Le chœur à la fin de la pièce en exprime la morale: «Tout est orgueil et vanité dans la plus simple bourgeoisie.»

A la fin les personnages ne sont pas moins sots qu'ils ne le furent au commencement: maintenant la greffière, d'une famille si illustre, ne veut plus avoir de rapports «avec cette bourgeoisie-là.» Et même ceux qui ont été raisonnables au début, finissent par attraper la manie nobiliaire.

Dancourt est plus aimable envers ses personnages que Molière avec Dandin et Sganarelle qui doivent expier leur ambition, tandis que pour Mme Patin et la greffière un troisième personnage intervient et empêche la mésalliance, le pire des maux.

Dans ces deux pièces Dancourt désapprouve la mésalliance entre la noblesse et la bourgeoisie, ne voyant que de l'égoïsme des deux parts.

d.) Les Mariages d'Inclination.

D'après ce que nous connaissons des jugements des auteurs du 17^{ième} siècle sur les mésalliances, ils les condamnaient, n'y voyant que de la déraison; à la fin du siècle, on les considère d'un autre point de vue.

Pour Corneille et Racine la mésalliance était d'ordre moral et non pas matériel, comme pour la plupart des auteurs postérieurs, qui avant tout, parlent des unions mal assorties du point de vue social. C'est beaucoup plus tard que la mésalliance réapparaît sous un aspect moral, plus approfondi et plus étudié.

Pour Molière et Dancourt, écrivains de la bourgeoisie, la mésalliance apparaît comme mariage d'intérêt; ainsi elle ne trouve pas l'approbation de ses auteurs.

Parlons maintenant des mésalliances, plus acceptables à leurs yeux, des mariages d'inclination, que nous ne rencontrons qu'à la fin du siècle.

Molière et Dancourt s'étaient moqués de l'aberration des bourgeois dont ils voulaient relever la considération, Le Noble poursuit le même but- d'une manière plus directe; il fait l'éloge des vertus des bourgeois ou des pauvres à l'âme noble.

Son *Gage Touché* contient deux récits de mésalliances. (1695).

Dans l'un, *L'Illustre Porteur d'Eau* le marquis de la Tour aime passionnément la fille d'un marchand de bois. Pour pouvoir s'approcher d'elle, l'amour le rend ingénieux: il se déguise en fruitier et peut ainsi lui passer des billets doux. Quelque temps après, le marquis demande la main de Babet à sa mère.

Mais la veuve du marchand de bois refuse parce qu'elle ne considère pas le marquis assez riche malgré son rang.

Le marquis se résout à enlever Babet, mais par erreur on enlève la mère au lieu de la fille, il feint d'être son sauveur, de façon que la mère, apprenant que c'était lui qui avait demandé sa fille en mariage, promet maintenant de la lui donner par gratitude parce qu'il l'avait sauvée.

Il n'est pas là question des scrupules qui naîtraient de l'inégalité de rang entre un marquis et la fille d'un marchand de bois, mais il est question de l'inégalité de fortune.

L'auteur se met du côté des deux amants et les aide à obtenir la victoire, et la mère ne perd pas ses préjugés mais agit en dupe.

Dans l'autre histoire, *Le Donneur d'Eau Bénite* un avocat donne régulièrement une aumône à un petit homme en serge grise qui offre de l'eau bénite dans une église. Un jour celui-ci lui dit: «Vous êtes garçon, j'ai pensé de vous donner une femme; elle est sage, belle, et si 15 000 écus d'argent comptant vous accommodent...» Dans une maison très modeste l'avocat voit la belle fille du donneur d'eau bénite qui vante «son esprit tout neuf».

Confiante dans le bon choix de son père, elle consent au mariage.

Le texte ne tient aucun compte de la singularité du fait qu'un mendiant qui met ses aumônes de côté offre à un avocat sa fille en mariage. Point de fausse modestie d'un côté ni de préjugé de l'autre. La morale est que la vertu doit être récompensée dans quelque état et sous quelque habit qu'elle se rencontre.

La mésalliance est également un prétexte pour prôner les vertus bourgeoises dans *l'Histoire de M. Jussy et de Mlle Fenouil* dans le petit livre de Robert des Challes: *Les Illustres Françaises*. (1712.) (Le nom d'«illustre» est appliqué maintenant aussi à la bourgeoisie, nous l'avions déjà vu dans le titre du livre de Mme de Villedieu: *L'Illustre Parisienne*.)

Les Illustres Françaises sont des histoires véritables; Des Challes est le premier qui, d'une manière naturelle, décrive des conditions différentes de rang; car dans *les chansons d'histoire*, *la farce de George le Veau*, et les comédies de Molière et Dancourt les différences sont exagérées. Il n'y avait qu'une bourgeoisie et qu'une noblesse, c. à d. des types extrêmes, bien étiquetés, et *Le Gage Touché* était trop romanesque et invraisemblable. Des Challes unit l'élément naturel avec autant de réalisme qu'on en peut attendre en 1712.

M. de Jussy, d'une assez bonne famille bourgeoise, est amoureux de la nièce d'un homme fort riche, Mlle Fenouil, de naissance supérieure à la sienne. Les parents du jeune homme lui destinent une femme de son rang. Pourtant Mlle Fenouil lui avoue qu'elle veut l'épouser. Très heureux il dit tant de grossièretés à la fiancée que ses parents lui avaient choisie qu'elle renonce à ce mariage.

Mlle Fenouil montre à son amant qu'au fond la différence de richesse et de naissance entre eux n'est pas si profonde car sa noblesse ne vient que d'une charge de ses aïeux.

C'est la première fois qu'un personnage de roman estime peu sa noblesse acquise par une charge. —

Mais les parents de la jeune fille veulent la marier à un homme riche et M. de Jussy doit attendre. Elle devient grosse et les deux amants s'enfuient, on les rattrape et les met en prison pour leur faute.

Pendant sept ans ils vivent séparés l'un de l'autre, puis rien ne s'oppose plus à leur union, car une fidélité si exemplaire ne peut qu'émouvoir l'oncle le plus dur.

Dans cette histoire la différence sociale est un élément de plus pour prouver qu'il y a encore des femmes fidèles. Dans *Aucassin et Nicolette* et *Floire et Blancheflor* elle fournit un élément de plus pour prouver la toute-puissance de l'amour; jamais, jusqu'à maintenant elle n'est un but en elle-même.

Dans des Challes les amants n'acceptent pas les lois de la société sans contradiction, sans toutefois franchir les limites des convenances.

Cela apparaît plus clairement encore dans *L'Histoire de M. de Contamine et d'Angélique*.

Chez Mlle de Vougy, Contamine, fils d'un homme de Robe très riche, fait la connaissance de la dame d'honneur de celle-ci, Angélique, orpheline très pauvre dont le père était gentilhomme d'Anjou. Elle ne manque pas une seule occasion de lui rappeler sa pauvreté et aussi sa naissance et son honnêteté, ne voulant pas qu'il pense à elle puisqu'un mariage lui semble être impossible. Lui aussi a des préjugés qui l'empêchent de l'épouser « tout le monde me blâmerait si j'épousais une fille telle... »

Il veut qu'Angélique quitte Paris pour l'épouser dans la solitude, car à Paris cette mésalliance choquerait trop le monde. « Epargnez-moi la honte d'une si grande chute. »

Elle ne veut plus de lui et lui conseille d'épouser Mlle de Vougy. Mais il continue à la prier de quitter Mlle de Vougy: « ... que dirait-on ici, si on savait qu'assez bien dans l'esprit de la maîtresse, je lui préfère une fille qui la sert? Vous n'approuveriez pas vous même, que je me déclarasse publiquement l'amant d'une fille de chambre? »

Sa peur du « qu'en dira-t-on? » ne le laisse pas agir; il risque de perdre Angélique qui sait que la pauvreté n'est pas un vice.

Finalement il se décide à l'épouser, mais comme il ne veut pas chagriner sa mère, il prie Angélique de changer son mode de vie, il l'installe dans une belle maisonnette et la comble de cadeaux. Angélique reste toujours honnête et finalement la mère de Contamine consent au mariage, séduite par la beauté de la jeune fille plus que par sa vertu.

Si c'est une qualité de la jeune fille de ne rien brusquer, c'est un défaut du jeune homme d'être trop craintif et passif, il faut donc réagir contre les exigences de la société. Ici pour la première fois les préjugés des parents sont dissipés au moyen de la raison; dans *Le Gage Touché* la mère ne consent au mariage de sa fille que parce qu'on la trompe et dans *Aucassin et Nicolette* et *Floire et Blancheflor* on ne demande pas à l'avance le consentement des parents. Cette histoire est la première qui ait été écrite à cause de la mésalliance et l'auteur parle en sa faveur, rejetant les convenances sociales.

Dans un genre de contes, repris au 18^{ième} siècle galant, les contes de fées, on trouve par contre une indifférence complète pour les conditions sociales. (vers 1700).

Ici le mariage dans une classe supérieure est toujours la récompense de quelque bonne action.

Pour la cour les contes bleus représentent des thèmes de morale et de distraction plus savoureux qu'elle ne les trouve dans les maximes, portraits, ou jeux de société.

Entre 1675 et 1700 les fées furent fort à la mode, déjà avant Perrault apparut toute une littérature pseudo-enfantine.

Dans les contes de fées où il s'agit de mésalliance, nous avons avant tout 7 situations:

Premièrement: un personnage se marie au-dessus de son rang parce que sa pitié et sa bonté doivent être récompensées.

Deuxièmement: un père promet à son sauveur, en apparence au-dessous de son rang, de lui donner sa fille.

Troisièmement: une princesse fière promet d'épouser celui qui la vaincra dans un concours ou qui résoudra trois énigmes.

Quatrièmement: une princesse enchantée épouse son libérateur.

Cinquièmement: la mésalliance est un remède contre l'orgueil.

Sixièmement: le héros se marie par amour.

Septièmement: le héros se marie à l'aide de la sorcellerie.

Nous trouvons un exemple du premier groupe dans *Les Fées* de Perrault.

Une veuve a deux filles; l'aînée se montre désagréable et orgueilleuse envers une vieille femme pauvre, fée déguisée, tandis que la cadette est douce et charitable. Mais la mère qui préfère

la méchante, la chasse et le fils du roi tombe amoureux d'elle et l'épouse.

Le mariage avec le prince est la récompense de la compassion. On ne doute pas un moment que ce mariage ne soit des plus heureux qu'on puisse s'imaginer. Tout est simple dans le monde de la fantaisie, des rêves réalisés où tous les conflits du monde réel disparaissent.

De la même catégorie sont les contes populaires de *Blanche Rose et Rose Rouge* et *d'Oja et le serpent*.

Chaque fois une jeune fille soigne avec pitié un animal grelotant de froid qui se dévoile être un beau prince et épouse la jeune fille.

Dans le deuxième groupe un père promet à un monstre grotesque de lui donner sa fille, s'il le sauve. Quand il tient sa parole, la créature se révèle être un beau prince. —

Le Pauvre Berger obtient des bottes de sept lieues et d'autres objets enchantés par lesquels il vainc les ennemis du roi d'Espagne qui lui donne sa fille en récompense.

D'autres princesses sont plus orgueilleuses, souvent méchantes et ne tiennent pas leur parole.

C'est le 3^{ième} groupe où la princesse qui a repoussé tous ses prétendants promet d'épouser celui qui la vaincra dans un combat d'adresse. Si le vainqueur est pauvre, elle ne lui accorde pas sa main; mais la voix de la justice triomphe toujours, et la princesse orgueilleuse est forcée finalement de l'épouser. Peu importe qu'elle s'amende ou non, l'action seule compte: le pauvre a épousé une princesse et cela garantit son bonheur dans la naïveté du conte.

Les contes du *Roitelet* et du *Brave petit Tailleur* sont de ce genre. Dans le premier une princesse doit, contre son gré, épouser un marmiton, qui l'a vaincue dans un concours. Et le brave petit tailleur, ayant combattu avec plus de chance que de courage deux géants, une licorne et un dragon est le sauveur du pays et épouse la fille du roi qu'on ne lui donne qu'après beaucoup de difficultés, à cause de sa basse naissance. Le tailleur ne se soucie guère de la malveillance du roi et de sa fille, c'est un héros picaresque, un aïeul de Gil Blas et de tant d'autres.

Passons au 4 ième groupe: Si la princesse n'accorde pas sa main à celui qui l'a vaincue dans un concours, c'est à celui qui la délivre d'un enchantement. Ainsi la princesse captive dans la forteresse sur le mont de verre épouse le jeune paysan qui avec beaucoup de peine réussit à gravir ce mont glissant et abrupt.

Dans un autre conte, un jeune paysan fait rire pour la première fois une princesse grâce à son cygne miraculeux qui retient collé contre lui tous les gens qui le caressent. Comme récompense il l'épouse.

Dans le 5 ième groupe les mésalliances proviennent de ce qu'un père désespéré par le caractère orgueilleux de sa fille la donne finalement à un mendiant sale et laid. Celui-ci emmène la princesse dans une pauvre chaumière où il la fait travailler durement jusqu'à ce qu'elle soit vraiment humiliée; puis le mari se révèle être un beau prince.

Donc, dans ces cas ci il ne s'agit pas d'une mésalliance véritable.

C'est une ancienne vérité que la richesse corrompt les hommes; c'est pourquoi les pauvres y sont peints souvent comme des êtres humbles et maltraités des riches.

Moins nombreux sont les contes du 6 ième groupe où a lieu un mariage d'inclination entre un prince et une jeune fille pauvre. Jamais une princesse n'épouse un homme pauvre simplement par amour, il faut que le prétendant prouve ses mérites, dans un concours p. ex., même une princesse des contes bleus ne peut déclarer publiquement qu'elle aime un inférieur sans avoir des preuves de son courage.

Mais aux princes cela est permis, ainsi un fils de roi épouse Cendrillon.

Et Grisélidis, la simple bergère devient reine par sa grande beauté. Mais le roi a des soupçons sur sa vertu et la soumet aux épreuves les plus cruelles: elle doit donner son enfant et préparer la chambre de noces de son époux avec une autre femme pour être enfin expulsée. Le roi aurait agi autrement si Grisélidis avait été d'origine noble, et assez souvent il fait mention de sa basse origine, bien qu'il ne se repente pas de son choix.

Dans un autre récit un comte épouse une pauvre villageoise parce qu'elle lui a promis de lui donner des enfants avec des

étoiles d'or sur la poitrine, si elle ne tient pas sa promesse, le comte la chassera honteusement. Elle accouche de deux beaux garçons qui ont des étoiles d'or, mais la méchante belle-mère les lui enlève. Alors le comte chasse sa belle épouse. Après de longues années de détresse et de grande pauvreté la vérité triomphe sur le mensonge et le couple vit heureux.

Là encore le malheur du jeune ménage vient de la différence des conditions sociales.

Le comte n'a épousé sa femme qu'à condition d'avoir d'elle des fils aux étoiles d'or; il n'aurait jamais osé l'expulser si elle avait été de son rang.

Dans la dernière catégorie la mésalliance se fait grâce à un enchantement.

Pensons au *Chat botté*; avec son aide le fils du meunier, dit Marquis de Carabas, obtient la fille du roi.

Dans *L'Apprenti Sorcier* c'est aussi par des moyens de sorcellerie qu'un pauvre apprenti chez un relieur obtient la main d'une princesse.

Les contes de fées supposent l'individu libre de devenir par lui-même bon ou mauvais, heureux ou malheureux.

Comme dans les contes de fées les différences de rang sont également prises à la légère dans Le Sage: (1707) *Le Diable Boiteux*; ce roman expose les mœurs décadentes où la France est le jouet des «Chevaliers d'industrie».

Un vieux garçon d'une bonne famille pauvre fait tout pour avoir de l'argent. Endetté, il doit trente pistoles à sa blanchisseuse qui en a besoin pour son futur mariage avec un valet de chambre. «Tu as donc d'autre argent que les trente pistoles?» — «J'ai encore 200 ducats.» — «200 ducats, malpeste, tu n'as qu'à me les donner à moi. Je t'épouse et nous voilà quitte à quitte». Il fut pris au mot et la blanchisseuse devint sa femme.

Asmodée, le diable boiteux, dont l'occupation préférée est d'arranger des mariages ridicules, unit «des barbons avec des mineures, des maîtres avec leurs servantes, des filles mal dotées avec de tendres amants qui n'ont point de fortune.» Il ne fait que des unions qui troublent l'esprit; de ce fait il n'est pour rien dans le mariage entre une femme de soixante ans et un

jeune homme de dix-sept, union par laquelle la vieille, pleine de scrupules, voulait légitimement goûter les plaisirs de la vie.

Comme toutes les histoires d'Asmodée celle des amours du Comte de Belflor et de Léonore de Cespèdes n'est pas très décente, mais la morale en ressort d'autant mieux.

Le Comte de Belflor, grand seigneur, est éperdûment amoureux de la jeune Léonore, mais il n'a pas dessein de l'épouser, parce que la fille d'un simple gentilhomme ne lui paraît pas être un parti brillant; il n'en veut faire que sa maîtresse.

La duègne perfide de la vertueuse Léonore la persuade en dissipant ses scrupules, de la nécessité d'un mariage clandestin. Le père de Léonore, don Luis, surprend les deux coupables; dans sa colère il veut les tuer, mais le comte, pris de remords, se décide à épouser Léonore et il décide sa sœur à devenir la femme du frère de Léonore.

Tandis que le comte était léger et ambitieux, espérant faire une grande carrière par quelque mariage de haut rang, sa sœur n'a jamais eu de préjugés envers son amant.

Les deux couples sont heureux.

Huit ans après *Le Diable Boiteux*, apparaît la première partie du grand roman satirique *Gil Blas*. (1715).

Gil Blas fait deux mariages disproportionnés. Fils d'un écuyer et d'une duègne il a été valet de chambre et devient secrétaire du duc de Lerme. Sur le point d'épouser la fille d'un riche orfèvre, on l'emprisonne.

Devenu seigneur du village, il épouse la belle Antoine, fille de son fermier. Il l'aime, bien qu'elle ne soit ni riche ni de grande naissance. Bientôt elle meurt.

Resté toujours humble et modeste, Gil Blas ne veut pas accepter des lettres de noblesse, s'en croyant indigne.

Vingt-deux ans après la mort de la belle Antoine, il marie sa filleule, fille de son ancien valet, avec un gentilhomme.

A cette occasion, Gil Blas s'éprend de la sœur de don Juan de Jutella, Dorothee. Il la demande à son frère qui consent, bien que Gil Blas ne soit pas de naissance noble. D'après le valet «cinq générations après, la race des Santillane sera des plus nobles, car alors le temps aura mis sur ces lettres (= lettres de

noblesse) le voile épais dont il couvre l'origine de toutes les maisons.»

Les deux mariages sont de véritables mariages d'amour, car peu à peu Dorothée finit par aimer son mari malgré son âge.

N'oublions pas qu'ici nous avons affaire à un roman picaresque qui ne connaît guère de graves complications psychologiques, à propos des distinctions de classe non plus.

Le Sage partage l'opinion de ses contemporains qu'il est possible d'entrer dans une classe supérieure, mais pas de s'y assimiler immédiatement; malgré son ambition de parvenir Gil Blas est toujours conscient de sa naissance inférieure.

Terminons ici notre introduction, car nous sommes au 18ième siècle, époque qui commence à s'intéresser davantage aux problèmes sociaux et en même temps à la question qui y est étroitement liée: la mésalliance.

En dehors des ouvrages mentionnés ci-dessus, les autres ne faisaient mention des mésalliances qu'accessoirement. Le début du 18ième siècle peut être considéré comme l'époque où l'on commence à traiter plus sérieusement la question qui nous préoccupe. Ceci coïncide avec l'évolution de la morale et des mœurs.

Résumons maintenant quelles sont les conclusions que nous pouvons formuler à la fin de notre introduction. Nous avons vu que la mésalliance au moyen-âge, quand elle a été traitée sérieusement, n'a servi qu'à faire mieux ressortir le triomphe de l'amour ou du christianisme (*Aucassin et Nicolette*, *Floire et Blanchefleur*, *Le Mariage de Clovis*, etc.), de sorte que la mésalliance cessait d'être mal considérée.

Au 17ième siècle, par contre, les classiques estimaient insurmontables les obstacles que la religion, la nationalité ou la famille pouvaient opposer à l'amour. Il en résulta que le mariage ne pouvait avoir lieu. Et il est remarquable que, pour les auteurs de comédies, la mésalliance se montre toujours comme un mariage d'intérêt c. à. d. comme un mariage sans amour. Comme tel, elle est pour eux ridicule, sinon odieuse.

Les autres auteurs du siècle qui s'occupent de la mésalliance ne la traitent, soit qu'en passant, soit que sur le ton léger du roman picaresque; toujours la mésalliance leur sert de moyen

pour mettre en valeur d'autres idées. Elle ne devient un but en elle-même que dès le 18 ième siècle où les problèmes sociaux gagnent en importance et en intérêt.

C'est dans la nouvelle de Robert des Challes *L'Histoire de M. de Contamine et d'Angélique* qu'un auteur reconnaît pour la première fois qu'il est nécessaire de débattre les problèmes sociaux qu'une mésalliance amène infailliblement.

Nous verrons dans le chapitre suivant que cette solution est à peu près restée la même dans la première moitié du 18 ième siècle.

Chap. I. Première Moitié du 18ième Siècle.

Un Courant nouveau de Simplicité rend acceptable la Mésalliance, que l'on ne prend pas assez au sérieux.

Il est utile de se rappeler les événements qui se sont véritablement déroulés dans la première moitié du 18ième siècle, car ils aident à la compréhension de la littérature.

Autant le roman de cette époque est moral, autant les mœurs sont corrompues. «Parvenir» tel est le but vers lequel s'élance l'humanité d'alors, tous les moyens sont justifiés par cette fin. Cette soif de puissance s'accompagne de sensualité et de volupté.

Sous le règne de Louis XIV la noblesse est décadente, tout en étant chevaleresque et aimable; (cf. *Le Bourgeois Gentilhomme* et les pièces de Dancourt).

Comme la dévotion est de rigueur, on dissimule la sensualité sous des dehors vertueux. Mais certains, telle la duchesse de Berry, font parade de leur libertinage.

Sous Louis XIV tout est réglé par une étiquette rigide, contraire à la nature; qu'on se représente les costumes du temps: basques et paniers à monture de fer, longues perruques, les meubles et jardins de Versailles. Ce n'est que plus tard, au temps de la Régence, que tout devient léger et coquet. Les mœurs et les idées du temps sont aussi peu naturelles que les costumes.

Comme les mœurs corrompues de la noblesse subsistent toujours dans la seconde moitié du 18ième siècle, nos remarques à ce sujet se rapportent au siècle entier. Les Goncourt (dans *La Femme au 18ième Siècle*) nous rapportent qu'il fallait être affecté, que la femme avait tout un arsenal de fards, de rouges etc., pour ne point paraître telle qu'elle était.

C'est la philosophie qui contribue le plus efficacement à la transformation des mœurs et même des principes de gouvernement.

Au rationalisme du 17^{ième} siècle vient s'ajouter le sensualisme, pour lequel toutes nos connaissances nous sont fournies par les sens. Faut-il donc s'étonner que cette philosophie, en évoluant, ait donné prétexte au développement de la sensualité et de la débauche? C'est ainsi que dans la seconde moitié du 18^e siècle La Mettrie estime le plaisir des sens le suprême bien que l'homme puisse obtenir; vertu et probité sont étrangères à notre nature, «Juger, c'est sentir» pour Helvétius comme pour Condillac. Le sensualisme finit aussi par changer les conceptions sociales, en voulant reconstruire la société sur des bases nouvelles. «Tout homme est libre d'interpréter les notions premières que nous fournissent nos sens.» La liberté religieuse est une conséquence du sensualisme et une réaction contre la dévotion, représentée par Louis XIV; l'athéisme facilitait encore la voie à l'immoralité.

Déjà vers la fin du règne de Louis XIV la corruption des mœurs se fait sentir.

La Rochefoucauld dans ses *Maximes* remarque: «Il y a de bons mariages, mais il n'y en a point de délicieux.» Et Bourdaloue dans son sermon sur l'état du mariage: «L'adultère est le correctif du mariage dans cette société.» La Bruyère écrivait que bien des femmes ne sont pas mieux désignées par le nom de leur mari, que par celui de leur amant. On se moque de tous les sentiments vrais et sincères. Il y avait beaucoup de femmes qui disaient: «Non, nous ne voulons pas aimer.» Le mot *d'union* était odieux à leurs oreilles.

Michelet¹ raconte, en exagérant peut-être, que la femme commet l'adultère pour se désennuyer, car elle s'ennuie, son mari s'ennuie, comme tout le monde s'ennuie à ce temps.

Les Goncourt rapportent la même chose: chaque femme noble doit avoir au moins un amant, sans cela elle déplaît à son mari et est décriée comme bourgeoise dans toute la société.

Collé, l'auteur du théâtre de société, dans *Le Galant Escroc* donne la définition suivante de l'amour:

- «Se prendre et quitter sans cause,
- «S'arranger par désœuvrement,
- «Enfin, pour faire quelque chose,
- «Changer tous les huit jours d'amant.

1. Michelet *La Femme*, Calmann et Lévy 1857.

«Avant ce temps souvent être infidèle,
«N'est-ce pas dans le monde de ce jour
«Ce qui s'appelle l'amour?»

On élevait les enfants dans cette conception. Ainsi Mme de Staal-Delaunay dans *La Mode* enseigne à sa fille qu'un «mari est l'homme du monde avec qui on vit le moins.» Et si une jeune fille doit épouser un homme qu'elle ne veut pas, car en général ses parents veulent l'allier à un homme «né» ou riche, on la console à l'avance en lui disant qu'elle peut se dédommager avec d'autres. C'est ce que l'abbé de la Victoire conseille à la fille de la maréchale de la Mothe qui devait épouser Monsieur de Ventadour. On ne demande donc pas aux enfants leur consentement à leur propre mariage, comme l'historiette suivante nous prouve:

«Mon père, demandait un jour le fils d'un Président au Parlement de Dijon, serait-il vrai que vous me voulez marier à telle personne?» —

«Mon fils, répondit le père, mêlez-vous de vos affaires.»

Sur 20 seigneurs 15 ne vivent avec leurs femmes.²

Pour donner une idée plus caractéristique des mœurs de la noblesse, produisons l'anecdote que M. du Bled³ raconte. Un homme de cour assez âgé, dont la jeune femme se plaint de n'avoir pas d'enfants, dit à celle-ci: «Si j'étais de Mme d'Ornand, j'aurais un enfant.»

Elle ne le comprend pas et raconte cela à une amie qui lui présente un jeune capitaine de dragons; neuf mois plus tard elle a un enfant.

Son mari rayonne de joie, mais comme c'est seulement une fille, il répète la même chose; elle obéit, et cette fois-ci elle met au monde un gros garçon. Alors son mari content lui dit des choses plus gracieuses et la remercie avec effusion.

A la femme qui veut se désennuyer, peu importe d'où lui vient son amant: que ce soient les petits maîtres, ou, plus tard les grands maîtres de la perversité et de l'immoralité.

2. cf. l'avocat Barbier, 1718/62, Journ. hist. et anecdot. du règne de Louis XV Paris 1847/52.

3. La Société Française du 16 ième au 20 ième siècle (division: 18 ième siècle, chap. «L'Amour».

Riom, le Prince de Ligne (1735—1814) et Richelieu (1696 — 1788) sont les représentants de l'amour-galanterie; Richelieu, p. ex., après avoir séduit Mme d'Averne, déclare: «Je ne l'avais eue que pour rendre le Régent cocu.»

De là date ce mot d'esprit: que l'adultère était sous Louis XIII un passe-temps, sous Louis XIV une règle et plus tard un devoir.

Les Goncourt renchérissent: »Plus de mariage noble sans coadjuteur.» Un amant ne déshonore plus, le choix seul de l'amant excuse ou compromet. L'adultère trouve donc partout la complicité, partout l'impunité, partout le sourire avec lequel le mari pardonne.

Tandis qu'au 17^{ième} siècle l'amour était fait de désir et d'aspiration, il est devenu actif maintenant; on ne soupire plus, on attaque. Au 18^{ième} siècle «je vous aime» veut dire: «je vous désire.»

Ce nouvel amour est sans mystère ni sensibilité. Amour, vertu, pudeur perdent leur caractère sacré; on n'a plus que du «goût» l'un pour l'autre. Cet «amour» ne réside plus dans le cœur, mais dans la tête, et les femmes, en général, préfèrent des hommes spirituels et ironiques, soient-ils des scélérats.

Le devoir qu'impose la considération vis-à-vis du monde est le seul lien qui subsiste entre les époux. Souvent ceux-ci, indifférents l'un pour l'autre, ne se témoignent même plus un minimum de politesse.

Il est bien entendu, que les Goncourt ne parlent, toutefois, que des mariages au sein de la noblesse, et ils reconnaissent qu'à la même époque il existe aussi des ménages étroitement unis. Ceux-ci se trouvent surtout dans les familles des ministres, dans la haute bourgeoisie et dans la noblesse de province, plus honnête que la noblesse des salons, avant qu'elle ne fût davantage assimilée à celle-ci. C'est ce qui est confirmé par M. Du Bled⁴, qui donne des exemples en constatant que «les ménages heureux n'ont pas d'histoire.» Il ajoute que les écrivains ne représentent que de mauvais ménages, qu'ils trouvent plus intéressants. Tout cela prouve assez que le mariage au 18^{ième} siècle (dans les

4. Du Bled: La Soc. Franç. du 16^{ième} au XX^{ième} Siècle divis. 18^{ième} Siècle.

milieux de la noblesse au moins) ne semble plus être une institution, ni un sacrement, mais seulement un contrat en vue de la continuation d'un nom et de la conservation d'une famille, un contrat qui n'engage ni la constance de l'homme, ni la fidélité de la femme. Il n'implique pas l'idée de l'amour, c'est là son mal originel. «Il a contre lui les relâchements, les accommodements de la morale sociale, la liberté chaque jour plus grande des habitudes privées.»⁵

Préjugés sociaux et préjugés de caste sont souvent aussi à l'origine des ruptures et des séparations.

C'est ainsi, qu'un homme de naissance, réduit à donner sa main à une fille de financier, croit avoir en lui donnant son nom, payé et au-delà, l'argent qu'elle lui apporte; il se croit exempté de toute preuve d'amour et de toute marque d'égards. Le Comte d'Evreux, p. ex., qui a épousé la fille d'un millionnaire, Mlle Crozat, la déteste malgré sa jeunesse et sa beauté; il se procure de l'argent, pour lui rembourser sa dot, mais il garde les intérêts pour l'honneur qu'elle retire de porter son grand nom.

Quelquefois la société rend la femme bourgeoise, mariée à un noble, si ridicule, qu'elle est contrainte de retourner auprès de ses parents. (cf. *Oeuvres de Chevrier*, vol. 8) Ou si le mari lui fait une position tolérable, il s'occupe si peu d'elle et la trompe avec si peu de mystère, que le ménage est acculé à une rupture, qui quelquefois s'affectue à l'amiable.

La littérature nous offre un tableau de ce genre de mœurs, mais seulement pour en tirer des conclusions moralisatrices.

C'est pour un but pédagogique également qu'on oppose aux mariages en décadence de la réalité, les mariages exemplaires que nous offre le théâtre. Et comme c'est surtout la noblesse qui est corrompue, on lui oppose la bourgeoisie vertueuse; de là dans la littérature le succès du bourgeois qui devient le symbole parfois exagéré de la vertu.

On peut distinguer dans la littérature deux manières: l'une fait la louange de l'égalité et des honnêtes bourgeois, tandis que l'autre, plus près de la réalité des mœurs, se met certes aussi du côté des vertus, mais avec plus de légèreté et d'humeur.

5. Goncourt: La Femme au 18 ième Siècle.

Ce deuxième groupe qui contient surtout des comédies, est pour sa part également important, car il démontre qu'au XVIII^{ème} siècle on ne fait pas que moraliser; nous le traitons dans un chapitre à part, bien que les deux groupes ne se distinguent pas dans le temps, et que le premier, celui qui prêche la vertu, soit plus caractéristique pour le XVIII^{ème} siècle. Notre deuxième chapitre traitera de ce groupe.

Ce qui était défendu pour les autres genres, était permis à la comédie. Parfois elle se moquait de la sainteté du mariage et représentait l'adultère comme sujet prêtant à rire.

L'exposé détaillé de la décadence du mariage au 18^{ème} siècle va maintenant nous aider à mieux comprendre les tableaux qu'en ont faits les écrivains.

La comédie *L'Ecole des Bourgeois* (1728) d'Allainval appartient au genre des *Bourgeoises de Qualité* et du *Chevalier à la Mode* de Dancourt. Mais *L'Ecole des Bourgeois* est postérieure à ces deux comédies, et il convient de la traiter à part.

Benjamine Armand, fille d'un riche escompteur veut épouser le marquis de Grandmaison. Sa mère vaniteuse a entrepris cette tâche, car elle veut par ce gendre, dont elle est elle-même amoureuse, gagner en considération. Aveuglée par l'honneur qu'on lui fait, elle ne s'aperçoit pas de l'orgueil du marquis endetté, qui, tout en méprisant les roturiers, veut en épousant Benjamine, «redorer son blason.» La mère et la fille prennent toutes ses galanteries pour argent comptant, et sont flattées même de ses impertinences.

Benjamine a un amant de son milieu, l'avocat Clermont, il est évincé à partir du moment où le marquis apparaît.

Le jour des noces, par suite de l'inadvertance d'un courrier, Benjamine reçoit une lettre adressée à l'ami de son fiancé, le vicomte: «Mon cher Vicomte, enfin je vais m'encanailler»; peut-être, pense-t-il, n'aura-t-il pas à se tourmenter longtemps, car sa fiancée est de santé délicate. — Grand embarras, mais on se venge. On rappelle Clermont, autrefois repoussé, et c'est avec lui, que se fait la noce. Le marquis, en habit de gala, avec tous ses amis, qu'il avait invités à voir ses «nouveaux parents», signe le contrat, comme époux à ce qu'il croit, — en

vérité comme témoin, car il est trop «homme de qualité» pour lire ce qu'il signe et s'occuper des choses qui «sentent l'affaire.»

Lui, qui jusqu'à présent, a dupé les autres, finit par être dupe lui-même. Mais il se tire d'affaire avec grâce et bonne humeur, satisfait de recevoir tout de même sa rente de 100 000 livres pour la rupture.

Le marquis conquiert tout le monde, même les gens les plus prosaïques et hostiles à tout ce qui est noble. Il séduit même un oncle de Benjamine, qui tient que tout gentilhomme qui veut épouser une roturière est un coureur de dot et un voluptueux; tant le type en était répandu à cette époque. Cet oncle se méfie de cette mésalliance, parce qu'il parle par expérience: la femme noble qu'il avait épousée ne l'avait accepté que pour son argent, et il avait dû jouer le rôle de George Dandin. Mais toute sa résistance cède, lorsqu'il s'entend appeler «mon bon oncle» par le marquis.

Les personnages sont les types de leur classe: le marquis impertinent, frivole et criblé de dettes qui permettra à Benjamine autant d'amants qu'elle en voudra, éblouit par son rang la jeune fille fraîche et naïve et la mère qui veut à tout prix entrer dans la noblesse qui se moque d'elle.

L'auteur applique ici un moyen original, qui sera plus tard imité par Marivaux et par d'autres, de faire connaître son opinion; il fait partager aux domestiques les préjugés ridicules de leurs maîtres, ce qui est doublement comique. —

Comme Molière et Dancourt, Allainval est contre une mésalliance, fondée seulement sur l'intérêt, sans amour; c'est pourquoi un sort bienveillant garde l'inexpérimentée Benjamine du pire. Tandis que la majorité des écrivains ultérieurs montrent au contraire, que l'amour surmonte tous les obstacles de rang, ces écrivains-ci (Molière, Dancourt, Allainval) reconnaissent la hiérarchie des castes et rendent ridicules ceux qui veulent la rompre par cupidité.

L'impertinence et le cynisme du marquis jouent un beau tour aux sots roturiers, et leur enseigne en même temps à ne pas se mésallier, car ils ne feraient qu'y perdre.

Les nobles dans cette pièce ne prennent pas le mariage au sérieux; on le remarque à la théorie du mariage que le

marquis fait à sa future femme: (I, 15): «A la cour un homme se marie pour avoir des héritiers, une femme pour avoir un nom, et c'est tout ce qu'elle a de commun avec son mari. On ne s'y pique ni de cette tendresse bourgeoise, ni de cette jalousie qui dégraderait un homme comme il faut.» Et nous avons vu que cette conception était générale dans la noblesse de cette époque.

Les gentilshommes, coureurs de dot, et les sots bourgeois ambitieux, qui se laissent prendre dans leurs filets, réapparaissent dans la comédie de Destouches: *Le Glorieux*. (1732).

Dans la préface il exprime l'opinion que le théâtre doit corriger les hommes en les amusant «ce n'est point assez que les mœurs du théâtre ne soient point mauvaises; il faut encore qu'elles soient décentes et instructives.» Il moralise donc plus que Molière, qui jugea que le premier but du théâtre c'est d'amuser son public.

Pour intéresser les masses, Destouches prend — comme Marivaux — ses sujets dans les classes moyennes et conclut par une moralité générale qui laisse reconnaître son opinion sur la mésalliance.

Le personnage du glorieux est la personnification de l'orgueil aristocratique, qui méprise toute roture et subit les nécessités de la vie à contre-cœur. Il est impertinent envers son futur beau-père Lisimon, un bourgeois ennobli récemment et fort riche. Celui-ci, type que nous retrouverons plus tard dans M. Poirier, est le parvenu sans manières, trop familier envers son gendre hautain, qu'il considère tout de même comme son égal. Il doit subir toutes les insolences de la part de celui-ci, (cf. *L'Ecole des Bourgeois*). La mère, la seule raisonnable, veut que sa fille épouse le timide amant Philinte. Le glorieux Comte de Tufière prétend faussement avoir de l'argent pour s'imposer chez Lisimon, et supplanter son rival Philinte, qu'il dédaigne pour sa noblesse trop récente.

On signe le contrat où le glorieux aligne toute une série de titres, parmi lesquels celui de marquis, auquel il n'a droit qu'après la mort de son père.

Devant le notaire se produit une scène où Lisimon se vante de son argent qui constitue une noblesse beaucoup plus brillante que tous les titres, tandis que le glorieux, au contraire, se vante de sa noblesse, et méprise la roture. Le père du glorieux arrive

et le fils est transformé par l'amour filial qui lui fait reconnaître publiquement, sans honte, son père et sa sœur.

Celle-ci, jusqu'à présent a été la suivante de la fiancée du glorieux.

Le jour même où l'on célèbre les noces du glorieux et d'Isabelle une autre noce se consomme: celle de Lisette, sœur du glorieux et de Valère, frère d'Isabelle, qui s'était épris de la suivante de sa sœur, avant de connaître l'origine noble de celle-ci; il voulait l'épouser malgré les préjugés de son entourage, car ses mœurs étaient au-dessus du rang d'une servante. Et le bon Lisimon, pour rendre Valère plus digne d'une telle épouse, lui achète un marquisat, tandis que Lycandre, comme récompense donne à son fils une fortune considérable. Il l'excuse en disant: «Mon fils est glorieux, mais il a le cœur bon.» Cela répare tout et garantit aux yeux de l'auteur un mariage aussi heureux que celui de Valère et de Lisette.

La tendance de cette comédie ressort clairement: la mésalliance est justifiée, soit par un grand amour comme celui de Valère et d'Isabelle, soit par une sympathie assez vive du glorieux pour sa femme.

Le Philosophe marié de Destouches traite d'un mariage d'argent où le cœur n'a pas de part; il s'agit dans cette pièce avant tout d'unir deux noms. (1727).

Le marquis épouse une riche héritière de 13 ans, pour être sûr que la dot ne lui échappera pas, bien qu'il aime une autre femme. Celle-ci, malgré sa pauvreté et sa roture est devenue l'épouse d'un philosophe riche et noble. Mariage d'inclination par excellence.

Seulement l'oncle à succession est sur le point de déshériter le philosophe à cause de cette mésalliance.

Et pour que la pièce contienne toutes les sortes de mésalliances, il y en a encore une qui n'en a que l'apparence. L'ami du philosophe, feignant d'être roturier est repoussé par une belle noble, jusqu'au moment où il se révèle comme gentilhomme.

Mentionnons ici une comédie qui, bien que postérieure, appartient à la même catégorie. *Les Mœurs du Temps* de Saurin effleurent, en effet, avec la même légèreté et la même insouciance

le problème de la mésalliance, pour laquelle elle prend parti. (1760).

Saurin y combat également la corruption de son époque. Pour payer ses dettes un marquis s'apprête à épouser la fille d'un riche financier, Julie Géronte. Ne croyant pas à l'amour, il s'en moque: «l'amour, l'amour ne signifie plus rien . . . on épouse une femme, on vit avec une autre, et l'on n'aime que soi.» (I, 6).

La tante de Julie est devenue comtesse, ayant épousé un comte ruiné; depuis elle méprise la bourgeoisie et veut marier sa nièce avec le marquis et non avec son amant bourgeois.

De même que toutes les pièces de ce genre, celle-ci a un dénouement heureux; c'est le mérite de Saurin d'avoir défendu la cause du cœur, que beaucoup considéraient alors comme secondaire.

Tandis qu'en général les peintres des mœurs de l'âge de Louis XIV et de la Régence n'attachaient pas d'importance aux nuances des sentiments, c'est justement à celles-ci que s'attache Marivaux. Il dessine l'amour dès son début, quand il s'ignore encore avec ses fils mystérieux, ses intrigues.

Marivaux est le premier, qui montre que l'amour est la grande affaire dans l'existence de ses héros et de ses héroïnes: Marianne et Valville, Jacob et Mlle Habert et Mme de Vambures, Angélique et Lucidor, Silvia et Dorante, Araminte et Dorante, Angélique et Dorante ou quels que soient les noms qu'il leur donne dans les nombreux ouvrages où il est question de mésalliance.

Le premier, Marivaux sait représenter l'amour en psychologue: c'est la passion plus ou moins violente qui ne déborde pas le cadre de l'agréable, car Marivaux est un homme du monde, avec de la grâce, de la perspicacité et de l'esprit; c'est pour le monde élégant et intelligent qu'il écrit et il est le représentant de la légèreté précieuse.

Il sait bavarder, «marivauder» à merveille, et c'est précisément ce que certains lui reprochent. Il rencontre bien le goût de son temps qui n'aime pas le beau et le sublime, mais plutôt le joli et l'aimable. L'art de cette époque le prouve: les Phyllis qui se défendent mal, les nymphes déshabillées d'un Watteau, d'un Fragonard ou d'un Poussin. Dans l'art entier de cette époque l'élément érotique prédomine, même dans la philosophie;

les Goncourt (« *L'amour au 18 ième Siècle* ») estiment, que « c'est le siècle où la nudité prend l'air du déshabillé. »

En général Marivaux ne nous mène pas dans la noblesse corrompue mais dans la noblesse légère qui cultive encore cette sorte d'amour volage qui s'accompagne de preuves de délicatesse, de galanteries, de serments, de respects, d'agenouillements et de faiblesses.

C'est dans un tel milieu que nous introduit *La Double Inconstance* (1723) de Marivaux.

Un prince s'est épris de la simplicité, de l'ingénuité et de la fraîcheur de Silvia, qu'il a fait enlever à sa cour. Mais il n'a pas beau jeu pour conquérir cette beauté campagnarde qui a déjà donné son cœur à Arlequin.

Bien qu'à la cour on comble Silvia de politesses, d'honneurs et de cadeaux, elle ne veut pas délaisser son ami. Celui-ci qui apparaît à la cour pour réclamer Silvia, ne se laisse pas non plus captiver facilement par les honneurs et titres de noblesse dont on l'accable. Ils préfèrent tous les deux leur simplicité naturelle aux manières raffinées et artificielles de la cour.

Arlequin ne consent pas à céder Silvia au prince :

« Qu'importe, dit-il, en fait de fille, ce prince n'est pas plus avancé que moi. » (I, 4).

On invente de nouvelles ruses pour rendre Silvia amoureuse du prince : en rendant Arlequin amoureux de Lisette, et comme c'est là une entreprise vaine, de Flaminia, autre servante du prince.

Le succès ne tarde pas à se montrer, et c'est curieux de constater comment la double inconstance des deux amants augmente. Arlequin ne se montre pas insensible aux tendres paroles de Flaminia et Silvia non plus à celles du prince, qui se fait passer pour un officier pour savoir si Silvia l'aime pour lui-même ou pour son rang élevé.

Déjà Arlequin comme Silvia, chacun à l'insu de l'autre, trouvent fâcheux de s'aimer, mais ils se croient obligés d'être fidèles.

Flattée des honneurs qu'on lui témoigne à la cour, Silvia dit d'Arlequin que c'est un homme de rien qui l'embarrasse, mais « je l'aime, il le faut bien ; en coutume je l'ai aimé aussi faute de mieux. Si Arlequin se mariait à une autre fille que moi, à la

bonne heure, je serais en droit de lui dire: 'Tu m'as quitté, je te quitte, je prends ma revanche.' (II, 9). Et Arlequin dit de Silvia: «Si par quelque malheur Silvia venait à manquer, dans mon désespoir je crois que je me retirerais avec elle.» (II, 6) (avec Flaminia.)

Tous les deux se décident pour le nouvel objet de leur amour, toutefois ils n'osent pas avouer leur inconstance à l'ancien amant et cherchent un prétexte: Silvia qui ne sait pas encore que l'officier qu'elle aime et le prince qu'elle doit aimer ne forment qu'un, dit à l'officier: «Ce n'est pas à cause de la Principauté que je voudrais que vous fussiez Prince, c'est seulement à cause de vous tout seul; et si vous l'étiez, Arlequin ne saurait pas que je vous prendrais par amour, voilà ma raison... Mais non, ... il vaut mieux que vous ne soyez pas le maître, cela me tenterais trop.» (II, 12).

Ainsi, comme ce n'est pas un crime de suivre la voix de son cœur, les nouveaux couples se forment.

Il reste à espérer qu'après le mariage les dames de la cour ne se moqueront plus de la gaucherie de la campagnarde, parce qu'elle est devenue leur souveraine.

Seuls les gens de la cour ont des préjugés envers la petite paysanne; le prince n'en a point, la simplicité de Silvia lui plaît tant, qu'il ne réfléchit pas sur sa mésalliance.

Dans les autres pièces de Marivaux, bien qu'elles soient écrites après celle-ci, les héros ne sont pas aussi dénués de préjugés. En général, pour la satisfaction du public, il ne s'agit pas dans ces comédies d'une mésalliance proprement dite, comme p. ex. dans *Le Jeu de l'Amour et du Hasard*. (1730).

Silvia, fille du riche gentilhomme Orgon, doit épouser Dorante qu'elle ne connaît pas encore. Elle se fait passer pour sa servante Lisette, qui, inversement, prend sa place, car Silvia veut savoir si Dorante l'aime pour elle-même ou seulement pour son rang et son argent. Dorante, qui a eu la même idée, en a fait autant avec son valet Arlequin. De curieux malentendus s'ensuivent; Silvia, dans l'habit de Lisette déteste Arlequin dans l'habit de Dorante; cependant Dorante lui plaît. Ainsi les véritables couples se forment malgré le déguisement. Silvia, triste d'être éprise d'un valet, n'avoue pas son amour. En vain, Dorante

cherche-t-il à apprendre d'elle si elle l'aime; il lui découvre son rang véritable. Silvia, heureuse, exige de son amant ce qu'elle-même n'a pas fait: qu'il vainque son orgueil car elle lui cache encore son origine véritable, elle attendra jusqu'à ce qu'il se décide à épouser la prétendue servante. Mais encore il craint le courroux de son père: «il ne m'est pas permis d'unir mon sort au tien — dit-il à Silvia — et dans cet état la seule douceur que je pouvais goûter, c'est de croire, que tu ne me haïssais point.»

Mais Silvia persiste dans son attitude: «Ce qui lui en coûte de se déterminer, ne me le rend que plus cher et estimable. Il pense qu'il chagrinerait son père en m'épousant; il croit trahir sa fortune et sa naissance. Voilà de grands sujets de réflexion. Je serai charmée de triompher; mais il faut que j'arrache ma victoire, et non pas qu'il me la donne. Je veux un combat entre l'amour et la raison.»

Le fait qu'il ne peut pas épouser la servante détermine Dorante à partir, mais après de rudes combats il confesse: «Il n'est ni rang, ni naissance, ni fortune qui ne disparaisse devant une âme comme la tienne. J'aurais honte que mon orgueil tînt encore contre toi, et mon cœur et mon âme t'appartiennent, et le mérite vaut bien la naissance.» Silvia et Dorante s'épousent ainsi que Lisette et Arlequin, qui s'aiment toujours après avoir reconnu leurs conditions.

Dorante et Silvia se sont plu, malgré leur déguisement par leurs manières et leur langage, car la bonne éducation se reconnaît toujours .

Ces idées prouvent que Marivaux n'est pas absolument libéral, mais il fait surmonter les préjugés à ses héros — c. à. d. Silvia en a bien eu avant de savoir que ce n'était pas le valet qu'elle aimait; et Dorante n'en a pas été exempt non plus. On attend de lui qu'il désobéisse à son père et à la société pour suivre son amour. Mais le public au théâtre ne devait pas s'alarmer d'une mésalliance: les amants forment en réalité un couple des mieux assortis.

Là encore, comme au 17 ième siècle, tout s'arrange pour la satisfaction générale; une mésalliance effective n'a pas lieu.

Silvia a du bon sens, elle n'est pas «la petite pensionnaire», type qu'on trouve si fréquemment dans la comédie du 18 ième

siècle, elle veut «arracher sa victoire» et savoir, de même que Dorante, où elle va.

Par la bouche de ses héros, Marivaux proclame que «le mérite vaut bien la naissance» et que quelquefois la vie exige qu'on obéisse à l'amour, en dépit de la voix de la raison. C'est beaucoup pour l'année 1730.

Qu'il est heureux que Corneille n'ait pas entendu Marivaux! Et M. Léon Fontaine⁶ prétend que trente ans plus tôt Marivaux n'aurait pas pu oser marier Dorante à une servante, mais les aurait faits amants. En dehors du fait qu'il n'épouse pas une véritable servante, c'est déjà avant 1700 que nous avons trouvé des cas de mésalliances, p. ex. dans *Le Gage touché*, où pour la première fois, en dehors du moyen-âge, un auteur approuve une mésalliance; seulement ici le mariage devait se faire avec le consentement de la mère. Dans les deux histoires de Rob. des Challes, mentionnées ci-dessus le consentement des parents à la mésalliance ne fut obtenu, après des efforts, que peu de temps avant la noce: tant que les enfants ne l'avaient pas, l'auteur, tout comme Marivaux considérait que leur devoir était d'agir contre leurs parents au nom de leur amour.

De même que dans *Le Jeu de L'Amour et du Hasard* la mésalliance n'a été qu'apparente dans le roman suivant, où on découvre la «naissance» noble de la héroïne.

Marivaux travailla de 1731—41 à son grand roman *La Vie de Marianne* qui resta inachevé, et qu'il présenta comme une histoire vécue.

Marianne, instruite et capable de s'analyser elle-même y écrit ses mémoires.

Un carosse est attaqué par des brigands; les voyageurs sont tués, seule survit une enfant de deux ans. La question qui se pose est de savoir si elle retrouvera ou non son bonheur. La petite Marianne est élevée chez la lingère, Mme Dutour. Toute enfant qu'elle est, elle trouve en celle-ci une grossièreté qui la rebute, et dans ses lettres elle écrit, ignorant son origine: «Où est-ce que j'avais pris mes délicatesses?» —

Elle se sent supérieure à ce milieu; sans être orgueilleuse elle n'est pas modeste non plus.

6. thèse de 1879 sur *Le Théâtre et la Philosophie au 18 ième Siècle*)

Par suite d'un accident un jeune seigneur l'amène chez lui et l'amour naît entre eux. La mère de ce M. Valville aime Marianne malgré sa naissance obscure, pour sa vertu.

Les deux amants veulent se marier. Mme de Miran, la mère de Valville trouve qu' «aux yeux du monde son fils fait une folie, mais qu'il ne s'écarte que des usages établis, et que Dieu n'en est pas choqué.»

Son fils du reste n'a pas besoin d'augmenter sa fortune par une riche alliance.

Mais les parents des Valville s'opposent de toutes leurs forces au mariage.

Marianne est désolée que la tendresse de Valville diminue; la cause en est qu'il aime une amie de Marianne, qui partage sa passion. Valville essaie toujours de cacher à Marianne cette passion, inventant mille excuses pour retarder le mariage. Quand il se voit découvert, il balbutie: «c'est une bagatelle, j'ai plaisanté, voilà tout.» Et Marianne écrit dans son journal: «Homme, Français et contemporain des amants de notre temps, voilà ce qu'il était. Il n'avait pour être constant que ces 3 petites difficultés à vaincre.» Marianne qui a de l'esprit reconnaît dans son malheur particulier les influences plus générales: celles du moment et du milieu, pour employer des mots que Taine commentera plus tard.

Mortifiée, elle renonce à ce mariage d'autant plus que la famille de Valville s'y opposait en enlevant Marianne et en la menaçant de la marier à un autre.

A la fin on découvre que Marianne est la petite fille d'un duc, mais Valville, repentí était allé la retrouver avant même cette révélation.

Les parents de Valville, hostiles à ce mariage avant de connaître la «naissance» de Marianne, représentent la société avec ses préjugés condamnables, tandis que Mme de Miran représente l'avis de l'auteur; elle préfère les mérites du cœur à ceux de la naissance. Et Marianne est assez raisonnable malgré l'amour qu'elle éprouve pour son fiancé, pour rompre avec lui quand elle voit qu'il ne l'aime plus et que son origine obscure constitue un obstacle de plus au mariage.



La société perfide invente mille intrigues et pièges contre la vertu qui naturellement est pauvre et abandonnée, mais elle sort victorieuse. Ni le rang ni la richesse mais l'amour seul ont déterminé Marianne et Valville à s'épouser.

Que dès le sous- titre de *La Vie de Marianne: Les Aventures de la Comtesse de **** Marivaux ait voulu désarmer son public, et qu'au dénouement il fasse de Marianne une jeune noble, ce sont là des preuves qu'il ne veut pas heurter de front les préjugés.

Marivaux est objectif; comme il ne regarde que le cœur, la noblesse est dessinée avec autant de sympathie que le bourgeois ou le paysan.

Dans toutes ses pièces Marivaux souligne la sottise des préjugés. Dans sa petite satire p. ex. *Le Triomphe de Plutus* (1735).

Il imagine une île où seraient jetés maîtres et esclaves et où la valeur morale seule distingue les hommes.

Marivaux condamne la noblesse vicieuse, ce qui n'a rien de surprenant, vu qu'il s'agit de l'époque de la Régence et de celle de Louis XV. Dans les femmes nobles du *Paysan Parvenu* il nous donnera un petit échantillon de la vie de société.

En général il peint la noblesse moins que les bourgeois ou les paysans, qu'il préfère, tant qu'ils restent modestes et ne se rendent pas ridicules par des ambitions nobiliaires comme dans *L'Héritier du Village*, où il y a un mariage entre un chevalier et une paysanne. Tandis que sa mère à elle, modeste, s'y oppose, le père, ambitieux, veut se procurer une charge, pour être l'égal de son futur gendre. (1725).

Quand le héros n'est pas trop entiché de noblesse, il est l'ami de l'auteur. Tel Jacob, du *Paysan Parvenu*⁷ qui s'élève grâce à deux mésalliances. (1735).

Dans cette pièce il s'agit comme dans la *double Inconstance* d'une mésalliance véritable. Jacob ne s'est pas seulement déguisé en paysan, il l'est en vérité et tout de même il se marie deux fois à des femmes de rang supérieur au sien.

Marivaux s'enhardissait, mais en atténuant encore les problèmes sous son «marivaudage», et en faisant de son personnage un héros picaresque et amusant.

7. éd. Garnier.

Le Paysan Parvenu peut être considéré comme la transition du roman satirique et picaresque aux œuvres parfumées et aimables de la Régence et du temps de Louis XV dont Marivaux est le représentant.

Ici comme dans *Gil Blas* il s'agit des mémoires d'un jeune homme simple et naturel qui, après des aventures diverses, parvient à s'allier à des femmes distinguées. C'est un roman d'analyse, plus délicat que le roman de mœurs et de caractère de Lesage.

Jacob, simple garçon de village qui n'a jamais honte de son origine est partout le bienvenu; il sert ainsi d'exemple à tous ceux qui sont d'une basse extraction.

Jacob, en effet, est loin de la perfection; mais il sait bien que «c'est une faiblesse de rougir de sa naissance et que la vérité se venge tôt ou tard des mensonges qu'on fait là-dessus. Si on avoue soi-même sa basse naissance, il n'y a rien d'humiliant, car il y a de la noblesse dans ce courage.» Le père de Jacob était un fermier «auquel ne manquait que la noblesse pour être gentilhomme.» Ses enfants s'étaient mariés dans une classe supérieure à la leur, et en devinrent si hautains, que tous sentiments filiaux disparurent chez eux.

A 19 ans Jacob vient à Paris, la femme d'un seigneur le prend à son service, et fait son amant de ce joli garçon. — (Marivaux nous introduit ici dans les milieux corrompus de la noblesse.) —

Jacob plaît à tout le monde; il veut épouser une des servantes. Il rompt avec elle, lorsqu'il apprend qu'elle a des relations avec son maître, qui, tantôt par des menaces, tantôt par des offres d'argent cherche à contraindre Jacob de l'épouser tout de même. «Allons, mon enfant, lui dit-il, l'honneur de vos pareils, c'est d'avoir de quoi vivre et de quoi se retirer de la bassesse de leur condition.»

Molière encore aurait fait rire aux dépens de ce «pauvre vilain» dont le destin est d'être dupé. En 1735 il va sans dire que le seigneur qui tient un pareil langage prononce sa condamnation et celle de sa caste.

Jacob sait fort bien se tirer d'affaire et n'excite pas la pitié. Ambitieux et honteux de son ignorance il apprend à lire et à écrire, et bien que ne rougissant jamais de ses ancêtres, il s'en éloigne de plus en plus.

Il épouse une dévote mûre de vingt ans plus âgée que lui; il croit sincèrement l'aimer, mais son vrai sentiment est celui de la reconnaissance envers sa femme qui l'a tiré de son rang inférieur de villageois et de valet et en a fait le bourgeois parisien, qu'il se sent maintenant. Quant à elle, elle brûle d'amour et ne peut se passer de lui.

Cette mésalliance ne s'est faite qu'après de violentes discussions avec la sœur de la dévote qui est d'avis que « nous sommes tous égaux devant Dieu, mais devant les hommes ce n'est pas de même, et Dieu veut qu'on ait égard aux coutumes établies parmi eux... » et « les hommes diront que ma sœur a épousé un gredin. »

Le nouveau mari devient l'amant de Mme la présidente pour avoir en elle une puissante protectrice.

Il s'élève toujours davantage et devient l'amant d'une autre femme noble, Mme de Vambures, qui l'aime, bien qu'elle connaisse son origine, mais elle est d'avis que « la disproportion des rangs ne doit pas gêner l'inclination. »

La femme de Jacob meurt et il épouse Mme de Vambures, après qu'elle lui a procuré un bon poste sans lequel elle ne l'aurait jamais épousé; elle le fait même anoblir.

C'est elle, cette fois, qui se mésallie, alors qu'elle avait, fille d'un financier, épousé autrefois un marquis.

Jacob qui avait cru aimer sa première femme, n'apprend que maintenant ce que c'est que l'amour auprès de sa seconde femme qui est jeune et belle.

La morale de ce roman est premièrement, qu'il ne faut pas avoir honte de sa naissance, car un homme honnête peut parvenir à tout; et secondement qu'il n'existe pas de différences de rang qui soient insurmontables, bien qu'on reste toujours ce qu'on a été.

Bien que Marivaux prenne parti pour les mésalliances, il ne brusque jamais son public: Mme de Vambures, p. ex., n'épouse pas Jacob avant de lui avoir procuré une place convenable. Donc, d'un côté Marivaux trouve que les préjugés sont stupides, — de l'autre il leur fait des concessions. C'est que Marivaux balance entre deux directions: il est rempli des idées égalitaires de son siècle, en même temps que de la conception féodale, de l'inégalité

des hommes.⁸ A cet égard la première moitié du 18 ième siècle est une époque de transition. Mais, avant tout, le respect qu'on a pour l'homme est la vertu du 18 ième siècle, qui ne juge que d'après la valeur morale. Cependant ce qu'on lit entre les lignes c'est ce que l'exemple de Jacob nous montre: que les différences sociales entraînent des différences morales.

Marivaux ne dit pas directement que le premier mariage de Jacob fut malheureux, pour la femme au moins, mais on le devine. La femme se plaignait des absences trop fréquentes de son mari qui, sans qu'elle le sût, ne lui est pas resté longtemps fidèle. La raison de cette infidélité est dans la différence des rangs: et par conséquent des mœurs: Jacob était rendu par ses succès de plus en plus ambitieux, de façon qu'il n'était jamais satisfait. Il était flatté par le seul fait qu'une dame au-dessus de son rang lui témoignait de l'attention; il était ébloui par des choses qui pour quelqu'un de condition sont toutes naturelles: beaux habits et bons repas. Il va sans dire que ces éléments modifient la nature de son amour.

Mais pour Marivaux ce n'est pas là l'essentiel. Il ne veut montrer ni si ce mariage est heureux ou non, ni les complications morales résultant d'une mésalliance, mais il veut formuler l'opinion qu'une mésalliance matérielle n'empêche pas nécessairement un heureux mariage, c'est ce que le second mariage de Jacob nous prouve.

C'est dans cet esprit que tout le roman a été écrit: la différence de classe n'est pas un obstacle pour ceux qui veulent sortir de leur classe pour s'élever dans la société.

Cependant, le psychologue Marivaux a bien senti qu'il y a là des problèmes; Jacob p. ex. n'est pas toujours représenté avec admiration, mais Marivaux l'a souvent sévèrement jugé du point de vue des mœurs et de délicatesse. Un autre problème est celui des sentiments méconnus: p. ex quand Jacob prend pour de l'amour des sentiments de reconnaissance. Mais comme de telles pensées étaient si inactuelles à l'époque, l'idée ne vint pas à Marivaux d'attacher plus d'importance à ces éléments moraux.

8. cf. Kayer: Die gesellschaftl. Entwurzlung in der franz. Lit. divis sur Le Paysan Parvenu.

Marivaux effleure ce sujet sans s'y arrêter.

Une autre raison contribuait à empêcher le bonheur du ménage: la disproportion des âges et des caractères; il y a donc là mésalliance à un triple point de vue.

Tandis que son premier mariage ne servait que de tremplin à Jacob, il semble que son second ménage fût plus heureux. C'est là le mariage exemplaire que souhaitent tous ceux qui sont avides de parvenir.

Comme dans *Le Jeu de L'Amour et du Hasard* il y a des déguisements dans *Les Fausses Confidences*. (1737)

Mais, cette fois ci celui qui s'est déguisé ne se révèle pas comme partenaire tout à fait égal; il le serait par la naissance, mais non par la fortune.

Il semble que dans *Le Paysan Parvenu* Marivaux ait été plus courageux en approuvant une alliance entre un paysan et une noble, mais il faut se rendre compte que Jacob était un héros picaresque dont les tours ne font qu'amuser un public même sévère au point de vue de la hiérarchie des classes.

Dorante, amoureux d'Araminte, la fille de la riche Mme Argente, se déguise en intendant pour pouvoir être toujours près d'elle. Araminte est trop fière pour lui avouer son amour. Elle ne sait que faire; elle n'ignore pas qu'il est de bonne naissance, mais il est pauvre. On devine cependant, qu'ils finissent par s'épouser. Il n'y a pas de graves obstacles extérieurs à surmonter; il est certain dès le début que les deux amoureux s'épouseront, et la tâche de l'auteur est de montrer comment ils y parviendront avec le plus de stations et de détours possibles. Les obstacles sont fort nombreux: les préjugés d'Araminte qui craint de s'avouer à elle-même l'amour qu'elle éprouve pour son intendant; la timidité de Dorante; l'opposition de la mère qui veut une alliance brillante; la rivalité d'un comte et celle de la suivante d'Araminte.

Malgré cela et les chicanes de cœur, des escarmouches morales, l'amour l'emporte.

Tandis que l'impression produite par la mésalliance était plus ou moins atténuée dans *Le Jeu de l'Amour*, *Le Paysan Parvenu* et *Les Fausses Confidences* par des déguisements ou par l'introduction d'un personnage picaresque, *L'Epreuve* nous présente

une mésalliance directement et sans circonstances atténuantes. (1740).

Lucidor, amant de la pauvre paysanne Angélique invente des intrigues pour s'assurer si elle ne l'aime pas pour son argent. L'amant anxieux lui envoie deux autres prétendants, craignant que l'un des deux ne soit accepté. Mais Marivaux met toujours le bonheur du côté des amoureux: Angélique refuse les deux riches prétendants et épouse Lucidor.

Quand Lucidor avait exposé à son valet son projet d'épouser Angélique, celui-ci lui avait répondu: «vous êtes le fils d'un riche négociant qui vous a laissé plus de 100 000 livres de rente, et vous pouvez prétendre aux plus grands partis. Le minois dont vous parlez, est-il fait pour vous appartenir en légitime mariage? Riche comme vous êtes, on peut se tirer de là à meilleur marché.» Mais Lucidor n'a pas «l'entêtement des grandes alliances.»

Il est typique que le valet ait plus de préjugés que son maître — moyen qu'emploie souvent Marivaux.

La question des distinctions de rang ne préoccupe guère les héros: Lucidor ne connaît pas de préjugés, et Angélique aussi ne le rappelle pas une seule fois qu'il aurait pu épouser une femme plus riche, comme l'amant de condition inférieure le fait si souvent dans les pièces.

Les jeunes filles de Marivaux ont le sens pratique, elles sont sévères et en même temps légères. Elles pèsent bien le caractère du prétendant, car elles veulent trouver des maris qu'elles aiment.

Tous les ouvrages qui s'interposent entre son premier et son dernier ouvrage, traitant des mésalliances, pourraient avoir comme titre ou *Le Jeu de l'Amour et du Hasard* ou *Le Préjugé Vaincu*.

Le Préjugé Vaincu. (1746).

Angélique, fille d'un marquis, aime Dorante, un bourgeois riche et en est aimée. Elle ne peut pas se décider au mariage malgré les exhortations de son père, car elle a un orgueil nobiliaire exagéré. Sa suivante Lisette prévient Dorante qu'Angélique est «la créature la plus charmante, qu'elle a de la raison en tout et partout, hors dans cette affaire de noblesse. Faut pas vous tromper, il n'y a que des gentilshommes qui soient son prochain; le reste est quasiment de la fourmi pour elle. Ce n'est pas que

vous ne lui plaisiez, s'il n'y avait que son cœur, je vous dirais: il vous attend, il n'y a que le prendre; cette nativité est fâcheuse, car le personnage est agriable.»

Comme dans *L'Epreuve*, l'amant pour éprouver le cœur de son aimée, lui envoie un riche prétendant. Bien que Dorante lui-même lui peigne ce parti sous les couleurs les plus favorables, elle n'abandonne pas son point de vue blessant pour Dorante: elle maintient que les bourgeois sont des benêts misérables, «l'honnête homme d'un certain état n'est pas l'honnête homme du mien. Ce sont d'autres façons, d'autres sentiments, d'autres mœurs, presque un autre honneur.» Et à tout ce que Dorante lui expose sur l'honnêteté de cet homme, elle explique: «Eh, sans doute, il est riche, c'est la même chose.» — Elle confond donc la richesse avec la probité, ce qui est caractéristique pour la noblesse d'alors, qui possédait seulement un de ces biens et méprisait la bourgeoisie de posséder les deux ensemble.

Par un moyen employé par Allainval et Marivaux lui-même les préjugés sont rendus ridicules: les domestiques les partagent et les exagèrent.

Lisette est fière de la bonne maison de sa maîtresse et elle en fait gloire devant Lépine: «La nôtre est la meilleure de tout le village.» Et comme Lépine veut l'épouser, elle se vante de sa bonne naissance à elle: «Je suis fille d'un procureur fiscal du jeu.»

Lép. «Bagatelle! Ce renom n'est pas comparable au bruit que mon père a fait dans sa vie. Je suis le fils d'un timbalier des armées du roi. — Oui, ma fille, neveu d'un trompette, et frère aîné d'un tambour; il y a même du haut-bois dans ma famille. Tout cela sans vanité, est assez éclatant.»

Lis.: «Stapendant vous ne sarvez qu'un bourgeois.»

Lép.: «Oui, mais il est riche.»

Lis.: «Eh bien que moi, je suis à la fille d'un marquis.»

Lép.: «D'accord, mais elle est pauvre.

... Excuse-moi un peu, ma fille, je pense que je me mésallie un peu, mais je n'y regarde pas de si près.»

Lisette ne repoussera pas ce mariage, si sa maîtresse y consent. Mais celle-ci s'y oppose, car Lisette, dit-elle, «est une fille de famille qui peut trouver mieux.» — C'est le comble du ridicule que d'étendre les distinctions de rang jusqu'aux domestiques.

Lisette, voulant forcer sa maîtresse à avouer son amour pour Dorante, l'incite à la contradiction et à exalter les qualités de celui-ci. Et lorsqu'Angélique consent au mariage de Lisette avec Lépine, celle-ci feint de ne plus vouloir.

Angél.: «Votre fierté est si ridicule qu'elle me dégoûte de la mienne.» — Ainsi l'orgueil d'Angélique est guéri.

Mais elle prend toujours un prétexte: c'est pour se soumettre à la volonté de son père qu'elle prétend épouser Dorante. Mais comme le père n'exige pas de ces sacrifices, un assaut de générosité s'engage entre père et fille; mais tout finit bien et les amoureux s'épousent.

Ce qui rend cette pièce si gracieuse, c'est qu'on n'y fait pas de morale, et que finalement Angélique ne s'est pas convertie en un ange parfait.

Comme partout, la lutte du préjugé est une lutte des raisons du cœur contre celles de la raison, ou de la gloire.

Dans *Le Jeu de l'Amour* et *Le Préjugé Vaincu* l'un des amants met l'autre à l'épreuve pour savoir s'il est aimé pour lui-même, en dépit des distinctions de rang. Dans ces deux pièces les héros doivent vaincre les préjugés: là c'est lui, ici c'est elle; car dans cette pièce comme dans *Les Fausses Confidences* c'est la femme qui est de condition supérieure, contrairement à la *plupart* des autres mésalliances, traitées en littérature, puisqu'en général pour un homme il est plus grave de se mésallier à cause de sa position sociale, et puisque les écrivains préfèrent prendre pour exemple les cas difficiles.

Ici il ne s'agit d'aucun «jeu», d'aucun travestissement; aucun baron ne vient comme *Deus ex machina*, déclarer que Dorante est son fils (dans *L'Epreuve* aussi la paysanne reste ce qu'elle était); comme dans *La Double Inconstance*.

Tout de même, le titre *Le Préjugé Vaincu* — titre que Voltaire a appliqué comme sous-titre à sa *Nanine* — promet plus que la pièce ne réalise; nous l'avons vu: Angélique ne s'est pas convertie d'un extrême à l'autre. D'ailleurs les distinctions des classes ne sont plus si extrêmes que 70 ans auparavant, au temps de Molière.

A chaque pièce de Marivaux on peut faire des parallèles avec d'autres pièces, et quelques critiques prétendent qu'il n'a

fait qu'une comédie de vingt façons différentes, et que du Marivaux pris à haute dose, devient fatigant⁹ «on doit le respirer et non s'en nourrir.»

Marivaux observe bien la réalité, mais il ne s'attache qu'au détail dans les choses, il fouille dans le monde des infiniment petits, la myopie, c'est sa maladie, il voit finement, mais pas loin (dit La Harpe). Avec beaucoup de grâce il analyse le cœur humain, des nuances presque imperceptibles; mais ce sont toujours de petits frémissements, et pas de grandes tempêtes.

C'est pourquoi Marivaux laisse peu de traces dans l'esprit. Il est trop gracieux pour provoquer une forte émotion; d'ailleurs il écrit pour les belles dames et la bourgeoisie aisée. Et si l'amour n'est qu'un jeu, le problème de la mésalliance n'est qu'un jeu de plus.

Ce qui dans tous ces ouvrages menait les auteurs à justifier la mésalliance, prit sa source dans un désir de simplicité et de pureté des mœurs.

L'éloge de la vertu s'étend même aux personnes les plus inattendues: aux femmes de mœurs légères. Et les auteurs, rejetant les préjugés, sont d'avis que ces femmes peuvent devenir si honnêtes, que nul n'a à rougir de les épouser, et que seuls les préjugés démodés et retardataires de la société s'y opposent.

L'exemple de *Manon Lescaut* le prouve. (1732).

Dans ce roman le mariage n'a pas lieu, mais tout le livre s'agite autour des préjugés que la société a toujours des filles légères — sans exception. Ces préjugés-là séparent les deux amants et en font des martyrs de leur amour.

Prévost qui y rapporte en partie ses propres aventures, veut apitoyer ses lecteurs sur les misères de la passion. Mais il n'accuse personne. Il montre le Chevalier des Grieux dans sa faiblesse, victime d'une imagination trop vive, au cœur tendre, qui finit par le perdre.

Pareil à la dame aux camélias ou à la dévote dans *Jacques le Fataliste* Manon est coquette et rieuse, mais naïve dans sa perversité; elle est née pour le plaisir et l'amour. Son luxe perd le chevalier, dont le père, indulgent aux faiblesses de cœur et

9. Paul de St. Victor dans *Les deux Masques*, t. III.

intraitable sur la dignité du nom, veut que son fils entre dans l'ordre de Malte et que Manon entre au couvent. On exile Manon, elle est régénérée et meurt dans les bras de son fidèle amant.

Le chevalier est le premier grand amoureux du roman français. (St. Preux de Rousseau n'apparaît que 30 ans plus tard.)

Gil Blas p. ex. avait la tête saine et le cœur froid, ainsi que Jacob du *Paysan Parvenu*; et Marianne, fille avisée cherche un mari aimable et riche; ici l'amour-passion est le dominateur triste et fatal de l'homme et non plus un sentiment fugace et primesautier comme dans Marivaux.

Quelques critiques voient dans ce roman l'exposé des mœurs corrompues de la noblesse, car Prévost se montre indulgent envers les deux amants, bien qu'ils soient coupables. Il les excuse; «une âme qui se laisse posséder entièrement par l'amour, est une âme perdue, il faut avoir plus de pitié que de blâmes pour ces victimes exceptionnelles.» — Ces mots marquent bien le commencement d'un âge anti-stoïque.

Une union entre le chevalier et sa maîtresse ne se fait pas, parce que les préjugés se sont conjurés contre eux. Mais Prévost ne fait que constater le sort malheureux des jeunes amants, sans faire des reproches à personne. Il faut attendre Rousseau qui blâmera la société. Et depuis celui-ci on la rend responsable de tout. (Mercier, Sedaine, Chamfort, etc.).

En 1733 la critique s'attaqua à cet ouvrage, et demanda qu'on le jetât au feu, ce qui ne fit qu'accroître sa vogue.

En général la littérature du 18 ième siècle évitait de mentionner ces filles déchues, parce qu'elle voulait donner des exemples de morale.

Mais il y a quelques exceptions, où, cependant, la fille est vertueuse, comme p. ex. dans *L'Histoire de Mme de la Pommeraye et du Marquis d'Arcis* dans *Jacques le Fataliste* de Diderot. (1756).

Mme de la Pommeraye épouse le marquis d'Arcis. Au bout de quelques années elle s'aperçoit que l'amour de son mari diminue. Ils résolvent de se séparer, de rester toujours bons amis et de se raconter leurs conquêtes.

Mme de la Pommeraye recherche la connaissance d'une femme qui avec sa fille mène une vie honteuse. Elle leur promet

une existence magnifique si elles consentent à faire tout ce qu'elle leur demandera: se donner pour dévotes, ne recevoir personne, aller toujours à l'église, se servir de locutions mystiques, jouer l'indifférence vis-à-vis du marquis d'Arcis, que Mme de la Pommeraye sait habilement intéresser à ces fausses dévotes.

Il se prend d'une telle passion pour la fille, qu'après plusieurs mois de tourments extrêmes, le marquis ne voit d'autre moyen de posséder la belle dévote, qu'en l'épousant.

Le lendemain de la noce Mme de la Pommeraye engage vivement le marquis à s'informer dans un petit hôtel du métier que sa femme a exercé pendant des années. — Le marquis, furieux, maltraite sa femme et la quitte. Lorsqu'il revient au bout de quelque temps, il la trouve pénitente et remplie d'amour.

Il lui pardonne, et on ne peut s'imaginer ménage plus heureux.

Comme Manon Lescaut cette fille montre que malgré la débauche on peut rester honnête. Mais cette thèse n'est pas encore aussi nettement élaborée que plus tard dans Dumas.

La question se pose aussi dans les contes des *Contemporaines* (1780/85) de Rétif de la Bretonne, qui fourmillent de mésalliances. Soit que dans *Le Modèle* une fille entretenue qui posait pour un peintre devienne la femme de celui-ci, soit que dans *Le Chemin du Vice* une fille malhonnête soit épousée par un honnête homme, qu'elle trompe avec un ancien amant — exemple pour tous les maris qui ont épousé une prostituée. — «Jamais une âme déchue ne s'élèvera jusqu'à être capable de faire sa tâche. Une femme sans honnêteté doit être éloignée de la sainte liaison du mariage, car comment une mère libertine pourrait-elle apprendre à ses enfants les sentiments de l'honneur et du devoir? Dès le sein de la mère les enfants auront l'âme empoisonnée, car ils seront les produits des passions basses.»

On verra que le 19 ième siècle littéraire a montré à l'égard du mariage d'une prostituée avec un honnête homme plus de tolérance.

Nous avons affaire à des mésalliances plus heureuses dans *Le Chemin de la Vertu*. Un gentilhomme s'apprête à épouser une jeune fille pauvre, qu'il a arrachée des mains d'une entremetteuse. Il la fait élever par une gouvernante qui finalement se découvre

comme sa mère; et la jeune fille est même au-dessus du rang de son bienfaiteur et futur époux. Mais toujours est-il qu'il s'était décidé à l'épouser sans savoir qui elle était.

L'auteur n'imagine la naissance noble de la jeune fille, que pour sacrifier encore à l'esprit du temps qui est rempli de préjugés sociaux, contre lesquels les écrivains peu courageux n'osent pas s'élever.

Dans *La Femme à l'Essai* un procureur au parlement épouse sa jeune ménagère sans savoir qu'elle est d'un rang supérieur et qu'elle s'est introduite chez lui sous ce déguisement pour le faire revenir de sa phobie du mariage.

Dans *L'Attente Trompée*, un père ruiné marie ses filles à des gens honnêtes, auxquels il fait croire qu'elles hériteront après sa mort. En réalité il ne possède rien. Toutefois l'intention de la tromperie est honnête, puisque les filles sont riches de vertus et de mérites.

Dans *L'Inconnue* un comte libéral épouse par amour la fille d'un bourreau. — Nous rencontrons le même sujet au 19^{ième} siècle dans *Inès Mendo* de Mérimée. —

Mais Rétif n'exprime pas d'opinion concernant le bien fondé des préjugés de rang dans cette histoire, au contraire; la jeune fille hésite toujours à dévoiler au comte son origine, elle refuse de devenir comtesse jusqu'à ce que finalement les larmes de son amant la décident à céder à son plus cher désir.

L'idée fondamentale de ce petit conte est que l'amour rend tous les hommes égaux «ainsi l'a voulu la nature, bénissez-la!»

Comme presque toutes les histoires des *Contemporaines* exposent des mésalliances analogues, sans présenter des points de vue nouveaux, il serait aussi fastidieux qu'inutile de les examiner ici en détail.

Rétif, croyant à l'hérédité des qualités et des vices, ne découvre une âme dans les femmes entretenues que si elles sont «nées»; sinon, il leur dénie toute qualité; tandis qu'un Balzac, étudiant la société, étendra ce mépris à toutes les femmes entretenues sans distinction de rang. Souvent aussi Rétif s'est prononcé en faveur des mésalliances d'âge; «c'est au récit que m'a fait ma mère, de la manière heureuse dont elle avait vécu avec un mari presque sexagénaire, dit-il une fois, que je dois les idées

neuves que j'ai insérées dans mon petit roman . . . sur les mariages tardifs des hommes avec des filles de la première jeunesse.¹⁰»

Comme dans Rétif la mésalliance n'est pas traitée avec sérieux dans Cazotte: *Le Diable Amoureux* (1772). Ici elle ne se fait pas parce qu'elle serait l'œuvre du Diable.

L'officier Alvare invoque le diable dans les ruines de Portici. Biondetta, créature de l'Enfer, le suit partout sous les traits d'une belle jeune fille, qui le séduit par ses charmes et sa vertu, si bien qu'il veut faire sa femme de cet être fantastique.

Alvare veut demander à sa mère son consentement, mais Biondetta cherche à le détourner de ce projet; finalement elle se révèle à lui comme étant Bélzébuth.

Sa mère lui conseille de former des liens légitimes avec une personne du sexe, et lui explique que «si elle avait présidé à son choix, il ne serait jamais tenté de prendre le Diable pour une femme.»

Telle est la morale de ce roman bizarre et romanesque qui compte déjà parmi les premiers romans romantiques.

Dans Beaumarchais *Eugénie* (1767) la vertu l'emporte sur le vice d'une façon moins bizarre. Beaumarchais tira de la nouvelle du *Diable Boiteux* que nous avons mentionnée, son roman *Eugénie* dont il fit plus tard un drame.

Dans le drame en prose de Beaumarchais la sœur d'un baron arrange à l'insu de celui-ci le mariage de sa nièce Eugénie avec un beau comte. Eugénie, petite ingénue, sortie la veille du couvent, est toute disposée à l'épouser.

Les mariages clandestins étaient fort à la mode au 18^{ième} siècle, mais la femme n'était guère mariée que devant Dieu, et il arrivait souvent que le mari abandonnait son épouse pour célébrer un autre mariage avec une femme plus riche.

C'est ainsi que le comte, un Lovelace, ne tarde pas à épouser une comtesse. Eugénie manque en mourir de chagrin, car elle aime son mari. Le comte l'aime aussi, mais il a le caractère si faible, qu'il se laisse séduire par une alliance plus brillante. Il abandonne sa femme en état de grossesse.

10. cf. p. 83 M. J. Merlant: *Le Roman personnel de Rousseau à Fromentin.*

Le père d'Eugénie veut la marier à un capitaine, parce qu'il se moque de la noblesse. La tante et Eugénie cherchent vainement à le détourner de ce projet. Quand il apprend le mariage secret de sa fille, sa colère est sans bornes. . . Mais le jeune mari se repent de ses errements et son beau-père l'absout: «Celui qui se repent de bonne foi, est plus loin du mal que celui qui ne le commet jamais. . . N'oubliez donc jamais qu'il n'y a de vrais biens sur la terre que dans l'exercice de la vertu!»

On désapprouve d'abord cette mésalliance — au fond la distinction de rang est minime — pour les raisons suivantes: elle s'était faite sans le consentement du père, elle n'était que l'œuvre de l'ambition de la tante et le comte n'aimait pas sincèrement sa femme. Dès le moment où ces raisons disparaissent, cette alliance se trouve justifiée.

C'est donc toujours la même idée fondamentale — à quelques exceptions près — que l'amour véritable surmonte toutes les disproportions de rang, si grandes qu'elles soient, et que c'est lui qui fait approuver la mésalliance; ainsi le mariage d'intérêt que le comte voulait faire avec la comtesse doit être rejeté, car ici, et le plus souvent dans la littérature, il s'agit moins de la question: mariage disproportionné ou proportionné, mais de mariage d'inclination ou d'intérêt.

Presque tous les ouvrages mentionnés dans ce chapitre faisaient l'éloge de la mésalliance — à quelques exceptions près — mais le ton dont on le fait est très badin, très enjoué.

Chap. II. Seconde Moitié du 18 ième Siècle.

Une Nouvelle Tendance d'Egalité sociale exalte la Mésalliance.

a.) Mésalliances entre Nobles ou Riches Bourgeois et Bourgeois sans Fortune.

La réaction au libertinage du 18 ième siècle prend de plus vastes dimensions dans les pièces de Nivelle de La Chaussée, (p. ex. *Le Préjugé à la Mode* 1735), où l'influence moralisatrice anglaise de *La Paméla* de Richardson (1740) se fait remarquer.

Les œuvres de Nivelle, de Diderot, de Rousseau et d'autres sont l'aboutissement d'une réaction contre ce siècle de plaisirs effrenés, licencieux et honteux.

L'hypocrisie de l'âge de Louis XIV fut mise à nu par le sermon de Massillon *Sur les Exemples des Grands* et d'autres orateurs et pamphlétistes.

Donc au 18 ième siècle il y a deux courants dans la vie comme dans la littérature: d'un côté les libertins, disciples d'Holbach et de La Mettrie (*La Femme à Sensations*), de l'autre les aspirations à l'innocence et la simplicité primitives.

Jamais on n'a tant parlé de la vertu qu'à cet âge-là.

La Chaussée et Diderot en sont les défenseurs les plus fervents.

On discute aussi toute sorte de problèmes sociaux, tant soit peu pesants, mais on y voit déjà les premières origines de Rousseau.

Nivelle de La Chaussée prit ses sujets sur le vif de la vie réelle. La forme, naturellement, est démodée: il y a trop de complications, d'intrigues etc., de sorte que la réalité ne ressort à peine. L'action est romanesque et les héros sont sans vie: s'ils soient vertueux ou méchants.

La naissance est remplacée par les talents qui se trouvent chez les bourgeois plus souvent que chez les nobles.

En introduisant l'élément pathétique dans la comédie, Nivelles a créé le drame bourgeois, continué par Diderot, Mercier et Sedaine.

Le drame bourgeois fournit de nouvelles perspectives au thème des mésalliances, qui, à présent, peuvent être considérées sous un aspect plus sérieux sur la scène.

Il est intéressant de constater que la première comédie de Nivelles où il y a une mésalliance, date de 1747; il avait donc écrit beaucoup auparavant, seulement les temps précédents n'étaient pas suffisamment préparés pour cela.

Nivelles apporte à la manière de décrire les mésalliances le même renouveau qu'il apporte à l'histoire de la littérature en général: par la sensibilité, le pathos, les larmes.

La Gouvernante (1747) est basée sur un fait véritable: un magistrat, chargé de rapporter un procès, a négligé dans ses dossiers un papier important, de façon qu'il fait perdre la cause à une famille qui tombe dans la ruine par sa faute.

Le fils de ce magistrat, le jeune Sainville est amoureux d'Angélique, la nièce d'une baronne. Mais la gouvernante d'Angélique n'approuve ni cet amour ni un mariage. C'est qu'en vérité elle est la mère d'Angélique, qui à son tour, n'est pas la nièce de la baronne, mais une pauvre fille, recueillie par charité; elle appartient à la famille dépossédée par mégarde.

Mais Angélique se croit orpheline et libre de disposer de son cœur: elle fait une promesse de mariage au jeune Sainville.

Le mystère de la naissance d'Angélique n'effraie pas le jeune amant:

«Laissons la noblesse du sang,

«Aux yeux de l'équité tous ont le même rang.

«Pesons les droits réels; la plus haute naissance

«Ne doit pas faire un grain de plus dans la balance.» (III, 4.)

C'est le même idéal humanitaire que Nivelles exprima dans son *Ecole des Mères*: «L'égalité, Madame, est la loi de la nature.»

La gouvernante qui fait preuve d'une délicatesse exagérée estime nécessaire de faire renoncer Angélique à ce mariage, parce qu'elle est la fille d'une pauvre gouvernante. Mais cette considération est superflue, parce qu'en vérité Angélique est la fille d'un comte.

Le jeune amant qui avait imploré la gouvernante :

«Eh, Madame, d'où vient cette opposition

«Je ne reconnais pas de disproportion

«La nature et l'amour ne l'ont jamais admise.» (V, 5).

n'a que le mérite de l'intention et il peut épouser la comtesse Angélique.

Le père Sainville n'aurait pas donné son consentement sans connaître la naissance véritable d'Angélique; il voulait marier son fils à quelque femme riche pour rafraîchir ses finances épuisées.

C'est ici pour la première fois que la mésalliance-prise comme sujet de la pièce — est traitée avec du cœur; et comme sujet même de l'œuvre.

Jusqu'à maintenant c'étaient ou des tragédies, prêchant contre les mésalliances, ou des comédies qui ne prenaient pas les mésalliances complètement au sérieux, ou des ouvrages qui les traitaient en passant et plus ou moins à la légère; jamais un auteur auparavant ne les a décrites avec tant de sensibilité pathétique.

L'éloge exagéré des vertus bourgeoises et de l'égalité constitue la transition de l'ancienne à la nouvelle France, à la nouvelle société.

C'est l'époque des illusions où règne la bonne volonté. Malgré le désordre des finances et les signes précurseurs de la Révolution, on croit à l'avenir et chacun a sa panacée pour les maux du présent. Le roi et la reine, tout le monde est plein de bonnes intentions. Partout dans le commerce, l'industrie et l'agriculture se fait remarquer un esprit d'entreprise. On se préoccupe des souffrances des pauvres; et Rousseau, imbu d'idées humanitaires joint au culte de la vertu celui de l'égalité.

Il s'oppose à la théorie de Vauvenargues selon laquelle l'inégalité sociale serait nécessaire — (dans la dissertation présentée à l'Académie sur *La Sagesse de Dieu dans la distribution inégale des richesses*.)

Rousseau distingue deux sortes d'inégalités: celle qui est naturelle ou physique (différence de l'âge, de la santé, des talents etc.) et celle qui est morale ou politique (privileges, fortune, rang etc.).

La première est légitime, la seconde ne l'est pas.

St Preux ne sent pas de distance fondamentale entre le monde aristocratique et lui (Rousseau: *La Nouvelle Héloïse*. 1761). Rousseau, l'individualiste, estime que l'empreinte reçue dans une certaine classe n'empêche pas qu'on puisse s'assimiler dans une autre.

Comme les philosophes matérialistes de son temps, l'idéaliste croit aux vertus innées.

St Preux, maître d'études, plébéien aux yeux du baron d'Etanges, a tous les mérites qu'un homme puisse réunir, sauf celui de la naissance. Le baron, parfait gentilhomme, exige que St. Preux rétracte son serment de fidélité qu'il a fait à Julie, de façon qu'elle soit libre d'épouser le prince banni, M. Wolmar. Ce geste est un devoir d'honneur pour St. Preux. Il renonce à Julie, mais en apparence seulement.

Vis-à-vis du père qui se croit supérieur à lui par sa naissance il maintient qu'un mariage avec un honnête homme ne déshonore jamais, et il prédit au père qu'un jour il regrettera les tourments causés à sa fille et son fidèle amant.

Il ne se sent pas inférieur à la condition de Julie, et il lui écrivait au commencement de leur amour: «Quelle différence pourtant de votre état au mien! Je ne parle point du rang et de la fortune; l'honneur et l'amour doivent en cela suppléer à tout. Mais vous êtes environnée de gens que vous chérissez . . . !»

Excessivement naïf, il prête à l'amour le pouvoir de dissiper les préjugés du monde.

Le père de Julie le trouve honnête, «mais l'honnêteté est équivoque à l'oreille du gentilhomme» et il est piqué de voir St Preux n'accepter ni cadeaux, ni argent pour ses leçons et il est fâché d'être l'obligé d'un roturier; il le tient à l'écart de sa maison.

L'amour de Julie s'oppose obstinément à la tyrannie de son père qui l'implore à genoux de ne pas le plonger dans le malheur en l'obligeant à rompre, lui gentilhomme, l'engagement qu'il a pris vis-à-vis de son ami Wolmar.

Julie veut épargner à son père de manquer à une promesse par laquelle il a disposé d'elle à son insu.

Elle sent en elle de rudes combats: «Devoir, honneur, vertu, tout cela ne me dit plus rien, mais pourtant je ne suis point

un monstre; je suis faible et non dénaturée.» (Lettre XV de Julie à St Preux.) «Je ne veux désoler aucun de ceux que j'aime. Qu'un père esclave de sa parole et jaloux d'un vain titre dispose de ma main qu'il a promise, que l'amour seul dispose de mon cœur.»

Sa vertu l'emporte, mais elle ne fait que la rendre malheureuse.

Sauf chez les classiques qui connaissaient la vertu acquise par des sacrifices de l'amour, il s'agit en général d'une vertu naturelle et innée, conforme à l'instinct.

Ici la vertu ne peut que se soumettre aux lois de la société, sacrifice d'autant plus douloureux que ces lois ne sont que des préjugés contraires à la nature. Cependant peu à peu Julie connaît ses devoirs d'épouse et elle ne veut plus avoir de relations avec St Preux. Elle est même heureuse et ne veut pas tromper son mari honnête et confiant.

Dans une lettre à St Preux elle écrit: «ce qui m'a longtemps abusée et qui peut-être vous abuse encore, c'est la pensée que l'amour est nécessaire pour former un heureux mariage. Mon ami, c'est une erreur; l'honnêteté, la vertu, de certaines convenances, moins de conditions et d'âges que de caractères et d'humeur, suffisent entre deux époux.» Et finalement elle se sent si heureuse qu'elle écrit: «Mon ami, le ciel éclaire la bonne intention des pères et récompense la docilité des enfants!»

Et elle le confie aux soins du Ciel.

Mais elle l'a toujours aimé.

La meilleure preuve qu'elle a refoulé et fait violence à son amour, c'est que sa passion se ranime quand elle revoit son ancien amant.

Peu importe si St Preux est un rêveur, un imaginaire ou si vraiment il n'a pas pu agir autrement: la société est responsable de son malheur.

C'est pourquoi un critique comme Fréd. Godefroy accuse Rousseau d'être loin d'écrire un ouvrage de morale, et de séduire plutôt la jeunesse.

Bien que Julie ne soit pas malheureuse dans son mariage bien assorti, Rousseau plaide la cause de la mésalliance.

Les pièces traitant des vertus bourgeoises abondent au 18^{ième} siècle grâce à Rousseau. La morale est le but final du drame ou du mélodrame dans lequel le vice est puni et la vertu récompensée. Tous, ils proclament le triomphe de la raison, de l'égalité et de l'humanité, car « tout est bien sortant des mains de l'auteur des choses. »

Naturellement la psychologie des personnages en pâtit : l'auteur considère le cœur humain comme mécanisme très simple, faussé un instant par la vie sociale, mais bien vite ramené à son fonctionnement normal par l'intervention toute-puissante de la sensibilité et de la raison.

Mercier dirige ses attaques contre la conception « que l'homme social soit autre que l'homme de la nature... les lois de la société ne doivent pas contredire celles de la nature, mais les perfectionner... Aussi il faudrait ramener au moyen de la raison (!) notre état social aussi près que possible de l'état de nature. » ¹

Le drame est devenu, au milieu du 18^{ième} siècle, le serviteur de la philosophie des lumières et de la religion naturelle. La morale passe dans une griserie idéologique, abstraite et souvent artificielle.

La philosophie propage des idées égalitaires avec beaucoup d'emphase, mais dans la réalité subsiste toujours un esprit de caste : les gentilshommes de cour dédaignent ceux de la province, la noblesse d'épée celle de robe, l'aristocratie de sang celle d'argent et toutes ensemble méprisent la bourgeoisie qui méprise le peuple.

Il y a donc loin de la vie à la scène, où l'on s'exclame :

« Les mortels sont égaux : ce n'est pas la naissance,
C'est la seule vertu qui fait la différence. » (*Mahomet*).
Ceci est encore de la théorie pure.

M. Gaiffe ² cite à ce propos une phrase de Saint-Marc-Girardin ³ « la littérature exprime souvent l'état de l'imagination d'un peuple, plutôt que l'état de la société. »

1. Essai sur l'art dramatique chap. 21, p. 217 et suiv.

2. M. Gaiffe, *Le Drame au 18^{ième} Siècle*, 3^{ième} partie, chap. 3.

3. Cours de litt. dram., vol. I, 19^{ième} leçon.

Pour connaître l'esprit du temps, il faut s'adresser aux farces, pièces qui doivent amuser et non pas édifier et prêcher.

Diderot demande que le théâtre embrasse tous les domaines : la philosophie, la morale, la réalité, et surtout la vie familiale. Influencé par Nivelles de La Chaussée il est plus révolutionnaire que lui et impute à la société les maux humains.

Le Père de Famille (1758).

Le père de famille est un père indulgent et raisonnable, libéral, philanthrope et philosophe. Il pardonne à sa fille d'aimer Germeuil, un jeune homme sans fortune, et il s'indigne que son fils veuille séduire une ouvrière qui vit dans la plus grande pauvreté ; mais quand celui-ci veut l'épouser, il est fâché de ce projet « fou ». Cependant il voit très bien sa dureté : « ô préjugés cruels, il y a déjà si peu de femmes pour un homme qui sent et qui pense. Pourquoi faut-il que le choix en soit encore si limité ? » (II, 5). « Moi, j'autoriserais par une faiblesse honteuse, le désordre de la société, la confusion des rangs, la dégradation des familles ? »

Mais il finit par se laisser fléchir.

Sergi, qui en réalité s'appelle St Albin, un noble, s'est introduit chez Sophie dans le rôle d'un pauvre artisan, pour ne pas humilier la pauvre ouvrière.

Un oncle sévère aux préjugés aristocratiques, veut mettre au cachot l'amante de son neveu, mais un sort bienveillant découvre encore à temps qu'elle est la nièce d'un commandeur et rien ne s'oppose plus alors au mariage de Sophie et de St Albin.

Cette fin nous rappelle *Marianne* et *La Gouvernante*.

Le type du père de famille, symbole des vertus bourgeoises, réapparaît dans *Le Philosophe sans le savoir* (1765) de Sedaine.

M. Vanderk renonce à son titre de comte pour épouser une femme pauvre et se faire marchand.

Jadis le bourgeois aspirait à devenir gentilhomme, ici c'est le cas contraire. (avant 1789 !), car en réalité c'est également avant la Révolution que la noblesse renonce à l'habit brodé et à l'épée et se promène en habit noir.

Excepté une représentante de l'ancienne école, les autres personnages sont idéalisés : parmi eux M. Vanderk est le philosophe. A cette époque-ci ce mot ne désigne plus quelqu'un qui

médite sur les lois de la nature, et qui reste indifférent aux événements extérieurs, mais il devient synonyme de «philanthrope», adversaire des préjugés, réformateur de la société.

Tandis que le philosophe d'autrefois ne recherchait pas la gloire, le nouveau est d'esprit pratique.

Et la philosophie elle-même devient mondaine. Elle s'introduit partout sous formes légères, dans les almanachs, les vers, les petites lettres etc.; elle pénètre quelque peu dans les salons et se répand dans la bourgeoisie.

Dans *Le Mariage de Victorine*, suite à cette pièce, composée par George Sand, se produit une seconde mésalliance.

Dans Sedaine, au contraire, Victorine n'ose s'avouer à elle-même l'amour qu'elle a pour le fils de son maître.

Le drame par excellence qui prône les vertus bourgeoises et les mésalliances bourgeoises est *La Brouette du Vinaigrier* de Mercier. (1775).

Dans *L'Habitant de la Gouadeloupe* Mercier expose le parti pris du drame: «Qu'il s'agisse de vertus domestiques ou de vertus sociales, le Drame est une continuelle revanche de la bourgeoisie sur les railleries, que lui a prodiguées le Grand Siècle.»

Comme presque partout dans ce chapitre la mésalliance ne sert qu'à démontrer ces idées générales; par conséquent le sort des personnages comme individus et la vraisemblance de l'ensemble doivent intéresser moins.

A la manière de Nivelles et de Diderot Mercier fut un des «apôtres larmoyants» de la philosophie de la vertu.

En Mlle Delomer nous retrouvons le type de l'ingénue, amoureuse d'un autre homme que celui que lui destine son père. Mais elle doit obéir; encore à temps elle apprend qu'il ne l'épouse que pour son argent.

Mlle Delomer aime Dominique, employé de son père; envers lui elle se lamente: «Que ne suis-je si pauvre que personne ne voulût de moi? ... la loi, les préjugés, tout est contre nous.»

Dominique père, honnête vinaigrier, au cœur bien placé, promet à son fils s'employer à lui faire conquérir Mlle Delomer malgré son riche rival. Mais le fils implore en vain son père: «Mon père, je vous respecte, je vous chéris, je n'ai jamais rougi un seul instant de vous avouer aux yeux de tout le monde...

mais le préjugé fait que tout le monde ne pense pas comme moi, et je suis malheureux, peut-être à jamais, par cette seule cause. . . . sur quoi pouvez-vous espérer? fortune, rang, préjugés, tout nous sépare. Dans ce siècle de cupidité qu'importe que l'amour unisse deux cœurs?»

C'est la première fois qu'apparaît dans la littérature, au sujet des mésalliances, une attaque directe contre la société.

Cependant, M. Delomer se trouve subitement ruiné, et sa fille a la certitude que son futur mari ne l'épouserait pas pauvre. Les deux amants sont remplis de joie.

Sur ces entrefaites arrive chez M. Delomer Dominique père en bonnet, et blouse en poussant sa brouette; il veut demander la main de Mlle Delomer.

M. Delomer, tout étonné d'un amour qu'il ne soupçonnait point, ne consent pas tout de suite, et s'accroche encore aux préjugés: «vous avez raison, je ne songeais pas, qu'à commencer de ce jour, je ne dois pas trouver un si grand intervalle entre lui et moi. Ne croyez pas que ce soit une fausse idée de mésalliance qui me domine: quand il y en aurait une, son (Dominique fils) mérite aplanirait cette difficulté. Il est vrai que je me sentais choqué au premier mot, je vous l'avoue, j'ai eu cette faiblesse, et c'en est une des plus grandes, car en réfléchissant bien, je ne dois voir en vous que mon égal; votre état ne diffère du mien que par un extérieur moins brillant. Dans le fond, et vu du côté réel, c'est du plus au moins, toujours vendre pour gagner.»

Il convient de noter qu'il dit «en réfléchissant bien je ne dois voir en vous que mon égal»; c'est donc la raison naturelle, le bon sens qui lui inspire des idées égalitaires, idées que Rousseau avait exprimées d'une manière plus dogmatique.

Malgré cette conception, M. Delomer ne consent pas au mariage, puisque les deux jeunes gens sont sans fortune. Mais Dominique père décharge ses sacs de la brouette — ils sont tous remplis d'or, les économies de sa vie laborieuse. Il offre le tout à M. Delomer qui après quelques scrupules, consent tout ému à ce mariage.

Ce drame, rempli de morale et de longs discours sur la sottise des préjugés, sur l'effet pernicieux de l'argent, sur les vrais

amis dans la détresse etc., est précédé d'une longue préface qui donne sous une forme dogmatique le programme de l'auteur.

Dans la préface de *Jenneval* (1769) Mercier exprime aussi sa volonté de donner un drame «utile» c. à d. moralisateur. Tout en lui tend à l'abolition des préjugés de rang et à l'éloge des mésalliances. C'est pourquoi il veut s'attacher à la réalité pour intéresser son public.

Le sujet de *La Brouette du Vinaigrier* est tiré d'un «événement survenu à Paris, au commencement de ce siècle. Il prouve que l'orgueil des rangs fait s'humaniser à propos et qu'il ne s'agit au fond que des conditions pécuniaires.»

Mais M. Waldburg:⁴ affirme que Mercier a emprunté son sujet à Le Noble: l'histoire du vinaigrier dans *Le Gage Touché*. Mercier continue dans sa préface: «toutes les plaintes sur les prétendues mésalliances sont ordinairement le cri de la cupidité trompée. On unit pour toute la vie, au nom de l'argent, deux personnes qui ne se sont jamais vues; on sépare deux âmes sensibles, faites l'une pour l'autre, et le mariage, contrat et lien des cœurs, est déshonoré par le calcul intéressé qui semble éteindre les plaisirs de l'amour et vendre jusqu'aux chastes baisers de l'innocence. Tout ce qui mêle les différents états de la société, et tend à rompre l'excessive inégalité des conditions, source de tous nos maux, est bon politiquement parlant. Tout ce qui rapproche les citoyens est le ciment sacré qui unit les nombreuses familles d'un vaste Etat, qui doit les voir d'un œil égal. La même loi qui défend aux frères de s'allier à leurs sœurs, devrait peut-être interdire aux riches de s'allier aux riches. Qu'il est beau, même en spéculation, de voir certaines familles descendre d'une hauteur démesurée, tandis que d'autres monteraient, paraîtraient à la scène à leur tour et se régénéreraient. Cette espèce d'échange de biens serait fort avantageux à la Nation. ... Quel est l'homme qui trouvera le secret du meilleur système économique; ce sera celui peut-être, qui saura le mieux hacher les grosses et monstrueuses fortunes, les diviser, les subdiviser. ... L'homme ne doit pas se laisser influencer du décor extérieur, de bels habits etc., car c'est le cœur de l'homme qu'il cherche. Après avoir soulevé

4. Der empfindsame Roman in Frankreich.

la première superficie, il verra les mêmes affections régir le monarque et le pâtre. Ce n'est au fond que la même substance, et le cri de la nature n'est pas plus déchirant dans le sein de l'un que dans le sein de l'autre. Aux yeux du poète rien donc ne sera grand que la vertu, rien ne sera vil que le vice.»

Ces idées sociales qui annoncent déjà la Grande Révolution se passent de commentaire.

C'est une particularité de cette époque de lumières que d'exposer dans une longue préface théorique l'idée fondamentale de la pièce, qui ne lui sert que de démonstration. Au temps de Mercier le théâtre est pour la pensée libre l'unique moyen de propagande.

Il va de soi que *La Brouette du Vinaigrier* rencontre aussi des adversaires. Le *Mercure* trouve qu'«il n'y a rien de nouveau dans ce drame, car on ne sait que trop que la fortune rend à peu près toutes les conditions égales. Il n'est pas nécessaire de composer un drame exprès pour nous l'apprendre.»

Et Fréron⁵ se moque du sujet banal et bourgeois. «Je conseillerais à M. Mercier de mettre aussi sur le théâtre tous les corps de métiers dont cette capitale abonde et de nous donner en drames bien relevés et bien pathétiques, *Le Sac du Charbonnier*, *L'Auge du Maçon*, *La Tasse du Quinze-Vingt*, *Le Chaudron de la Vendeuse de Châtaignes*, *La Chauferette de la Marchande de Pommes*» etc.

Le *Mercure* observe encore que la matière à traiter pouvait être fructueuse, «si Mercier avait présenté les suites d'une union forcée, par l'orgueil du rang, tout ce qu'elles entraînent souvent de chagrins etc., il aurait présenté une vérité morale.» (23 oct. 1784, p. 181).

Mais ce que le *Mercure* exige ici de Mercier ne fut traité que beaucoup plus tard dans la littérature (à partir de Balzac). Mais c'est là une exception, car en général il n'en est guère question: ou comme dans Rétif *La Vie de mon Père* ou dans Scribe *Le Mariage de Raison* les mariages forcés n'entraînent pas de chagrins, ou ces «chagrins» ne constituent pas le sujet principal d'un ouvrage; c'est comme p. ex. dans *Paul et Virginie* que

5. Annales litt. 1775, VII, 13.

ces malheurs se passent encore avant le mariage, au temps des fiançailles (p. ex. dans Picard: *Médiocre et Rampant*, Picard et Mazère: *Les trois Quartiers*, Mercier *La Brouette du Vinaigrier* etc., ou comme dans Scribe: *Le Mariage d'Argent*, Picard: *Le Passé, Le Présent et L'Avenir*, où ces «chagrins» appartiennent déjà au passé, et la pièce n'en fait qu'une brève mention.

Les écrivains du 18 ième siècle s'intéressent peu en général au ménage de leurs héros; leur sujet essentiel est de les mener jusqu'au port du mariage à travers mille tempêtes et épreuves.

Les mésalliances examinées jusqu'à présent étaient toutes des mésalliances de naissance; ici pour la première fois la naissance ne joue aucun rôle — il n'y a qu'une différence de fortune et de rang.

Les caractères ne sont pas poussés à l'extrême; les personnages sont honnêtes, magnanimes et vertueux mais ils ont aussi leurs préjugés à surmonter.

La morale bourgeoise de tous ces personnages doit augmenter la considération du bourgeois aux yeux du monde et amener la femme bourgeoise à cesser de singer les manières extérieures des dames de la noblesse. Cependant les vertus étaient restées intactes dans la bourgeoisie. Le meilleur critérium des mœurs est toujours le mariage que la bourgeoisie prend plus au sérieux que la noblesse, où l'on ne tient pas compte des goûts de la fille à marier, de sorte qu'il en résulte une union qui se défait aussi facilement qu'elle se fait.

Quelle différence donc entre Mercier et Molière ou Dancourt chez lesquels la bourgeoisie imite la noblesse d'une façon purement et simplement ridicule. A propos de *George Dandin* nous avons déjà évoqué la dure critique que Mercier en donne, trouvant que «Molière cessait souvent d'être philosophe pour mettre les riens de son côté;» au temps de Mercier, en effet, on raisonne davantage et l'on rit moins.

Mercier et ses successeurs transforment la représentation plate et conventionnelle du bourgeois, en une peinture où celui-ci apparaît avec tout le charme de sa vertu. Cependant le gentilhomme apparaît comme infâme séducteur; il s'introduit chez les bourgeois pour y apporter la débauche. (p. ex. Favart: *Les Moissonneurs* et Mercier: *L'Indigent*). C'est toujours Lovelace qui

menace la vertu de Paméla. Mais il devient accessible au repentir et épouse celle qu'il désirait autrefois d'une manière purement sensuelle. C'est qu'on croit en ce temps à la bonté naturelle de l'homme.

«Le poète doit croire que l'homme est né bon. Si je croyais l'homme né méchant, je briserais ma plume et laisserais mon encrier se dessécher.» (Mercier: *Du Théâtre.*)

L'Amour est une Vertu ce sous-titre du livre de Mlle de St. Léger *Alexandrine* pourrait servir d'épigraphe à tous les drames de cette époque.

Dans *L'Indigent* Mercier oppose la vertu du travailleur à l'égoïsme du nouveau riche, et réclame une amélioration non seulement pour le bourgeois, mais encore en faveur de ce qu'on appellerait aujourd'hui le «prolétariat.»

Mercier écrit cette pièce en 1776; l'ouvrier est alors écrasé par la corvée; or, comme dit Voltaire (*Tancrède*): «l'injustice produit à la fin l'indépendance.»

La scène représente une pièce sombre et froide où le frère et la sœur, Joseph et Charlotte vivent dans la plus grande misère, leur père est en prison pour dettes.

Le propriétaire de la maison et son gérant, hommes très riches, mais durs de cœur, veulent expulser cette famille qui ne paye jamais son loyer. Le propriétaire est l'image du vice: il veut posséder Charlotte, dont la beauté lui plaît; mais il combat vainement sa vertu. Il offre à Joseph un sac d'or pour lui permettre de délivrer le père; il n'en gagne pas davantage Charlotte.

Ensuite le père révèle que Charlotte n'est pas sa fille, mais sa nièce et que son frère cupide la lui a confiée de façon à transmettre à son fils unique l'héritage indivis.

Le père veut que Joseph et Charlotte s'épousent et ce dessein les remplit de joie.

Le propriétaire reconnaît en eux son oncle, son cousin et sa sœur, mais il ne se fait pas reconnaître par honte vis-à-vis de sa sœur et par cupidité pour ne pas partager sa fortune; finalement il se découvre et demande pardon à sa famille.

Le diable même se convertit; au fond l'homme est bon et ne peut pas résister à la puissance attractive de la vertu. Le mariage, en apparence bien assorti, est une mésalliance, car

Charlotte est la riche héritière et son père possédait une charge. Mais le milieu dans lequel les deux jeunes gens ont été élevés est le même: milieu pauvre qui ignore les préjugés sociaux. Charlotte elle-même dit à Joseph, lorsqu'elle le croyait encore son frère: «Je ne sais, mais je n'aime aucun homme, ceux de notre classe ne me plaisent pas, ce n'est pas la pauvreté, ce sont les mœurs qui ne me vont point. Ceux qui sont au-dessus de moi me conviennent encore moins...!»

Il est significatif que Charlotte ressente une distinction de mœurs entre elle et le monde auquel elle est censée appartenir; car cette opposition est contraire aux théories strictement égalitaires de Mercier.

b) Mésalliances entre Citadins et Paysans.

I. Hostilité à l'Égard des Mésalliances provenant d'un trop grand Parti pris envers les Paysans.

La Chaussée, Diderot et Mercier prenaient parti pour le bourgeois contre le noble. Le même désir d'échapper à la corruption des mœurs qui amenait les auteurs à prôner les vertus bourgeoises et les mésalliances bourgeoises, amène d'autres auteurs à prôner avec autant d'emphase les vertus rustiques et les mésalliances paysannes.

A partir de 1749 apparaissent des pièces qui vantent le paysan.

Il était alors un vrai déshérité accablé de la Dîme Royale, affamé et au surplus un objet de risées.

Rappelons-nous Molière ou La Bruyère qui passe pour un défenseur des paysans et qui écrit pourtant «le paysan ou l'ivrogne (rapprochement caractéristique) fournit quelques scènes à un farceur; il n'entre qu'à peine dans le vrai comique: comment pourrait-il faire le fond ou l'action principale de la comédie?» Ces «bêtes farouches», comme il les désigne, changent de rôle dans la littérature à partir de la *Nanine* de Voltaire (1749).

Favart et Sedaine font également paraître le paysan sur la scène. Pour eux il représente la nature primitive, non contaminée par la civilisation corruptrice. On chante avec Virgile: «O fortunatos nimium!» On ne montre pas le paysan pour décrire sa

misère, mais pour enseigner les vertus d'un âge d'or, éloigné du luxe et de la débauche.

En attendant la Révolution, le besoin de rêver marque le malaise secret de cette société. Elle cherche à s'étourdir et à s'oublier. Aussi les bergeries reviennent-elles à la mode, et tout ce qui est agréable et joli.

On imite la vie champêtre: Marie Antoinette a son Petit Trianon dans un paysage rustique artificiel: maison du bailli, moulin presbytère, ferme et moulin à eau. La statuaire représente à Versailles les princes en costumes de bergers.

Le fondement philosophique de ce siècle de lumières est que l'homme est bon naturellement; le goût du genre rustique renaît: Mich. Huber traduit les idylles de Gessner, Nic. Léonard écrit des *Idylles Morales*, etc.

A tous les ouvrages de cette époque on pourrait mettre en épigraphe la sentence de Montesquieu (*Esprit des Lois*) «La démocratie c'est l'amour de l'égalité, la richesse lui est nuisible.»

L'éloge du paysan prend une telle ampleur qu'il surpasse de beaucoup celui qu'on fait de la noblesse. Aussi met-on en garde contre les mésalliances entre paysans et nobles, car on pense que c'est le paysan qui y perdrait. — On voit que les temps ont changé (cf. p. ex. George Dandin ou Jacob dans *Le Paysan Parvenu*.)

Maintenant on ne montre plus la sottise ou la finasserie du paysan, mais sa valeur morale. Il est plus vertueux que le citadin, et il peut même se permettre, à l'occasion, de refuser une alliance bourgeoise, voire noble, au lieu d'en être honoré comme autrefois et de la payer de son bonheur.

Favart dans *Ninette à la Cour* (1753) ou *Le Caprice amoureux* nous représente une mésalliance entre la noblesse et la paysannerie.

Cet opéra comique est imité de la comédie italienne *Bertholde à la Cour*.

Le prince Astolphe de Lombardie veut épouser Ninette, soubrette et villageoise. Il s'éprend par caprice de la simplicité et de la pureté de la petite paysanne qui lui fait oublier sa fiancée Emilie.

Astolphe (I, 2) : «Qu'importe le sang dont on sort?

«Une belle est toujours au-dessus de son sort:

«L'avantage que l'amour donne

«Tient lieu de grandeur et d'aïeux.

«Belles, pour mériter un trône,

«Vos titres sont dans vos beaux yeux.»

La vie champêtre y est représentée comme dans les tableaux de Greuze: (II, I).

«Libres de nos travaux,

«Nous chantons, nous dansons

«Je vais dans nos campagnes, courir, cueillir des fleurs,

«Rire avec mes compagnes.

«Quand j'ai bien fôlâtré, je me livre au repos.»

La naïve Ninette se rend à la cour, persuadée que

«Les Messieurs de la Cour sont trop bien élevés

«Pour entreprendre rien contre la bienséance».

Elle «se donne des airs» pour rendre jaloux son fiancé Colas, «mais elle n'a qu'une âme, c'est pour Colas, elle n'a qu'une âme qui ne peut partager sa flamme.»

Elle a plus d'esprit que le roi et sa cour: elle raille tout, se moque des falbalas dont on l'attife pour la transformer en grande dame.

Au bout de quelque temps elle ne peut plus supporter l'atmosphère de la cour, elle retourne à son village et épouse le gros Colas.

Colas tire la morale suivante de cette aventure: (III, 1) :

«Ninon, le prince est bon et sage,

«Mais évitons son voisinage.

«Tian, c'est comme le feu qui nous sard et nous nuit:

«Il échauffe de loin, de trop près il détruit.»

Et Ninette a reconnu:

«La cour n'est qu'un esclavage;

«L'avantage du village

«C'est de vivre en liberté.

«L'avantage du village c'est de suivre la gaité.

«Sous un brillant étalage

«Il faut trop de gravité.

«J'aime mieux en cote légère

«Folâtrer sur la fougère.

«L'on s'engage à la cour dans l'esclavage,

«Et j'en sors comme un oiseau de sa cage.»

Cette pièce nous rappelle un peu les pastourelles, où Marion épouse son Robin au lieu du chevalier galant qui enrage.

L'histoire de *Jeannot et Colin* de Voltaire (1764) met également le mariage entre paysans au dessus de celui entre paysans et nobles.

Les amis Jeannot et Colin, jeunes villageois, doivent se séparer, car les parents de Jeannot, qui viennent d'acheter un marquisat, vont habiter à la ville. Jeannot doit épouser une riche veuve; mais arrive la nouvelle que le père de Jeannot est ruiné — alors la veuve ne veut plus de lui. A ce moment son ancien camarade, Colin, passe dans la rue avec sa femme, une jolie paysanne. Et quand il apprend le malheur de Jeannot, il lui propose de retourner au village.

Là, Jeannot de la Jeannotière épouse la sœur de Colin qui le rend heureux; et «ils virent que le bonheur n'est pas dans la vanité.»

Le villageois est donc plus vertueux, meilleur que le citadin.

Il s'en suit: un déclassé, un parvenu sera toujours malheureux, tandis que dans son milieu d'origine, il ne tarde pas à connaître le bonheur.

Il faut toujours rechercher dans ces ouvrages une morale, même si elle n'y est pas directement exprimée; Mme de Staël disait une fois qu'en France on ne s'est presque jamais occupé des vérités abstraites que dans leur rapport avec la pratique.

Un roman qui peint aussi les vertus des paysans et donne un tableau exact de leurs mœurs patriarcales est *La Vie de mon Père*⁶ de Rétif de la Bretonne (1779).

Comme dans *Ninette* le paysan est déjà si pénétré de son mérite et si sûr de lui-même, qu'il refuse les alliances bourgeoises.

Edmond, le héros principal du roman, aime les filles de son patron. Leurs parents, d'honorables marchands, veulent qu'il épouse l'aînée, Rose. Edmond écrit à son père pour lui demander son consentement; mais, celui-ci, fier paysan, fait rentrer son fils en prétextant une grave maladie, et, avec, en réalité, l'intention, de le marier à une jeune paysanne.

6. éd. Michaut, Paris.

Le fils qui respecte son père, obéit quoiqu'il lui en coûte. Mais le père reste sévère: «Je t'ai toujours aimé, ô mon fils unique, et je te veux l'état de bon père de famille de campagne, plutôt que de bourgeois de ville; c'est une vie plus patriarcale... Que serais-tu devenu à la ville? Un bon citoyen... mais tes enfants, loin de ce pays, notre berceau, confondus avec la foule des citadins, auraient bientôt perdu le souvenir de notre origine.» (p. 106).

Le vieux est fier de sa race et de son nom.

Par un sentiment exagéré de sa valeur il ne veut pas que ses petits-fils soient des déclassés et des déracinés:

«Mon fils, nous sommes aujourd'hui roturiers, et je m'en félicite sincèrement. Le Roturier est l'homme par excellence. C'est lui qui paye les impôts, qui travaille, ensemence, récolte, commerce, bâtit, fabrique. Le droit d'être inutile est un pauvre droit (coup de griffe à la noblesse!) je méprise tous ces vieux parchemins, souvent plutôt l'ouvrage de l'intrigue, que la récompense de la vertu des ancêtres. Que de Nobles, dont les pères ne furent que d'avidés oppresseurs! Je parle de l'ancienne noblesse; quant à la nouvelle, quant à ces publicains qui achètent... s'ils sont utiles à l'Etat par la finance qu'ils donnent, à la bonne heure, c'est acheté facilement au lieu d'être une récompense des vertus! Restons ici, tout y est plein de nous, tout t'y fait rappeler notre honneur.»

Le paysan d'alors a aussi ses traditions et peut faire état d'une lignée d'ancêtres honorables.

Edmond doit épouser Marie Dondaine le jour de la mort de son père.

Il écrit au père de Rose que la volonté de son père lui a imposé un autre mariage et qu'il a perdu son bonheur véritable. Il se marie une seconde fois, avec une paysanne encore, qui lui donne 14 enfants. Il est heureux père de famille, la Bible est la lecture des longues soirées et sa femme lui est soumise sans être son esclave.

La morale de cette histoire est qu'il ne faut pas se mésallier. Le caractère commun des ouvrages de ce groupe est que les auteurs méprisent la société corrompue et honorent la simplicité de la campagne. Il est significatif que c'est celui dont la con-

dition sociale est inférieure, qui refuse une alliance par laquelle il ne peut que s'élever — d'après l'opinion courante au moins, car d'après ces auteurs-ci, il ne peut qu'y perdre. On reprochera peut-être à ces auteurs de ne pas chercher à améliorer le monde et de laisser chacun poursuivre son chemin. Il est vrai, le dessein de Rétif n'est pas d'améliorer le bourgeois, mais son roman n'en est pas moins social; il montre que le paysan a aussi ses traditions particulières et qu'il n'en est pas réduit à la charité des bienfaiteurs.

C'est pourquoi le jeune paysan ne devra se marier que dans son milieu; car même s'il renonce à un bonheur apparent il en trouvera un autre, beaucoup plus sûr et durable, s'il reste dans sa sphère. Dans la jeunesse on ne se soucie pas encore du maintien de la tradition, mais la sagesse exige qu'on la continue.

L'accent que Rétif met sur la tradition rustique, sur le lien entre le sang et la terre est un élément nouveau dans l'histoire des mésalliances. Ce sont déjà les premiers germes des conceptions sociologiques de Barrès et de Bourget qui, à l'encontre de Rousseau (cf. St Preux), affirment nuisible de se détacher de la terre natale et de son milieu d'origine.

2. *La Mésalliance est admise avec des Réserves.*

Nous venons de voir comment une considération exagérée pour le paysan pouvait amener les auteurs à lui déconseiller toute mésalliance, car il traitait comme telle toute union avec ceux d'un rang supérieur; le même sentiment, réduit à de plus justes proportions, retient les auteurs d'émettre un jugement dans le groupe des pièces suivantes. Ces pièces ne se prononcent, en effet, ni tout à fait pour ni contre, car l'auteur trouve un moyen terme: la mésalliance n'en est pas réellement une, car à la fin on découvre la «naissance» de celui qu'on croyait être de rang inférieur; et c'est après cette découverte seulement, que le mariage s'effectue.

Les Moissonneurs (1760) de Favart nous présentent une idylle champêtre. Les paysans chantent des ariettes toute la journée, ils font l'éloge de leur maître qui leur offre du vin s'ils ont soif:

« Notre bon maître
« Veut bien paraître
« Notre égal. »

Rosine, la glâneuse, qui vit auprès de sa mère dans une pauvre chaumière aime le Seigneur, M. Candor. Mais elle est assez naïve pour ne pas s'en rendre compte.

Sa mère lui raconte qu'étant pauvre jeune fille, elle avait épousé le riche seigneur Mélincourt malgré les parents de celui-ci qui le renièrent. La jeune Rosine apprend donc ainsi qu'elle est de sang noble. Le neveu de Candor, Dolival, cherche à séduire la vertueuse Rosine qui résiste à ses prières aussi bien qu'à sa fortune, alors il veut l'enlever.

Lorsque Candor apprend que Rosine est la fille de son propre cousin, il veut la marier à Dolival, qu'il sait amoureux d'elle. Mais quand on découvre les projets d'enlèvement, Candor se décide à épouser lui-même Rosine. Il lui fait part de son projet, mais, parangon de vertu, elle veut d'abord rester auprès de sa vieille mère, puis, touchée, contente et reconnaissante, elle consent à cet honneur, car elle considère cette union comme un honneur; il y a là contraste évident avec *La Vie de Mon Père*.

En face de tant de vertu et de bonheur, le débauché Dolival se range à une vie régulière.

La raison du mariage de Candor n'est pas un grand amour, mais plutôt une grande affection. Il ne s'aperçoit des mérites de la jeune personne que lorsqu'il sait qu'elle a « de la naissance. » Et Favart, comme Voltaire (comme nous verrons dans la suite) ne condamne pas ce préjugé de son héros.

Le bonheur se trouve plutôt dans les chaumières que dans les palais, où la civilisation pernicieuse détruit les talents.

Dans *Le Droit du Seigneur* (1762) Voltaire donne une glorification du paysan sans que le seigneur du village soit méchant.

La pièce est charpentée comme *Les Moissonneurs* de Favart. Mathurin, riche paysan picard, veut épouser Acanthe, fille du domestique du seigneur. Elle a reçu une éducation au-dessus de son rang; elle consent à ce mariage, quoiqu'elle n'aime pas Mathurin, pour ne plus souffrir de sa marâtre. Eprise du seigneur du village, elle tient à son amie des propos bien naïfs:

«Les gens d'un certain nom, . . .

«En savent plus, ont l'âme autrement faite,

«Ont de l'esprit, des sentiments plus grands,

«Meilleurs que nous.»

Son amie lui répond:

«Oui, dès leurs premiers ans,

«Avec grand soin leur âme est façonnée,

«La nôtre, hélas, languit abandonnée.

«Comme on apprend à chanter, à danser,

«Les gens du monde apprennent à penser.» (I, 6).

Ce petit dialogue est une dispute entre des principes: l'une respecte l'aristocratie, et croit en sa supériorité, tandis que l'autre, plébéienne, tout en l'enviant, la méprise et réduit ses qualités à une simple question de fortune.

Entre elle et le seigneur, Acanthe sent la distance de rang et de naissance, mais elle se fie à la voix de la nature qui est toujours conforme à la raison:

«Crois-tu qu'on ait des sentiments si doux

«Pour ceux qui sont trop au-dessus de nous?

«A cette erreur trop de raison s'oppose.» (II, 3).

Un chevalier léger et volage (cf. Dolival dans *Les Moissonneurs*) veut séduire Acanthe. Le seigneur du village aime aussi Acanthe mais il dissimule son désir, obéissant à l'ordre de la raison, car «se marier par amour est folie», et «à fuir l'amour il a mis toute sa gloire». Quand il apprend qu'Acanthe est de sang noble et que le chevalier est son frère (analogie avec *L'Indigent*), ses préjugés contre l'amour se dissipent, il épouse Acanthe, sa cousine et constate:

«J'avais cherché la sagesse, et mon cœur,

«Sans rien chercher, a trouvé le bonheur.»

Malgré la raison on ne peut donc pas rester insensible à l'influence de l'amour.

Un autre cas où l'amour de deux jeunes gens reste inavoué aussi longtemps qu'il existe entre eux une distinction sociale, nous est présenté par Voltaire dans *Charlot ou la Comtesse de Givry*. (1767).

Charlot, le fils d'une nourrice à la campagne chante, danse et fait la conversation avec grâce, tandis que le fils de la Com-

tesse de Givry est insolent, stupide, hautain envers les pauvres et jaloux des qualités de Charlot. Il l'insulte jusqu'à ce que celui-ci se venge et tue le marquis dans un accès de colère. Alors la nourrice révèle à la Comtesse que Charlot est le fils de celle-ci, qu'on l'avait échangé dans l'âge le plus tendre.

Maintenant, que Charlot est marquis, rien ne s'oppose plus à ce mariage avec la nièce de la comtesse, Julie, qu'il avait toujours adorée jusque là, sans oser s'en approcher.

Celui qui est élevé dans un milieu simple, est plus naturel et meilleur qu'un autre qui est élevé dans la richesse; mais la naissance ne se dément pas, même pas dans un milieu tout différent: Charlot a toujours des manières polies et une grâce intérieure qu'il n'a pas apprise de sa nourrice, tandis que le fils de la nourrice, élevé comme marquis, est brutal, méchant et stupide.

3. *Acceptation totale de la Mésalliance.*

Tandis que dans le dernier groupe d'ouvrages les auteurs hésitaient à donner une approbation nette des mésalliances véritables, la chose en est autrement ici.

Nanine ou Le Préjugé vaincu (1749) — même sous-titre que dans Marivaux — est une comédie sentimentale dans le genre de Richardson et de La Chaussée.

Pour l'époque à laquelle il écrit, Voltaire donne une leçon bien hardie, car la différence sociale de ses héros est grande: l'auteur y marie une jeune paysanne à un comte. Avec *Nanine* commence une conception plus moderne de la mésalliance. Par suite de l'influence du roman anglais on estimait beaucoup plus les bourgeois qu'avant.

Nanine, orpheline, est élevée chez la mère du comte qui est amoureux d'elle. Mais la pauvre innocente a une dangereuse rivale: la baronne, personne d'âge mûr, qui veut contracter un mariage de raison. Elle enrage que le comte lui préfère une simple paysanne:

« Vous oseriez trahir impudemment,

« De votre rang toute la bienséance,

« Humilier ainsi votre naissance,

«Et dans la honte où vos sens sont plongés

«Braver l'honneur?»

Le Comte: «Dites «les préjugés».

«Je ne prends point, quoi qu'on en puisse croire,

«La vanité pour l'honneur et la gloire.

«L'éclat vous plaît, vous mettez la grandeur

«Dans les blasons, je la veux dans le cœur.» (I, 1)

Mais la baronne orgueilleuse de son rang, se moque de la simplicité du comte et de Nanine. Elle l'intimide et la force à entrer dans un couvent, puisqu'elle ne veut pas épouser le jardinier qu'elle lui a proposé. Nanine, désolée, gémit:

«C'est un danger

C'est peut-être un grand tort

«D'avoir une âme au-dessus de son sort.»

Et le comte, pendant toute la pièce, fait de beaux discours sur les préjugés:

«Il faut les vaincre, ils sont nos ennemis,

«Et ceux qui font les esprits raisonnables,

«Plus vertueux, sont les seuls respectables.»

Il veut épouser Nanine: (III, 8)

«Ma mère, il s'agit d'être heureux.

«L'intérêt seul a fait cent mariages.

«Nous avons vu les hommes les plus sages

«Ne consulter que les mœurs et le bien:

«Elle a les *mœurs*, il ne lui manque rien;

«Et je ferai par goût et par justice

«Ce qu'on a fait cent fois par avarice.»

Nanine «obéit à l'amour» et le couple sera heureux.

Il y a donc dans cette pièce de nombreuses réflexions, qui la rend affectée, car chez tous les personnages la raison tient la place du cœur et l'amour est pénétré d'un esprit philosophique.

La mésalliance dans *Nanine* est considérée comme devoir humain, comme œuvre de justice, beaucoup plus hardie que les précédentes, dans lesquelles, en général, on sauvait la situation pénible, en découvrant finalement une origine noble à l'héroïne. (*La Gouvernante*, *La Vie de Marianne*).

Comparés aux héros du *Préjugé Vaincu* de Marivaux de trois ans antérieur, ceux que nous voyons dans la pièce de Vol-

taire et qui porte le même nom sont tellement pénétrés d'un sentiment égalitaire, qu'ils n'ont plus de préjugés à vaincre en eux-mêmes, ils prouvent par leur exemple qu'il est plus humanitaire, de n'en pas avoir.

Tandis que jusqu'alors les auteurs qui craignaient de peindre une mésalliance, découvriraient encore avant le dénouement la naissance de celui qui semblait d'un rang social inférieur, c'est le cas à rebours dans Sedaine.

Dans *Félix ou l'Enfant trouvé* (1750) il se montre aussi hardi que Voltaire.

Au lendemain d'une inondation on trouve un enfant, que Morin, un pauvre paysan adopte. Les recherches faites par Morin pour connaître les parents de Félix, sont vaines.

Félix exécute des travaux des champs chez son père nourricier, dont il aime la fille.

Il arrache à une troupe de voleurs le marquis de Gourville qui reconnaît en Félix son fils.

Thérèse, la jeune paysanne, est désespérée, croyant que désormais son mariage est impossible.

Cependant, comme si rien n'était changé, le fils d'Alexandre Philippe de Resteinn, Seigneur de Harsein, De Leidsein et d'autres lieux, Marquis de Gourville et ministre du Roi dans les Cours étrangères épouse une petite paysanne avec le consentement de son père généreux.

En 1785 Monvel reprit le même sujet dans son opéra comique *Alexis et Justine*.

Ici c'est Thierry, brave paysan qui trouve un enfant devant sa porte. Un billet dans le berceau le recommande à ses soins. De temps à autre le paysan reçoit de l'argent d'une main inconnue. Alexis, l'enfant trouvé, aime la fille du paysan. Au beau milieu des noces le père d'Alexis apparaît.

C'est un M. de Longpré; il emmène son fils qui le suit résigné. Mais le départ n'est qu'une feinte du bon père, qui voulait éprouver le cœur de son fils.

Un élément qui explique encore que la mésalliance soit acceptée dans toutes ces pièces est l'éducation commune des enfants.

La même situation où le père généreux scelle la mésalliance, se trouve dans la *Lucile* de Marmontel. (1769)

Après avoir cru à un mariage bien assorti, on découvre que la condition sociale des deux amants est différente.

La liberté croissante avec laquelle les auteurs préconisent la généralisation des mésalliances, trahit dans ces pièces une évolution dans l'esprit du temps. Les écrivains ne se croient plus tenus de recourir à l'ancien stratagème qui consistait à découvrir, au dernier moment, que les époux étaient d'origine également noble.

Contrairement à ce qu'on avait cru, *Lucile* n'est pas la fille du riche Timante, mais celle du campagnard Blaise. Tout était préparé pour la noce avec le gentilhomme Dorval. Mais *Lucile*, malgré son amour pour son véritable père, est affligée de voir apparaître un obstacle à son mariage.

Résolue à suivre son devoir, en perdant Dorval, suffoquant de pleurs, elle ne trouve plus la force à révéler à son fiancé la cause de sa douleur. Lorsque celui-ci en apprend la raison, il insiste sur son projet de mariage. Mais comme il craint les préjugés de son père, il demande à *Lucile* de lui taire la nouvelle; la jeune fille n'y consent point. — Comme le père de Dorval affiche des théories libérales, Timante les lui rappelle fort à propos, si bien, qu'il donne son consentement.

Dorval père: «Et pour moi l'habitude de penser noblement
«Fait tout le prix de la noblesse, . . .

«La modestie et la décence

«Font passer la richesse en faveur des talents.

«On ne recherche la naissance

«Que des parvenus insolents.»

Timante, en apportant aux amants l'heureux message, proclame la disparition des préjugés: «La noblesse avec nous veut bien s'oublier!»; et en une déclaration typique pour cet âge de la raison toute - puissante, le noble lui-même, Dorval, conclut:

« . . . Trop heureux les hommes

Qui par le cœur sont vos égaux.»

Tout le monde est éclairé, chacun fait son devoir humain: *Lucile* en ne rougissant pas de son père, et les autres en faisant preuve d'une générosité libérale.

Mais justement parce que les personnages de toutes ces pièces sont si éclairés et pénétrés de théories libérales, ils semblent plutôt des marionnettes que des êtres de chair et de sang.

Le Chevalier de Boufflers qui également justifie l'alliance d'un noble avec une paysanne, n'appartient pas à cette catégorie, il est presque trop naturel et trop spontané.

Avec une grâce et une légèreté dignes du 18^{ième} siècle, il traite ce sujet dans *Aline, Reine de Golconde*. (1761)

Il faut toutefois observer, que nous nous trouvons ici en présence d'un homme amoureux du bizarre et qui «veut effarer le bourgeois.»

Il raconte qu'à 15 ans il fait la connaissance de la belle laitière Aline, âgée de 14 ans, l'embrasse et l'initie à la volupté. Quelque temps après, il doit partir avec son père pour Paris. Il se console vite de la séparation et oublie cette première et charmante aventure. Mais un jour, à Paris, la laitière se fait reconnaître au chevalier par la bague, qu'il lui avait donnée. Elle est aujourd'hui une dame élégante et lui raconte, que chassée de la maison, parce qu'elle avait eu un enfant, elle a d'abord reçu l'aumône, puis épousé le Marquis de Castelmont, sans cesser d'aimer son séducteur. Devenue veuve, elle avait ensuite vécu comme esclave, puis comme sultane favorite et contracté enfin une seconde alliance, qui l'avait faite reine de Golconde. Elle menait une vie dissolue et le sultan l'ayant surprise avec le chevalier, elle est obligée de s'enfuir. Des années passent et le chevalier la rencontre un jour, vieille et ridée, vivant pauvrement dans une forêt sauvage. Il se laisse persuader du charme des travaux champêtres, ils s'épousent dans leur vieillesse, et passent le reste de leur vie dans l'amitié et la simplicité.

Le chevalier, jetant un regard sur sa vie passée, confesse que malgré tous les plaisirs dont il a joui, ce n'est que sur la fin de ses jours, qu'il a commencé à vivre.

Cette historiette est loin d'être un conte moral, et loin aussi de se poser en exemple, comme *Nanine*, où les tirades philosophiques et doctrinales suspendent fréquemment l'action. Ici, tout est subordonné à la vieille «joie de vivre»; nul préjugé ne provoque de problème à propos des trois mésalliances.

«On revient toujours à ses premières amours, pourvu qu'elles soient goûtées dans la naïveté et la simplicité,» car la nature a de plus grands charmes pour l'homme que les raffinements et les aventures extraordinaires.

Telle est la moralité du conte.

Tandis que les deux premières mésalliances d'Aline sont purement accidentelles, dues au fait que la jeune femme est désirable et facile, la troisième union seule a une valeur doctrinale: le héros épouse dans sa vieillesse moins la femme aimée autrefois, que «la simplicité», la «nature».

c) *Mésalliance entre Individus civilisés et Individus primitifs.*

De même qu'on blâme la civilisation et qu'on oppose les vertus de la campagne à la corruption des villes, on vante la pureté naïve des peuples «barbares» en lesquels on prétend retrouver les véritables vertus humaines.

La première phrase de *l'Emile* pourrait servir d'épigraphe aussi aux ouvrages suivants.

De même qu'on a élevé le paysan au-dessus du bourgeois et du noble, on exalte à partir de 1760 les races de couleur au détriment de celles de l'Europe.

Les mésalliances sont encore un moyen de démontrer la supériorité ou tout au moins l'égalité des autres races et civilisations à l'égard de la nôtre.

Michelet (*La Femme*, chap. *La Femme dans le Mariage*) déclarera beaucoup plus tard, que «le mélange des races est utile et sain et que les mulâtres sont d'une vigueur exceptionnelle; la nature parle elle-même par le fait que les contraires s'attirent.»

A partir du livre de l'abbé Raynal *Histoire philosophique des deux Indes* les sauvages sont à la mode.

Mais avant lui déjà Chamfort n'a pas craint de décrire le mariage d'un jeune Européen avec une Indienne de Charlestown.

Chamfort: La jeune Indienne. (1764)

Belton, naufragé, est soigné avec dévouement par l'indigène Betty et s'éprend d'elle. Il rentre cependant dans son pays pour

y épouser Arabelle avec laquelle il était déjà fiancé. Il emmène Betty et se reproche d'être ingrat envers elle, mais il excuse sa faiblesse par les mœurs de la société:

«Le mépris, ce tyran de la société;
«Cet horrible fléau, ce poids insupportable
«Dont l'homme accable l'homme et charge son semblable.

.

«Ma faiblesse à Betty semblera pardonnable,
«Quand elle reconnaîtra nos usages, nos mœurs,
«Mon déplorable état et nos communs malheurs.» (I, 2)

Betty, naïve, ignorant la méchanceté de ce monde, s'étonne qu'en Europe tout s'agite autour de l'argent, «ce stérile métal», et que même pour s'aimer il soit nécessaire d'être riche. Elle en est si effrayée, qu'elle veut retourner dans ses bois.

Belton voudrait épouser Arabelle qui lui procurerait tous les avantages de la société. Mais il aime Betty à laquelle il avait promis mariage, se voyant abandonnée, elle veut recourir aux lois. Finalement Belton l'épouse malgré le contrat déjà conclu avec Arabelle. Le père de celle-ci, touché du sentiment qui fait agir Belton, va lui-même chercher le notaire qui consacrera le bonheur de Betty.

Celle-ci apporte pour dot sa «vertu» qui figure comme telle dans le contrat de mariage.

Le caractère anti-naturel de notre civilisation et la supériorité des primitifs sont exposés d'un ton moralisateur, rappelant quelquefois *Les Lettres Persanes* et leurs nombreuses imitations.

Le fait que Belton ne se décide pas immédiatement à suivre la voix de la nature, peut être considéré comme le signe d'une certaine décadence, provoquée par la société et la civilisation.

Dumaniant dans *François en Huronie* (1770), nous montre un type plus mâle et résolu dans la personne de l'officier, gentilhomme galant qui offre dès la première rencontre sa main à une jeune fille sauvage. Il s'égare à la chasse dans une forêt en Huronie, et la belle Zamire le sauve. Il emmène la huronne en France et l'épouse sans difficulté, et aucun de ses amis ne s'étonne de le voir revenir avec cette Peau-Rouge.

Le même sujet fut imité en 1787 par Raynal *Zélie*. Dorval, noble et riche Français, fait naufrage sur les côtes d'une île sauvage. Sa vie est en danger et une négresse, Zélie, le sauve. Son père arrive sur un autre vaisseau; et après avoir surmonté ses préjugés, il accepte très aisément l'idée d'un mariage.

Il est tolérant, parce qu'il a, dit-il, «vu tous les pays, parcouru tous les climats, connu tous les peuples, partout on en voit de bons et de méchants.»

Le parterre se révolta d'abord contre cette union avec une négresse, puis il finit par l'accepter.

Pour donner à la thèse de la mésalliance plus de solidité, et pour éviter qu'on puisse l'attribuer à la légèreté et à l'aveuglement de l'amour, on fait approuver l'union par un père ou un ami qui représentent le bon sens.

De cette histoire Radet et Barré ont tiré un opéra, *La Négresse*, Lachabeaussière un second: *Azémi*a, et de nombreux opéras comiques étaient bâtis sur des intrigues analogues.

Nous retrouvons un sujet analogue dans *Ouliana ou l'Enfant des Bois* par Henri C. ⁷

Il s'agit dans ce roman d'une jeune fille sauvage, venue l'on ne sait d'où, rencontrée dans les bois par un jeune homme ennuyé du monde, ils s'aiment, le père survient, rompt une si douce union et ramène son fils dans la société. Mais le jeune homme se laisse si bien endoctriner qu'il suit cette jeune fille, pour toujours, dans les bois, où il l'avait retirée. ⁸

Paul et Virginie (1788) est le prototype des ouvrages où se réalise le contraste entre la civilisation et la nature, ce roman est conçu dans l'esprit des œuvres de Jean Jacques.

Alors, qu'au 17 ième siècle avait régné un froid dédain de la nature, celle-ci, à partir de Rousseau devient la grande mode: le goût des parcs bien soignés comme ceux de Versailles s'effacent devant celui de la nature primitive.

Paul et Virginie vivent dans un parfait bonheur sur leur île tropicale, ne connaissant rien que leur cœur.

7. Dans la Décade Philosophique, journal des idéologues de la Société d'Auteuil.

8. Cité dans M. J. Merlant: *Le Roman Personnel* p. 98.

Bernardin nous y montre que le bonheur ne se trouve qu'au sein de la nature. Sitôt que parvient le premier signe du monde civilisé, la lettre de la tante de Virginie, le bonheur des deux enfants se brise, Virginie doit retourner dans la société qui a chassé sa mère, aristocrate, coupable d'avoir épousé un roturier.

Cette tante avait été une des plus sévères, et ne s'était plus enquis ni de la mère ni de la fille. Mais arrivée à la fin de ses jours, elle veut enseigner à celle-ci les choses qu'il faut savoir dans son monde: lire et écrire, danser et chanter. Virginie s'oppose à la séparation, mais elle doit obéir. Quant à Paul, il ne la retient pas, croyant sur les dires de sa mère, que Virginie, fille de condition, le méprise, parce qu'il est l'enfant naturel d'une pauvre paysanne, abandonnée par un gentilhomme.

Virginie est partie, et Paul est inconsolable; sa naïveté, ne comprend pas ce qu'est la naissance et qu'en France le défaut de la naissance ferme tous les chemins aux grands emplois. L'adolescent s'écrie alors: «Ah, il me manque Virginie, . . elle seule est ma naissance, ma gloire et ma fortune. Mais puisqu'enfin sa parente veut lui donner pour mari un homme de grand nom, avec des études et des livres on devient savant et célèbre; je m'en vais étudier. . . . Je deviendrai fameux et ma gloire n'appartiendra qu'à moi.»

Virginie refuse de se marier à un gentilhomme, sa tante la déshérite, et sa fidélité envers Paul la décide à retourner auprès de lui. Elle meurt, tout près de l'île, dans un naufrage.

La tante avec ses préjugés, représente la société corrompue; c'est elle qui avec la mère de Virginie, cause le malheur des deux jeunes gens, par la croyance erronée que la civilisation fait le bonheur. La mère veut préparer à sa fille un meilleur sort qu'elle n'a eu elle-même.; elle aime bien Paul, mais elle souhaite à Virginie un mari d'un rang plus élevé.

La civilisation cruelle est coupable de tout: ses préjugés ont expulsé la mère de Virginie, qui s'était alliée à un gentilhomme, ils ont chassé la mère de Paul, abandonnée par un gentilhomme. Dans le désert, les deux malheureuses ont retrouvé le bonheur véritable, mais les liens qui attachent encore

la mère de Virginie à son milieu d'autrefois, ne manquent pas de lui causer la plus grande douleur de sa vie.

Ce qui n'est pas possible dans ce monde, se réalisera dans l'au-delà, où les deux amants, figures idéales, se retrouveront.

Bernardin juge l'homme capable d'une régénération; tant qu'elle n'est pas complète, comme chez la mère de Virginie, on sera malheureux.

Partageant l'enthousiasme des utopistes de son siècle, il croit que la nature c'est l'ordre et l'harmonie, tandis que l'humanité représenterait le désordre et la cruauté.

Ce roman idyllique très discuté, réunit toutes les accusations formulées par les romans et pièces de théâtre précédents contre la civilisation: c'est l'ouvrage le plus caractéristique de cette époque, animée du désir du retour à la nature.

Dans ce sens, les mésalliances inspirées par la nature trouvent l'assentiment sans restriction de leurs auteurs.

Elles sont devenues une partie si intégrante de la littérature de la seconde moitié du XVIII^e siècle qu'elles ne constituent plus aucun problème.

Chap. III. Epoque Post-Révolutionnaire.

La Mésalliance Symbole de la Fraternité.

a) Eloge de la Mésalliance considérée du Point de Vue politique.

Nous avons vu que, plus nous nous approchons du 4 août 1789, plus les idées qui s'expriment dans la littérature sont égalitaires. Quel élément nouveau la Révolution apporte-t-elle à notre sujet?

Si les idées humanitaires dans les drames et opéras comiques de la seconde moitié du 18 ième siècle correspondaient à la réalité, la Révolution n'aurait plus rien à faire dans ce domaine.

Mais tous ces beaux discours n'étaient plus ou moins que de l'utopie, des rêves de philosophes et d'hommes de lettres qui, malgré leur bonne volonté, ne pouvaient pas transformer les masses d'après leurs idéals.

Sans toutefois rabaisser les succès pratiques de Rousseau, des Encyclopédistes et des autres moralistes du 18 ième siècle, littérateurs ou philosophes, nous constatons tout de même, qu'ils restaient des hommes de lettres, influençant d'autres hommes de lettres, et *l'esprit* du temps. La Révolution, par contre, n'a pas servi la cause des *idées*, elle a engendré des *faits*, et ses mouvements des masses sont issus des classes populaires.

Le mérite éminent qu'avant tout il faut attribuer à ces hommes de lettres, c'est d'avoir préparé la Révolution spirituelle; dans notre étude sur les mésalliances, nous l'avons également remarquée.

La Révolution ne réclame pas seulement que l'individu ne soit pas entravé par la société, mais qu'il construise une nouvelle société; ce sont les principes que la Déclaration des Droits proclama plus tard.

A propos des ouvrages mentionnés ci-dessus, nous avons vu que peu à peu l'argent jouait un rôle plus important et qu'il commençait à occuper sa place à côté des titres de noblesse, dont il permettait de se passer dans les cas de mésalliance.

La Révolution consacrait ce nouveau venu.

Sous Louis XIV et surtout sous Louis XVI la noblesse de robe s'était rapprochée de plus en plus de la noblesse d'épée dont elle était tout de même méprisée. Mais dans les Salons de Paris les deux noblesses se réunirent et se mêlèrent par des mariages.¹

Le 4 août 1789 abolit les privilèges, supprima les titres, et chacun se croyait désormais libre d'agir.

La noblesse française perdait ses droits et la bourgeoisie élevait un autel au dieu nouveau: l'argent.

Depuis la révolution les hommes — spécialement dans la littérature — se répartissent moins en nobles et bourgeois, qu'en riches et pauvres. Le riche vaut plus. La base est stable: chacun craint de perdre de son argent et de sa considération, tout le monde veut paraître plus qu'il n'est en réalité.

L'agitation démocratique remplace l'immobilité sociale de la hiérarchie féodalisée.

Napoléon, le brillant exemple de l'ambitieux ne fait qu'augmenter la soif de parvenir.

La bourgeoisie achetant à vil prix les biens du clergé et des émigrés, spéculait pour retomber bientôt dans sa condition médiocre du passé. Elle est révolutionnaire par le profit qu'elle a tiré de la Révolution, et bourgeoise par le désir qu'elle a de le garder.²)

Tandis que le passé avait légué au bourgeois ancien des vertus familiales, la Révolution ébranle cet édifice de la famille bourgeoise. (cf. Delzons, *ibid.*).

Les mésalliances entre la noblesse appauvrie et la bourgeoisie enrichie se multiplient. Loin de mépriser les titres, les bourgeois les recherchent. Car au fond, malgré le nouveau Code Napoléon qui fait du mariage un contrat purement civil, qui admet le divorce, qui attribue aux enfants naturels les mêmes droits qu'aux

1. cf. Lavissee IX, p. 187.

2. cf. Delzons: *La Famille française et son Evolution.*

enfants légitimes, la bourgeoisie s'accroche à ses anciennes mœurs : — bien entendu, la bourgeoisie et non pas les aventuriers —.³ En réalité la position de la femme bourgeoise divorcée reste défavorable, le mariage, en effet, reste indissoluble et les enfants naturels restant hors de la famille, bien que Napoléon ait voulu que la loi s'adaptât aux mœurs et non les mœurs aux lois.

La plus idéaliste des révolutions aboutit à un compromis entre le passé et l'avenir: restauration du principe monarchique et des institutions qui lui servent d'appui, combinée à l'esprit nouveau. Napoléon en est l'incarnation typique. L'idéal qui voulait établir l'égalité dans la population, ne s'est réalisé qu'à moitié: on obtiendra la place selon les talents et les mérites, à la condition toutefois que la nouvelle hiérarchie de l'argent ne s'y oppose pas.⁴

La Révolution avait aboli les inégalités juridiques, mais non les inégalités culturelles. On continue à mépriser les rangs inférieurs, pas au même degré, toutefois, qu'auparavant. Jusqu'à la révolution de 1848 beaucoup de gens du peuple sont des illettrés, pour qui la formation intellectuelle des classes cultivées constitue un obstacle. Ce n'est donc qu'au milieu du 19^{ième} siècle que la révolution culturelle s'effectue, tant soit peu complète. Jusqu'à 1848 l'esprit social de la France est encore tout proche de l'Ancien Régime. Après la Révolution de 89 la noblesse se tient toujours à l'écart du bourgeois et du peuple vulgaire.⁵

Cependant, en apparence, la situation est autre: il y a beaucoup de mésalliances, car la nécessité conduit la noblesse à s'allier à la bourgeoisie riche — sacrifice inévitable qu'elle doit faire au maintien de sa fortune; et la bourgeoisie, tout en mépri-

3. Kayer: Die gesellschaftliche Entwurzlung i. d. franz. Kultur.

4. cf. Ch. Lenient, La Comédie en France au 19^{ième} Siècle, vol. 1. Merlin: La soc. du Consulat et de l'Empire.

Kayer: Die gesellschaftliche Entwurzlung i. d. franz. Kultur.

Montégut: Etudes morales sur la Soc. française au 19^{ième} Siècle. Revue des 2 Mondes, déc. 1851.

L. Fontaine: Le Théâtre et la Philos. au 18^{ième} Siècle. (Chap. 4) Thèse 1879.

5. cf. Seignobos dans Lavis, Hist. de la France Contemp. depuis la Révol. jusqu'à la paix de 1919, vol. VI, La Révol. de 1848, p. 344.

sant la noblesse paresseuse, orgueilleuse et traditionaliste, ne méprise point les beaux titres.

Qu'un mariage soit considéré comme une affaire qui regarde toute la famille, et non seulement les deux époux, c'est ce que prouve le Code Napoléon qui exige le consentement des parents, même chez des enfants majeurs, ce qui est la cause de beaucoup de mariages malheureux. Naturellement les écrivains se révoltent contre toute oppression de l'individu par des parents despotiques.

La Décade Philosophique, le journal des idéologues de la Société d'Auteuil, fait une sélection parmi les œuvres nouvelles post-révolutionnaires. Ainsi elle mentionne *Adélaïde de Clarence*, (1796) lettres écrites des rives lémantines, recueillies par Sterne, auteur du *Voyage Sentimental*.

Il s'agit d'un père qui refuse de donner sa fille à un honnête jeune homme, parce qu'il a des idées politiques contraires aux siennes. Même sujet à peu près dans *Claire et Clairaut* paru en 1797, histoire de deux amants émigrés; encore un père qui ne veut pas laisser sa fille, noble, épouser un honnête plébéien.

Ici donc, comme le montrent plusieurs ouvrages post-révolutionnaires, les distinctions de rang subsistent dans les mœurs au lieu d'en être effacées.

Les comédies satiriques avant tout montrent les nouvelles plaies post-révolutionnaires. Ce genre de littérature, le plus dépendant des mœurs et de l'état de la société, rend le mieux l'esprit du temps. Avant la Révolution même nous y trouvons des idées libérales qui devancèrent Sieyès; ainsi le bourgeois dans *Le Droit du Seigneur* dit: «sommes-nous pas cent contre un?» Et Figaro proteste au nom de ceux qui n'ont rien: «... qu'avez-vous fait pour tant de biens? Vous vous êtes donné la peine de naître et rien de plus; du reste, homme assez ordinaire.»

Au temps de la Révolution on voit dans la comédie fonctionner la guillotine; puis, l'esprit français reprend ses droits; la comédie redevient facile et aimable avec du rire et des malices, sa tâche est — comme avant — de corriger et d'instruire en riant.

Geoffroy nous parle des critiques dont la sévérité rendait impossible les vraies comédies de mœurs. Il est probable que beaucoup de sujets de mésalliances nous ont échappé de cette

manière, car d'après Geoffroy on ne pouvait pas encore représenter la transformation d'un ancien républicain en un honorable bourgeois, ou même en un comte ou duc.

Ce qui est nouveau dans le théâtre, c'est que le bourgeois enrichi et le parvenu y tiennent plus de place qu'auparavant, et se substituent à la noblesse vieillie, reléguée à l'arrière-plan et représentée comme retardataire.

Les vaudevilles, les mélodrames et toutes sortes de pièces de foire, mettent en scène les mœurs nouvelles et souvent aussi des mésalliances. Sans prétendre à être complète, je citerai quelques unes de ces pièces insignifiantes.

Picard, auteur sous le Consulat et l'Empire, excelle dans la peinture de mœurs et dans l'observation morale. Sa comédie de 1791 *Le Passé, le Présent et l'Avenir* nous intéresse pour notre sujet. Cette comédie «trop constitutionnelle» qu'aucun théâtre ne voulait jouer, est pleine de malices contre le passé et d'éloges du présent.

Dans la première partie qui se déroule vers la fin du règne de Louis XV, M. Dunoir, bourgeois libéral et millionnaire croit à un avenir où le sage se dévoilera et le peuple s'éclairera. Le marquis, un libertin, qui enlève les jolies paysannes, veut épouser la fille du riche Dunoir, mais il a comme concurrent l'écrivain Dulis. Mme Dunoir, de naissance noble, pour réparer le défaut de sa mésalliance, veut faire sa fille marquise, et elle dénonce le rival au marquis:

«Ses ouvrages sont pleins du préjugé vulgaire,

«Qu'étant tous ici bas enfants du même père,

«Les hommes en naissant, sont tous égaux entre eux.»

Marquis: «Mais vous me parlez là d'un homme dangereux!»

Pour s'en débarrasser, on le fait emprisonner.

La première partie finit sur les paroles de l'abbé:

«L'égalité sera pour toujours établie.»

Cela en 1787.

Le *Présent* se passe deux ans plus tard.

Le ci-devant marquis s'appelle simplement M. Duribar (sa sœur est la fameuse Dubarry). L'ex-Mlle Dunoir, n'ayant pas trouvé dans son titre de marquise le bonheur promis, plaide en

séparation d'avec son mari. Elle l'avait épousé avant la Révolution, alors que son amant était emprisonné.

Dans la troisième partie, *l'Avenir*, le ménage est divorcé.

L'écrivain Dulis rentre. On lui explique les merveilles de la Révolution, à laquelle il n'a pas assisté.

Pendant son emprisonnement il n'a pas cessé d'aimer Mlle Dunoir, et comme le divorce était possible, il épouse celle qu'il aime.

Ce mariage, que la mère avec ses idées d'Ancien Régime considérait comme mal assorti, malgré l'amour des deux jeunes gens, se réalise dans *l'Avenir*: il sert à l'auteur de moyen pour montrer les bienfaits du système nouveau, ainsi que, entre autres, la fusion entre noblesse et bourgeoisie.

En 1797 Picard écrit la comédie: *Médiocre et rampant ou Le Moyen de Parvenir*.

Charles Firmin, le fils d'un petit employé du ministre Ariste, dont il aime la fille, trouve que son père n'occupe pas la place qui correspond à ses mérites, car le flatteur Sélincour rampe dans l'ombre vers le poste de ministre, en se vantant des pamphlets qu'il s'est fait faire par Firmin, en laissant croire qu'il en est l'auteur.

Naturellement Laure, qui aime Charles, éprouve une vive antipathie pour Sélincour. Finalement celui-ci se trahit lui-même, Firmin père obtient le poste de ministre et Charles peut épouser Laure.

Aux yeux du ministre le mérite et la probité valent plus que la naissance. Il a vraiment un sens social nouveau, tandis que Sélincour considère le mariage comme un «moyen de parvenir.»

Dans l'ancienne comédie nous trouvons beaucoup d'exemples de ces caractères exagérément ambitieux. Mais il y a une grande différence: c'est qu'au 17^{ième} et au 18^{ième} siècle les misérables sont toujours des nobles, qui cherchent à parvenir par quelque mariage d'argent avec une roturière vertueuse; évinçant sans scrupules l'honnête et fidèle amant bourgeois.

Ici il n'y a pas de distinction de naissance, mais de fortune; il n'y a pas de distinction d'éducation, mais de mérites, et les rivaux sont tous les deux des bourgeois.

Picard et Mazère: *Les trois quartiers* (1827).

Ces quartiers sont St Denis, La Chaussée d'Antin, et le fbg St Germain qui se jalourent et se froissent continuellement. Les mésalliances de leur représentants sont les symboles de la disparition des distinctions sociales.

Sans ménagements on fait justice du bourgeois ambitieux.

M. Desrosier, coureur de dot, veut épouser Georgette, fille d'un marchand de nouveautés au fbg St Denis. Quand il apprend qu'il est plus riche qu'il n'avait espéré, il veut trouver un parti plus brillant, et sous prétexte de générosité et de complaisance pour son rival, il se retire.

Alors il s'approche de Jenny Martigny, la sœur d'un banquier de La Chaussée d'Antin. Il réussit dans ce milieu, et le banquier engage sa sœur à épouser ce riche parti.

Mais Jenny aime le pauvre vicomte Delbois, qui est aussi épris d'elle. Et quand le prétendant Desrosier apprend que son oncle à héritage est mort, il renonce aussi cette fois-ci à ce mariage, dans l'espoir de trouver encore un meilleur parti.

On lui propose la comtesse de Montfort du fbg St Germain; une charge qu'il obtiendrait par elle intéresse beaucoup Desrosier. Le banquier aime la comtesse, mais cet amour n'est pas réciproque, elle méprise l'argent, tout en étant libre d'orgueil nobiliaire.

Finalement de même que Georgette épouse son amant, le commis, Jenny son vicomte, la comtesse épouse le banquier.

Le seul qui reste célibataire est M. Desrosier, lui qui a tant ambitionné de faire un beau mariage.

L'amour écarte les distinctions de rang et de fortune; bien que dans chacun des trois quartiers il y ait des personnages qui conseillent un mariage d'intérêt: le père de Georgette veut trouver au plus tôt un gendre riche, mais il doit renoncer à ce désir chéri.

Le banquier, fier de sa roture et de son argent, veut augmenter sa richesse en mariant sa sœur; il refuse son consentement au mariage pauvre avec le vicomte, car repoussé lui-même par la comtesse, il s'est juré de ne plus avoir affaire avec tout le ramassis des nobles — seulement quand la comtesse change d'humeur, il retire aussi son serment. Il reste à savoir si ces

mariages seront des plus heureux: la comtesse se marie pour donner un bon exemple: «je veux que nous n'ayons de fierté ni l'un ni l'autre.»

— Nous n'y trouvons pas de marques de véritable amour, ce qui peut-être n'est pas nécessaire, car on est pénétré d'une telle ivresse d'égalité et de fraternité que cela dispense de tout.

La sœur du banquier se plaint de la richesse dont elle est l'esclave: «On nous donne une brillante éducation, on nous inspire des sentiments nobles... on nous met entre les mains des livres où il n'est question que du bonheur qui résulte en ménage de la convenance des goûts,... du caractère;... on nous mène au spectacle pour y voir des pièces, qui, toutes, finissent par des mariages entre jeunes gens sur lesquels on a appelé notre intérêt, parce que leur amour était contrarié par des parents déraisonnables. Eh bien, lorsqu'il s'agit de nous marier à notre tour, nos parents ne se laissent guider dans leur choix, que par la fortune, l'ambition (II, 11). La personne que l'on marie, doit toujours être la dernière consultée.» (II, 13).

Cette condamnation de la société, le contraste entre la réalité d'une part, et d'autre part les illusions que donne aux jeunes gens l'éducation, aurait servi 50 ans plus tôt à une pièce à thèse.

L'action finit par l'apothéose de l'union des trois quartiers.

Le banquier exprime la conception de son époque: «Les temps sont passés où les grands seigneurs s'abaissaient pour épouser des filles de financiers qui étaient heureuses de trouver leur admission dans une famille noble.» Par contre, ce sont maintenant les parvenus qui se croient la seule puissance du jour et détestent les pauvres même nobles.

Scribe abandonne son parti-pris contre les mésalliances à l'égard de la politique, qui plaide en faveur de la mésalliance; et Scribe est trop opportuniste pour s'opposer à ses lois. Il a de la complaisance pour le libéralisme bourgeois et le chauvinisme bonapartiste; ses sympathies bourgeoises s'éloignent du Fbg St Germain, et s'il touche à l'aristocratie, c'est plutôt celle de la finance et du haut commerce.

Pareil au tableau de mœurs de Picard: *Le Passé, le Présent et l'Avenir*, Scribe, en collaboration avec Rougemont, écrit ses

«esquisses historiques en trois parties»: *Avant, Pendant et Après* (1728).

Dans le premier tableau, *Avant*, l'auteur nous représente l'aristocratie volage, dissipatrice et réclamant des privilèges sans se charger des devoirs. Le marquis, un libertin sans scrupules, pareil au marquis d'*Avant* de Picard, est épris de Julie, la fille d'un négociant, orpheline, que la mère du marquis a recueillie. Mais contrairement à son frère cadet, le chevalier, il n'a jamais eu l'intention sincère de l'épouser; elle n'est pas «née» et l'honneur de famille importe au marquis par dessus tout.

Le chevalier, par contre, est un esprit éclairé, donnant l'exemple du noble comme il faut, il ose braver les préjugés de son frère et de sa mère; mais l'intrigue de celle-ci rend impossible son désir: à l'insu du chevalier, elle marie Julie à Gérard, un brave fermier, et Julie, à laquelle on a fait croire que c'était là le désir du chevalier, consent, le cœur brisé. Quant au marquis, sa mère lui destine le plus riche parti de France; il ne s'inquiète pas, car «tous les jours on aime une jeune fille, et on épouse une demoiselle. D'ailleurs, si elle ne plaît pas, elle se retirera à son château, et on ne la reverra plus.»

Voilà les idées superficielles de la noblesse du 18^{ième} siècle.

Partout dans la pièce on accuse la société des injustices criantes envers les paysans, les soldats, les pauvres. A l'exception du chevalier, tous les nobles y sont méchants. C'est pour cela que le chevalier veut quitter ce «pays où l'on peut impunément fouler aux pieds l'honneur, la vertu et tous les sentiments généreux.»

Le second tableau représente les terreurs de la Révolution.

Le Coiffeur Gérard fait beaucoup de bien: il sauve la vie des ci-devant marquis et chevaliers.

La troisième partie, *Après* nous montre l'effet salutaire de la Révolution, *Pendant* nous avait aussi montré le revers de la médaille. Le chevalier, général maintenant, a toujours des idées justes et égalitaires, le fils du ci-devant marquis est un esprit libéral et éclairé, tandis que d'autres nobles trouvent chaque innovation «une folie», par exemple que maintenant il est possible que le général épouse Julie, qui, sœur d'un maréchal de

France est de famille aussi illustre que les leurs. Et ils ne peuvent pas comprendre non plus qu'un simple avocat, neveu d'un glorieux parvenu de la démocratie, épouse la fille de Julie et du général, et évince ainsi le fils du marquis.

Cette union symbolise la liberté sage et modérée d'un temps dénué de préjugés sociaux.

La troisième partie est l'apothéose de l'égalité, exprimée par les deux mésalliances. Union! c'est là le désir de chacun dans la nouvelle France.

La charpente de cette pièce est pareille à celle de *Passé, Présent et Avenir* de Picard; on y introduit le retour d'un émigré à qui on explique les transformations grandioses apportées par la Révolution.

Naturellement, comme toujours quand il s'agit de mésalliance, il y a une disproportion entre les droits de la société et ceux reconnus à l'individu. Cette disproportion est admise comme un principe naturel par le 17^{ième} siècle, (Molière); la première moitié du 18^{ième} siècle s'avise davantage de cette disproportion, sans toutefois la critiquer, et, à la fin du même siècle, on met en valeur les droits individuels au détriment de ceux de la société.

Le 19^{ième} siècle, dans sa majorité, vit clairement, que le vieux cadre de la société était vermoulu; on le brisa pour le remplacer bientôt par un autre, plus adapté au goût du temps; les limites sociales ne disparurent donc point.

La Camaraderie ou La Courte Echelle, (la courte échelle de la société) (1737).

Agathe, la fille du Comte de Miremont, devenu Pair de France sous la Restauration, aime l'avocat Edmond, un homme de mérite réel, qui ne peut pas comprendre, que le talent ne compte pour rien et que les protections fassent tout. La femme ambitieuse du Comte, fille d'un marchand de bois, maintenant «arrivée» veut faire parvenir sa famille, elle intrigue contre Edmond, qu'elle avait aimé autrefois, sans être payée de retour. Pour qu'elle lui procure des voix aux élections législatives, on la persuade qu'il l'aime. Il est élu et peut épouser la fille du comte, qui n'est pas fière de sa noblesse d'Empire.

Le comte lui-même a été épousé à cause de sa position, et son ménage n'est pas heureux, il est tout à fait sous l'empire de sa femme.

Dans le nouveau ménage, le mérite d'Edmond a effacé la mésalliance.

Autrefois dans la littérature, où il n'était question que de différences de naissance, le caractère de la mésalliance ne pouvait pas s'effacer, tandis que, du moment où elle provenait de la fortune et du rang, ce caractère pouvait disparaître.

Cette pièce, écrite en 1837 tombe dans «l'ère des intérêts matériels», comme Louis Blanc désigne le temps de Louis Philippe.

Scribe, l'homme du «juste milieu» qui appartenait aux libéraux sous la Restauration et aux conservateurs sous la Monarchie de Juillet montre la riche bourgeoisie satisfaite; avec la chute de cette monarchie, cet écrivain bourgeois vit pâlir son étoile.

Bien qu'il fût fêté dans le monde entier, il avait ses ennemis surtout dans le camp des romantiques; il leur paraissait trop plat, trop «bourgeois».

Ce mot «bourgeois» était presque une insulte au temps du romantisme. Originellement ce mot désignait celui qui jouissait de certains droits par ses mérites; sa position était entre le menu peuple qui l'enviait et la noblesse qui le méprisait. Puis le bourgeois s'enrichit et se mêla des choses de l'esprit, auxquelles on lui déniait toute aptitude. «Bourgeois» désigne donc un homme qui n'est pas noble, qui connaît mal les ouvrages de l'esprit, un homme enfin, qui se donne des airs d'importance. La Révolution accroit encore le sens péjoratif de ce mot, un bourgeois est l'ennemi des troubles qui renversent et rénovent; il finit par prendre le sens d'individu hostile au progrès, oisif, profitant des peines de l'ouvrier, un capitaliste, une sangsue qui s'engraisse aux dépens du peuple.

Sans se mettre du côté de ces parasites, qu'il rendait ridicules, Scribe ne franchit jamais les limites étroites de la bourgeoisie, qu'il respectait.

Nous retrouvons des idées également bourgeoises et banales dans Bayard: *La Marquise de Prétintaille* (1736).

Le marquis de Prétintaille «trouve gentil de se mésallier de temps en temps avec de jolies filles.» «ça leur fait honneur,

ça me fait plaisir, c'est tout profit.» (nouvelle application du mot «mésalliance.») La morale de cette pièce est:

«Si par le nom, par la naissance,
Notre destin est différent,
Prenons conseil de la prudence
Et que chacun garde son rang.»

Dans cette pièce l'auteur repousse la mésalliance — impossible d'ailleurs, tant que les personnes en question sont déjà mariées-il y présente cette vieille vérité que la noblesse est corrompue et qu'il faut s'éloigner d'elle.

Dans l'autre vaudeville de Bayard: *Le Gamin de Paris*, (1735) Amédée, fils d'un comte se fait passer pour un pauvre artiste, pour plaire à Elisa, la fille d'un brave officier. Mais comme le jeune homme est oisif et léger, son propre père ne lui permet pas de l'épouser. Il abandonne alors sa vie libertine, pour se rendre digne de son aimée, qu'il épouse malgré une vieille tante qui est choquée d'une mésalliance dans sa famille.

C'est là, comme tant de fois, le heurt des anciennes mœurs, représentées comme ridicules avec les nouvelles mœurs, plus sympathiques.

b.) Eloge de la Mésalliance, considérée sous l'Aspect romantique et individualiste.

Quittons un moment le vaudeville pour passer au mélodrame, ce nouveau genre dont Diderot, Nivelle, Mercier et Sedaine furent les prédécesseurs; il contient des émotions à forte dose, exposées dans un style boursoufflé.

Si j'appuie ici sur les différents genres, c'est non seulement parce que la fin des pièces, contenant des mésalliances, est autre, mais que le sujet l'est aussi.

Pixérécourt, qui fut surnommé «le prince des boulevards» (Geoffroy), et «le Corneille du mélodrame» a influencé, surtout par son mauvais goût, les romantiques. (cf. M. Le Breton: *Le Théâtre Romant.*)

Victor ou L'Enfant de la Forêt (1798) rappelle le sujet de *Robert Macaire* d'Antier.

Ici comme là un fils est honteux de son père, brigand et voleur; Victor se trouve dans la nécessité ou d'outrager la loi de

la nature en tuant son père, ou d'être un monstre d'ingratitude en laissant tuer par celui-ci le père de son adorée, son père adoptif. Celui-ci qui est baron, ignore l'ascendance de Victor et lui accorde sa fille. Mais, étant fils d'un brigand, Victor peut-il épouser la fille d'un baron? Certes, il n'aurait jamais osé l'aimer s'il avait connu son origine, mais il s'était toujours cru orphelin.

Avant de mourir, le père de Victor recommande son fils au baron: «Ne l'abandonnez pas, oubliez le sang dont il sort, pour ne vous souvenir que de ses vertus... Consentez à l'unir à votre fille. Adieu, Victor, pardonne-moi ta triste existence!»

Tout le monde est touché et Victor, fils d'un brigand épousera la fille du baron.

Ce mélodrame de 1798 appartient au fond à un roman de Ducray-Duminil; mais là, le brigand ne se repent pas de sa vie criminelle.

En 1802 Pixérécourt composa *La Femme à deux Maris*, dont le fond est également emprunté à un roman de Ducray-Duminil: *Paul ou La Ferme Abandonnée*, de 1800.

Eliza Werner, femme du comte de Fersen, croit que son premier mari, Isidore Fritz est mort, car elle en a des preuves sûres. Mais elle s'est trompée, il arrive à l'improviste et veut lui extorquer de l'argent. Elle l'avait épousé malgré la volonté de son père qui lui avait donné sa malédiction. Fritz n'en voulait qu'à la dot d'Eliza, il l'humiliait et l'outrageait. Devenue pauvre, elle travaille maintenant pour son père qui ne lui a pas pardonné. Après avoir vu les certificats de décès de Fritz, elle épouse le comte sans lui dire qu'elle a un fils. Et quand le comte apprend la vérité, il ne lui en tient pas rigueur. Le père d'Eliza retire sa malédiction, et tout s'arrange ainsi.

Ici la mésalliance n'est pas le sujet essentiel de la pièce. La première mésalliance, avec l'escroc, est malheureuse, Eliza est donc punie pour s'être mariée contre le consentement de son père, tandis que la seconde mésalliance qui, tout au moins n'attire pas la malédiction du père, est heureuse. On pourrait donc dire, que la mésalliance en elle-même est approuvée par l'auteur, mais non aveuglement.

Les Ruines de Babylone (1810), le plus romanesque des mélodrames, de Pixérécourt, aborde le problème de la mésalliance

d'un tout autre point de vue. Il s'agit dans cette pièce d'un mariage disproportionné relativement à la nationalité et à la race. Giafar, le Barmécide, est marié avec Zaïda, la sœur du calife Haroun-al Raschid. Mais d'après un vœu et malgré les six ans de mariage, il n'a pas les droits d'époux sur sa femme, il n'est que le frère, l'ami de Zaïda, parce qu'étant étranger, il souillerait le sang d'Ali; c'est là tout au moins le prétexte que la femme du calife a inventé pour se venger de Giafar, qui, autrefois, l'avait repoussée. D'ailleurs elle veut éviter qu'un enfant de la sœur du calife dispute le trône à son fils.

Malgré la défense Giafar et Zaïda ont un fils, Naïr, qu'ils font élever dans un pavillon isolé dans la forêt. Des intrigants espionnent ce secret, et le calife est inexorable aux prières des malheureux époux, qu'il veut exécuter.

Mais finalement, il pardonne.

Au fond il ne s'agit pas ici d'une distinction de race ni de nationalité qui rend l'union si malheureuse, mais d'intrigues personnelles qui se déroulent sous ce masque.

De même que dans *La Citerne* (1809) de Pixérécourt, une pupille doit épouser son tuteur, dans *Le Fanal de Messine* (1812).

Aymar, le farouche gouverneur, tuteur de la belle Phrosine, dont il est amoureux, éloigne son rival Méliodore, qu'il veut faire périr. Les espions d'Aymar guettent les deux amants, on jette Méliodore dans la mer, mais tous les deux seront sauvés et pourront s'unir; naturellement, le méchant tuteur sera puni.

Le sort a préservé Phrosine de devenir l'épouse d'un homme méchant et trop âgé pour elle.

Le dénouement heureux est d'usage dans la technique du mélodrame à quelques exceptions près, comme *Valentine ou La Séduction* (1821).

Cette dernière pièce est plutôt une tragédie bourgeoise qu'un mélodrame, car le vice n'y est pas puni, et la vertu doit périr.

Valentine, fille d'un soldat, a épousé secrètement le comte Edouard qui s'est introduit chez la pauvre fille sous les traits d'un peintre. Le lendemain de leurs noces Valentine apprend qu'elle a été la victime d'une ruse infernale, qu'il est déjà marié à une comtesse. C'est ici que l'action commence. La légitime épouse lui témoigne le plus tendre intérêt, et la console. Edouard, qui

estime la vertu de Valentine, se repent de son infamie, à laquelle il a été poussé par un ami libertin.

Le père de Valentine n'approuvait pas l'amour de sa fille et du comte, car il voyait bien qu'un mariage serait impossible à cause de la distinction sociale. Valentine ne veut pas survivre à sa honte, elle se noie en s'écriant : « je te pardonne et je meurs. »

Dans les autres pièces de Pixérécourt, mentionnées ici, il y a eu un dénouement heureux, ici le véritable amour est victime de la fausseté; la morale est la même que dans *La Femme à deux Maris* : la jeune fille aurait pu s'épargner toutes ses misères, si elle avait auparavant consulté son père.

Pourquoi cette mésalliance a-t-elle une fin si tragique? C'est autant une question sociale qu'une question de caractères. Le comte, au fond, n'est pas sans scrupules, mais il a trop peu de fermeté morale et de conscience de son devoir pour résister aux charmes d'une belle jeune fille. Et Valentine est trop faible et naïve pour trouver du mal dans son amour.

Si Valentine avait été d'un rang plus élevé, le comte n'aurait sûrement pas osé la séduire et la tromper, mais avant tout, ce mariage échoue à cause de la faiblesse des caractères des deux héros. Il y a donc une grande différence entre cette pièce-ci et celles de Dancourt, Allainval ou, plus tard, Sandeau et Augier.

Ici c'est la première fois qu'une mésalliance, conclue sans le consentement des parents, finisse tragiquement.

Cet ouvrage annonce les pièces avant tout morales qui apparaîtront quelques années plus tard. Pour le moment, il s'agit encore de mésalliances purement matérielles, comme dans les pièces de Scribe, Mazère et les autres vaudevillistes, où nous voyons, comme dans *Valentine* que l'auteur ne se met pas du côté des mésalliances, même pas toujours de celui du mariage d'amour.

Comme *Paul et Virginie* cette pièce-ci finit par la mort de l'héroïne seulement.

Pixérécourt se distingue de Bernardin de St Pierre, dans l'œuvre duquel perçait une accusation latente contre la société, tandis qu'ici, l'auteur nous veut plutôt montrer une destinée tragique.

c.) *La Mésalliance n'est pas acceptée.*

I.) *La Mésalliance entre Personnes de Religions différentes.*

Nous aurons affaire maintenant aux mésalliances qui sont condamnées, qu'il s'agisse de mésalliances pour cause de religions différentes, de mésalliances d'âges ou de rangs. Les auteurs romantiques ne vantaient pas les mésalliances aveuglément, mais ils les condamnaient, surtout s'il s'agissait là de privation de la liberté individuelle.

Chateaubriand a traité de ces problèmes p. ex. dans l'amour coupable d'Atala pour Chactas; mais parlons maintenant de l'amour du vaillant héros royal maure pour une descendante du Cid dans *Les Aventures du Dernier des Abencérages* (1808).

Depuis trois ans le dernier Abencérages interroge sa conscience pour savoir s'il doit se faire chrétien, afin d'épouser Dona Blanca, qui, fière, ne veut épouser qu'un chrétien.

Leur orgueil mutuel ne les fait céder ni l'un ni l'autre. Lorsque le dernier Abencérages apprend que c'étaient les aïeux de sa bien-aimée qui avaient massacré les siens, il se sépare d'elle et s'en va au désert.

La fierté, l'honneur a éclipsé l'amour.

Encore une fois le génie du christianisme sort triomphant du terrible combat avec l'amour. L'honneur de la famille ne paraît pas être une chimère, pour un romantique de 1808 aussi bien que pour un classique de 1636.

II.) *La Mésalliance d'Age.*

Comme les dernières pièces mentionnées, *Le Jeune Mari* de Mazère (1820) met en garde contre la mésalliance contractée non exclusivement par intérêt.

Mazère qui défend la cause des mésalliances sociales dans *Les trois Quartiers*, montre ici les malheurs d'une mésalliance d'âge. Le caractère de la mésalliance ressemble au *Chevalier à la Mode* de Dancourt, et au *Mariage Forcé*.

A prix d'argent une vieille femme se procure le luxe d'un jeune mari, du chevalier Oscar de Beaufort, criblé de dettes. Sans scrupules il l'épouse, et joue la comédie de l'amour avec la vieille qui est très jalouse même de ses amis et le guette par-

tout. Elle le gouverne complètement se disant : « entre deux époux le maître est toujours celui qui a fait la fortune de l'autre. » Jalouse de sa nièce Clara, Mme de Beaufort veut la marier le plus tôt possible. Le prétendant fort riche a malheureusement trente ans de plus que Clara. Il renonce à ce mariage disproportionné en apprenant les conséquences de celui de Mme de Beaufort, qui avoue : « Ce bonheur que nous nous sommes demandés l'un à l'autre, il l'a cherché dans ma fortune, je l'ai cherché dans sa jeunesse, et je sens qu'il nous fuira toujours. A chaque instant ma jalousie luttera contre son amour de l'indépendance : nos caractères se combattront..., et voulant tous deux être maîtres, nous ne serons tous deux que martyrs. » Cet aveu tragique nous frappe ; jusqu'ici, on croyait Mme Beaufort une vieille bilieuse qui s'autorisait de sa fortune pour intimider son mari. Mais cet aveu découvre qu'elle souffre, au fond d'elle-même et, le cœur douloureux, ne fait que jouer la comédie pour tenir son rang.

Son mari fait des dettes énormes, elle le délivre de Ste Pélagie, mais maintenant il « connaît ses droits », il « n'est pas sorti d'une prison pour entrer dans une autre ». Il dissipe tout l'argent de sa femme, regrettant de s'être chargée d'elle, comme elle regrette de l'avoir épousé. Mais comme nous nous trouvons dans une comédie, il n'y a ni conflits, ni dénouement tragique : la jeune Clara peut épouser celui qu'elle aime et est heureuse avec lui, tandis que Mme de Beaufort tâche de l'être et de lutter encore, plutôt que de se séparer de son mari. Elle préfère donc continuer son martyre ; conclusion analogue à celle du *Mariage Forcé* avec la perspective d'une tragi-comédie future.

A cause de l'analogie du titre mentionnons un vaudeville, *Le Vieux Mari* de Scribe et Mélesville (1828).

Dans cette pièce la mésalliance d'âge ne se réalise pas et ainsi disparaît la description des malheurs qui devraient en résulter inévitablement. Tout de même, il semble s'agir d'un mariage disproportionné dû à la différence d'âge—lui, ayant 60 ans et la jeune mariée 18. En réalité la mésalliance apparente ne repose que sur une mystification du jeune neveu qui joue un tour à son oncle, ennemi acharné du mariage. Le jeune homme se fait passer pour son oncle ; malgré sa vieillesse apparente il

finit par ne pas déplaire à Mathilde et par l'épouser, bien qu'elle aime secrètement le neveu de son vieux mari. Quelle surprise, lorsqu'elle apprend qu'elle a épousé le neveu!

L'amour est trop considéré comme un simple jeu- le neveu p. ex., mari amoureux, ne révèle à sa femme que le lendemain de sa noce qu'elle a épousé. D'autres passages ne sont pas moins invraisemblables: Mathilde avait consenti à ce mariage par devoir envers son tuteur, qui hait tout ce qui est jeune; elle y trouve d'ailleurs l'occasion d'échapper à la servitude dans laquelle elle était tenue.

III. *La Mésalliance de Rang.*

Un autre mariage qui passe d'abord pour une mésalliance mais qui en réalité est une union assortie, constitue le sujet de *Robert Macaire* (1834). Le sujet rappelle celui du *Victor* de Pixécourt.

Le fils de Robert Macaire ne peut point épouser, à cause des crimes de son père, une jeune fille de bonne famille. Robert, un brigand, abandonne sa femme à la misère et épouse Eloa, la fille d'un baron. Cependant, celle-ci n'est qu'une enfant trouvée, élevée par un chef de brigands, qui se fait passer pour baron et pair de France, tandis que Macaire joue le rôle d'un chevalier et membre de plusieurs Académies. Il vole, pour se procurer des cadeaux de noce.

Le «baron» et le «chevalier» concluent le mariage de façon généreuse, car chacun de son côté croit l'autre millionnaire; chacun se réjouit à part soi de la mésalliance qu'il a imposée à l'autre. Le «baron», content d'avoir marié si bien sa fille, découvre sa véritable identité, tandis que Macaire garde le silence. Quand celui-ci apprend qu'il s'est marié à une enfant trouvée, il s'écrie avec dignité: «Une mésalliance! Tous les malheurs à la fois!» Et il est assez roué pour renvoyer trois fois la police qui le recherche.

L'idée qu'on ne doit contracter mariage qu'entre gens du même milieu, se retrouve dans *L'Artiste Ambitieux* de Théaulon (1820).

L'artiste ambitieux doit passer par toutes les humiliations qu'une mésalliance apporte inévitablement selon l'auteur. Le

sujet est analogue à celui du *Glorieux* de Destouches. L'action se déroule au lendemain de la Restauration, à une époque où tout le monde veut être «né» où tout le monde veut conquérir des places, où les uns descendent et les autres s'élèvent.

La pièce lance ses traits contre ceux qui poursuivent les titres avec la même ardeur qu'avant la Révolution.

Le comte et la comtesse, qui n'ont rien appris par la Révolution, représentent les attardés de l'Ancien Régime. Leur fille Hortense a épousé un artiste. Bien qu'elle n'ait pas eu de dot, les parents sont convaincus de l'importance de l'honneur qu'ils ont fait à Raymond, un bourgeois.

Il devient vaniteux: il cède aux instances de sa belle-mère et laisse là son art qui sentait la roture, et s'installe dans un magnifique hôtel où il vit d'expédients et de crédits dans l'attente d'une place importante.

Sa belle-mère constate avec plaisir l'influence que son milieu exerce sur lui: (IV, I, à sa fille)

«Malgré mon rang, mon sang, Raymond est votre époux.

«Raymond!... mais laissons-là cette mésalliance;

«C'est le fruit des malheurs qui pesaient sur la France.

«L'amour, l'esprit du siècle et sa perversité

«Ont attiré sur nous cette calamité.

«Il faut se résigner, et d'une âme moins fière

«Porter de cet hymen la chaîne roturière.

«Je vois avec plaisir, depuis cette union,

«Le cœur de votre époux atteint d'ambition;

«Ce noble sentiment est une preuve sûre

«Qu'il saura quelque jour démentir la nature.» (I, 4).

Raymond cherche effectivement à «démentir la nature»: comme son nom plébéien y fait obstacle, il veut se faire adopter par un duc; mais il a encore son père. Pour s'en débarrasser, il le fait partir pour l'Amérique.

Déjà Raymond ne compte plus le revoir, quand le vieillard revient avec une fortune considérable, pour payer les dettes de cette ingrate famille. Il fait de vifs reproches à son fils, le «glorieux»; mais lui aussi finit par céder aux préjugés du comte et de la comtesse et son fils lui baise la main, en s'écriant à part: «S'il avait seulement le titre de baron!»

Dans ce vaudeville il n'y a ni longs sermons moraux, ni triomphe de la vertu: Raymond n'est pas amélioré et le sot préjugé est vainqueur de tous les personnages.

Comme dans *George Dandin* on rit du mari qui a épousé une noble; mais Dandin est plutôt la victime, qui nous inspire aujourd'hui de la pitié, tandis que l'ambitieux, qui a calomnié son père, n'est point digne de notre sympathie.

Contrairement à l'ensemble des autres pièces, la description de la mésalliance porte ici sur une période *postérieure* au mariage.

Le même auteur écrit en collaboration avec Etienne: *Le Philosophe ou Le Charbonnier*; comédie romanesque et sentimentale qui décrit les amours d'une grisette et d'un avocat. Le sujet, repris par Félix Pyat, devient un mélodrame socialiste.

Une Liaison (1834) de Mazère et Empis devance de sept ans *La Chaîne* de Scribe et rappelle la situation du *Mariage d'Argent*.

Dans *Une Chaîne* (1841) l'avoué Hector Ballandard épouse une jolie femme, nantie d'une jolie dot, pour payer sa charge. Il envie son ami Emmeric, qui est aimé d'une comtesse, sa protectrice qui l'a détourné de l'amour qu'il éprouvait pour sa cousine. Emmeric hésite entre les deux femmes, mais enfin il se décide pour sa cousine; au moment où on signe le contrat, la comtesse le réclame pour elle: «c'est à un mariage d'argent que vous me sacrifiez! A l'instant même vous déclarerez à votre oncle que vous renoncez à ce mariage. Je le veux, moi, à qui vous devez tout!»

Emmeric, (qui ne l'aime plus, sans vouloir paraître ingrat): «Oui, vous êtes une grande dame et je ne suis qu'un artiste, mais ennobli par votre amour, et par quelque gloire peut-être, il n'y a plus de distance... et dussent vos ducs et pairs et tous les grands seigneurs frémir d'orgueil et s'indigner d'un tel rival, la noblesse des arts vaut bien l'autre, elle est aussi glorieuse, plus rare...»

Quand la comtesse lui dit un «adieu pour jamais», il respire de se sentir délivré de cette chaîne.

Dans le vaudeville *La Demoiselle à marier* (1826) que Scribe a composé en collaboration avec Mélesville et Carmouche, Scribe exprime son mépris pour les mésalliances qu'il rend ridicules.

Il s'agit ici moins d'une différence de rang que d'une différence de mœurs et d'éducation.

Dans Scribe il n'y a jamais de grandes passions, ni de grandes vérités, on n'y tient pas de longs discours exposant le pour et le contre d'une mésalliance, on n'est pas compliqué. Quoi de plus naturel, que ce «moraliste au coin du feu» ait eu ses adversaires, que Théophile Gautier le nomme un «charpentier», et «le poète le plus antipoétique qu'on puisse imaginer, car la fantaisie, le lyrisme lui manquent.» A ce reproche s'en ajoutent d'autres à propos du *Mariage de Raison*, appelé par quelques uns: *Le Mariage de Dérason*. (1826).

Cette comédie-vaudeville est une des plus applaudies et une des plus attaquées. Scribe y rompt intentionnellement avec la tradition romanesque et théâtrale, selon laquelle, de temps immémorial, les écrivains se mettaient du côté de l'amour, contre les préjugés des parents, contre les philistins, contre la raison. Jusque là chaque fois qu'il s'agissait d'amour malgré une distinction de rang ou de fortune, c'était l'amour qui devait vaincre tous les obstacles; par ce dénouement les écrivains voulaient éteindre les préjugés de rang.

Mais ici, un écrivain prône le mariage de raison aux dépens de l'amour.

Julie dans *la Nouvelle Héloïse* faisait un mariage de raison, parce qu'elle cédait aux préjugés injustes de son père; mais le sort de Julie, dont l'amour ne s'éteignait pas, servait à illustrer l'injustice des parents, c. à. d. de la société qui opprime les droits de l'individu. Pixérécourt dans *Valentine* avait aussi montré les effets pernicioeux d'un mariage d'amour, contre lequel il s'élevait moins parce qu'il était une mésalliance, que parce qu'il était conclu sans le consentement des parents. Déjà moins sensible que l'abbé Prévost ou Bernardin de St Pierre, Pixérécourt n'accusait pas la société des malheurs de son héroïne, mais il montrait, sans commentaire, la vie telle qu'elle est sous son aspect triste.

Dans *Le Mariage de Raison*, au contraire, le mariage de raison est la seule solution juste.

D'après Scribe, l'amour et le mariage sont deux choses opposées, -- comme Julie l'écrivit aussi à St Preux --: le premier est un feu léger et fugitif, tandis que le second est une

institution sérieuse, réglée par la convenance et l'intérêt. Scribe est d'avis, que l'amour naîtra dans le mariage, car «on finit toujours par aimer le père de ses enfants.»

Suzette, une pauvre orpheline, est recueillie par la comtesse, Mme de Brémont, dont elle devient la femme de chambre. Edouard, le fils de la maison, amoureux de Suzette, veut l'épouser. Mais son père n'est pas d'accord; et quoiqu'on dise en général, qu'il n'est pas de remède contre l'amour, il en connaît un, auquel rien ne résiste: il substitue à son fils un autre prétendant, un brave sergent à une jambe de bois; intrigue des parents, utilisée par Marivaux (*Marianne*) et plusieurs autres auteurs.

Le comte aimerait mieux voir son fils mort, que de consentir à une telle mésalliance. Pour persuader son fils de l'impossibilité de ce mariage, il lui raconte, que lui-même, ayant 18 ans, était un extravagant, comme l'est Edouard aujourd'hui, qu'il était épris d'une jolie ouvrière. Comme son père s'opposait au mariage, les deux amants s'empoisonnaient, mais on les sauva et alors son père ne put malheureusement plus interdire cette union. Un an après, il plaidait en séparation. Le comte finit son récit sur cette sentence: «Voilà, Monsieur, voilà, comment commencent et finissent les mariages d'inclination.» (I, 10).

Peut-on s'exprimer d'une manière plus négative sur les mariages d'amour? Le comte recommande à son fils le mariage de raison, car lui-même, il n'a eu qu'à se féliciter d'avoir fait un tel mariage. «Je devins veuf, et cette fois je contractais un mariage de raison; j'épousais votre mère, que j'appréciais, que j'estimais, mais que je n'adorais pas. . . . L'amour est venu plus tard . . . non cet amour qui tient du délire des sens, ou de l'imagination, mais cet amour véritable, cimenté par le temps.»

Ces propos ne parviennent pas à convaincre le fils, et Suzette est torturée entre son amour pour Edouard et le devoir envers ses bienfaiteurs. Le conflit, analogue à celui des pièces classiques, est résolu comme dans celles-ci: par le triomphe du devoir sur l'amour.

Après l'époque des théories classiques absolues, on observe en général l'une des deux attitudes suivantes: Ou bien, on ne glorifie plus cet héroïsme — *La Nouvelle Héloïse* accuse la société, *Manon Lescaut* s'abstient d'émettre un jugement, ou bien,

on pose le problème autrement : si les obstacles sociaux semblent menacer le bonheur des deux amants, un Deus ex machina vient annoncer que l'obstacle n'était qu'une épreuve, une intrigue.

Ici aucun sort bienveillant, aucun dénouement touchant : le comte reste inexorable, bien que plébéien de la veille, il partage déjà les préjugés de sa nouvelle caste, et les convenances sociales l'emportent sur ses propres sentiments. Il a de l'affection pour Suzette, mais il estime une pareille union impossible, non pas à cause de sa noblesse, mais pour son propre bonheur à elle et celui d'Edouard.

A la manière du père de famille (Diderot) il lui déclare, qu'il est des convenances sociales qu'il faut respecter, sans quoi la société se venge. « Si mon fils épousait la femme de chambre de ma femme, l'opinion publique la repousserait et Edouard serait humilié ; et bientôt il ne l'aimerait plus, car l'amour-propre est malheureusement le premier mobile de l'amour. »

Le plus souvent, les parents qui hésitent à mésallier leurs enfants, finissent par se laisser éclairer par la voix de la raison et de la vertu et abandonnent leurs préjugés. (La mère de Contamine dans la nouvelle de Rob. de Challes p. ex.) Tandis que « revenir à la raison » signifie pour la plupart des écrivains : renoncer à de sottes chimères et suivre la voix du cœur, Scribe le comprend comme les classiques d'une manière contraire ; « raison » pour lui est exactement le contraire du cœur.

Les instances du père viennent à bout de la longue résistance de Suzette, elle laisse disposer d'elle et épouse le sergent. Peu à peu, elle est touchée de la délicatesse de son mari, de sorte qu'elle refuse un entretien avec Edouard qui veut rompre ce mariage.

Sa cousine la rassure qu'il n'y a pas de mal à ne pas aimer son mari d'amour, et que c'est même là une condition nécessaire, les choses n'en iront que mieux. Elle même n'avait pas aimé son mari : son cœur l'attirait vers le jeune Edouard de Brémont, qui, de son côté, voulait se tuer si elle en épousait un autre. Or, il y avait bien survécu, et il continuait à avoir des maîtresses.

Suzette est donc heureuse de ne pas avoir épousé le perfide Edouard.

Personne dans cette pièce n'a fait de mariage d'amour, car à la fin tous reconnaissent que « les amoureux, ça n'est que pour durer un instant, les maris, ça dure toujours. »

Rien de plus naturel, que par cette solution, la pièce trouve beaucoup d'adversaires; ceux-ci reprochent à Scribe de sacrifier aux convenances sociales et de flatter l'amour-propre et les intérêts de la grande masse.

A ma connaissance Scribe est le premier qui, à propos de la mésalliance, rejette l'amour, et réclame le mariage de raison; tandis que d'autres écrivains avant lui niaient tout au plus la possibilité de l'amour dans le mariage.

Montaigne p. ex. s'exprime ainsi: «Un bon mariage, s'il en est, refuse la compagnie et conditions de l'amour: il tâche à représenter celle de l'amitié; c'est une douce société de vie, pleine de constance, de fiance et d'un nombre infiny d'utiles et solides offices et obligations naturelles.» (cité dans Legrand: *Le Mariage et les Mœurs en France*.)

P. J. Proud'hon veut qu'on écarte l'amour du mariage; l'abbé Bautain (1796—1867) pensait de la même façon: «Il ne faut pas croire que l'amour soit une condition nécessaire. Les mariages de raison sont en général ceux qui tournent le mieux.» (ibid.)

En écartant l'amour du mariage, Scribe ne voulait certainement pas édicter une loi générale, mais bien plutôt, sans doute, consoler ceux qui se trouvent dans la même situation qu'il envisage.

Le Mariage de Raison est suivi en 1827 du *Mariage d'Argent*.

L'ambitieux Poligni veut s'acquitter de ses dettes et acheter une charge, qu'il ne pourra s'offrir que grâce à un riche mariage. Il ignore que la femme qu'il a aimée, Mme de Brienne, possède une fortune considérable.

Quand ils se revoient après plusieurs années de séparation, ils éprouvent l'un pour l'autre le même amour qu'autrefois. Elle est maintenant veuve d'un vieil homme, qu'elle avait dû épouser sur les instances de son père.

Tantôt Poligni veut épouser Mme de Brienne, tantôt il se laisse entraîner par le banquier Dorbeval à la tentation d'acheter une charge qu'on lui offre avec la possibilité d'un riche mariage. Après de trop longues hésitations il est engagé et doit épouser la riche cousine du banquier, tandis que Mme de Brienne,

malgré son amour pour Poligni, épouse un homme qui l'aime sincèrement.

D'après l'avis du banquier on ne peut se permettre un mariage d'inclination, que lorsqu'on est suffisamment riche. Il expose à Poligni qu'en général le mariage n'est autre chose qu'un «amour d'obligation» et qu'une femme riche n'a pas nécessairement un mauvais caractère, que beaucoup de femmes laides et pauvres seraient bien heureuses d'avoir apporté une dot comme dédommagement, car la fortune répare bien des choses. Il faut se résigner.

Mais la jeune fille que Poligni épouse, est coquette, elle veut avoir «un établissement», un mari qui donne beaucoup de bals et aille souvent aux Bouffes.

Scribe ne recommande pas le mariage d'argent, mais il ne s'y oppose pas d'une manière catégorique. Il est vrai, que Poligni ne sera pas heureux dans son ménage, alors que, moins cupide, il aurait obtenu la femme qu'il aimait, et en même temps, l'argent qu'il lui fallait. Il ne se trouve, toutefois, nullement malheureux dans sa nouvelle situation.

L'amour n'est pas l'essentiel dans un ménage heureux, et un mariage de raison n'est pas le pire des maux; c'est ce que prouve le second mariage de Mme de Brienne.

Dans *Le Mariage d'Argent* la raison amène à la «mésalliance» tandis que dans *Le Mariage de Raison* et *Le Mariage d'Inclination* (1828) elle lui est contraire.

Dans *Le Mariage d'Inclination ou Malvina*, l'orpheline pauvre, Marie, épouse son cousin Arved, un jeune officier de l'Empire qui devient comte. Cette union se fait malgré l'opposition de son oncle et tuteur, qui veut marier sa propre fille Malvina à Arved. Il pardonne à celle-ci d'avoir épousé en mariage secret un escroc, fils d'un confiseur, qui s'est fait passer pour noble.

Malvina en est assez punie, car elle aime maintenant son cousin.

Les deux cousines ont fait des mariages d'inclination, toutes les deux ont fait des mariages disproportionnés; mais tandis que l'une est malheureuse, l'autre est heureuse, car son mariage est sanctionné par la volonté des parents.

Cela montre que Scribe ne rejette pas à tout prix ni le mariage d'amour, ni la mésalliance; c'est ce que ses comédies politiques prouvaient également.

De temps en temps, nous avons trouvé des voix ennemies des mésalliances et des mariages d'amour accomplis contre la volonté des parents, qui est une raison majeure dans *Jeannot et Colin*, *La Vie de mon Père*, *Valentine*, *La Femme à deux Maris*, *Le Mariage de Raison*, *Le Mariage d'Argent*, *Le Mariage d'Inclination* etc.)

Dans ses trois œuvres mentionnées ci-dessus, Scribe, à l'encontre des autres auteurs, plaide la cause du mariage de raison pour elle-même, parce qu'en principe il est meilleur qu'un mariage d'inclination.

Il faut distinguer deux groupes différents: le premier où le mariage d'amour est une mésalliance, où il doit se substituer à un mariage de raison, un mariage assorti, proposé par les parents.

Et le second où le mariage d'amour, mariage assorti, doit se substituer à une mésalliance, à un mariage d'intérêt, proposé par les parents.

Comme le problème dans cette dernière opposition est trop simple — du point de vue psychologique, — le nombre des ouvrages du premier groupe, plaidant la cause de l'amour et de la mésalliance est beaucoup plus grand.

Mais dès *Valentine* de Pixérécourt (1821) et avant tout dès *Le Mariage de Raison* (1826), *Le Mariage d'Argent* (1827) et *Le Mariage d'Inclination* (1828) de Scribe le premier groupe est plus rare, car on se délivre sciemment du rêve romanesque d'après lequel le bonheur est assuré dans une mésalliance par amour.

Chap. IV: Influence des Etudes sociologiques sur la Peinture des Mésalliances.

a) Différence de Rang.

Scribe repousse les mésalliances par des raisons bourgeoises et banales; Mérimée dans *Inès Mendo* est le premier qui les repousse par des raisons sérieuses et solides.

Les comédies d'avant et d'après la révolution — en tant qu'il est question de mésalliance — ont toujours considéré la relation de l'individu avec la société.

Déjà le 18 ième siècle, humanitaire et égalitaire, plaide avec plus ou moins de courage la cause de l'individu opprimé par la société.

Les mésalliances avant la Révolution sont présentées comme des exemples; respectivement les mariages d'amour empêchés par des préjugés sociaux sont une occasion de faire le procès de la société.

Avec *Inès Mendo* nous entrons dans une autre époque (1825). Cette comédie psychologique montre l'individu comme fin en soi, toutefois dépendant de l'influence de la société et non pas comme son adversaire ou son jouet.

Alors que la littérature des temps précédents exposait les conflits continuels de l'individu avec son milieu, les héros de Mérimée portent ces conflits en eux-mêmes, dans des couches plus profondes de leur âme. Mérimée montre le rôle du sub-conscient et de l'irrationnel en lutte contre l'intelligence lucide.

La première partie qui ne sert que de prologue est intitulée comme la comédie de Voltaire et celle de Marivaux: *Le Préjugé vaincu*.

Mendo, bourreau dans une petite ville espagnole — s'afflige de son métier que sa fille Inès ignore. Elle aime le jeune baron Don Esteban de Mendoza, mais le père d'Inès lui conseille de le

quitter parce qu'il est d'un rang trop élevé pour elle; «rappelle-toi la fable du Pot de Fer et du Pot de Terre.» (1, sc. 1).

Mais Inès objecte qu'Esteban ne tient pas à sa noblesse, qu'il estime autant un paysan honnête qu'un grand d'Espagne. (1, 1.). «Eh bien, il dit qu'un noble peut bien épouser une roturière, parce qu'il l'ennoblit, et que cela ne fait pas de tort au sang. . . . D'ailleurs nous descendons tous d'Adam, . . . il n'y a que des professeurs qui font de la différence.»

Le père de Don Esteban, le Comte Don Luis, propose ce mariage à Mendo, mais à son grand étonnement celui-ci refuse.

Mendo: «Un pauvre paysan comme moi ne peut pas faire compagnie à un seigneur de votre qualité.»

Don Luis: «Chansons que cela! Tout comte que je suis, je ne me soucie pas plus de la noblesse que de mes vieilles bottes. . . . Je ne suis pas fier. Je suis philosophe, moi. J'ai lu les anciens. Tenez, mon ami, les hommes sont bien sots avec leurs préjugés sur la noblesse.» (1, 1).

Cette longue dissertation de ce philosophe pratique contre les préjugés rappelle les moralistes du 18 ième siècle.

Mendo promet à Don Luis de consentir à ce mariage si Inès le veut encore. Il lui révèle alors qu'elle est fille d'un bourreau. — Inès en a honte et veut entrer dans un couvent.

Quand Esteban apprend de qui elle est la fille, il la brutalise, mais tout de suite il regrette sa violence: «Pauvre Inès, et je cesserais de t'aimer? N'es-tu donc pas la même Inès qui m'a tant charmé? (1, 3). . . . Sots préjugés, dois-je vous sacrifier mon bonheur?»

Parce qu'Esteban a tué un gentilhomme qui a raillé ses projets de mésalliance, on veut l'exécuter. Dans son testament il ordonne qu'on grave sur son tombeau qu'un Mendoza, au mépris des préjugés, a épousé la fille d'un bourreau. — Fier de son courage il le donne en exemple (L'action se passe en 1640!)

Mendo qui doit exécuter Esteban se coupe la main droite, pour ne pas avoir à commettre ce meurtre. Don Luis lui exprime son admiration: «Que sont mes titres de noblesse devant une action comme la vôtre?»

Esteban obtient son pardon sous condition d'épouser la fille de Mendo.

La première partie finit par les paroles du roi: «Fasse le ciel qu'ainsi les préjugés soient vaincus en Espagne.»

Ici finiraient la plupart des comédies, laissant au spectateur le soin d'imaginer le bonheur du ménage; mais cette pièce n'est ici qu'à demi terminée — *le Préjugé Vaincu* est suivi du *Triomphe du Préjugé*.

Don Esteban, marié, est impatient parce qu'Inès emploie toujours les termes de son village, effet de l'éducation d'un milieu simple qui ne se laisse pas renier.

Il est blessé dans son orgueil chaque fois qu'un de ses amis le néglige à cause de sa femme. Il ne sait pas à qui en vouloir le plus: à sa femme quelquefois gauche ou à ses camarades insolents et orgueilleux.

Au milieu de ses inquiétudes arrive la duchesse Séraphine, une de ses anciennes maîtresses.

Coquette, belle et raffinée elle sait de nouveau séduire Esteban et l'entraîne au Portugal, en lui racontant qu'à Madrid on a fait des chansons sur sa mésalliance.

Esteban balance, il connaît son devoir: «Sots préjugés, on les chasse, on s'en croit délivré et voilà qu'ils reviennent aussi forts, aussi dangereux que jamais... je les ai foulés au pied, ... pourtant que ma victoire me coûte! ... j'ai presque du repentir... non, mais je souffre pour avoir dompté ces ennemis que je méprise. Depuis que la duchesse est chez moi, ma femme, ma bonne Inès, me semble avoir perdu de sa beauté. Sa naïveté a cessé de me plaire.» (Il ième partie 2 ième jornada). Dans ses pensées il traite Séraphine de coquette et loue la fidélité conjugale.

Le vieux Mendo veut quitter le château de son gendre, affecté par le mépris des gens: «Je serai comme un lépreux qui rendra votre maison déserte, quand le sort nous a fait naître dans une classe d'hommes, c'est dans cette classe que se trouvent nos liaisons, nos amitiés. Elles se fondent sur mêmes goûts, mêmes mœurs, mêmes idées. Il faut rester là où le bon Dieu nous a placés.» (1 ière jornada, sc. 1). Il est donc du même avis que Jeannot et Colin (Voltaire), que Mme Jourdain (Molière), que le père Firmin (*Médiocre et Rampant*), le père Antoine (*Mariage de Victorine*) celui de *La Vie de mon Père* (Restif de la Bretonne),

celui de *Lucile* de Marmontel, la mère de Paul (*Paul et Virginie*), et celle de *la Gouvernante* et tant d'autres.

En général si les parents consentent aux mésalliances de leurs enfants, le ménage promet d'être des plus heureux; ou si, par contre, comme dans *Avant, Pendant et Après* de Scribe et dans *La nouvelle Héloïse* ils interdisent la mésalliance, les enfants n'en sont que malheureux.

Ici, le père consent et le mariage est tout de même malheureux. Mais l'auteur est loin d'en blâmer le père.

La conspiratrice Sérafine s'enfuit au Portugal, poursuivie par Olivarès; Esteban l'accompagne.

Quand le remords lui vient et qu'il pense à Inès abandonnée, toujours la duchesse l'accable d'embrassements violents, auxquels il ne résiste pas.

Son valet doit dire à Inès qu'il est mort, car, ayant aussi conspiré, il ne peut plus revenir en Espagne. Mais ce valet raconte la vérité à Inès, qui, désolée, veut aller au couvent. Pendant ce temps la duchesse écrit à Esteban une lettre d'adieu cynique, lui annonçant qu'elle est partie avec son amant.

Trop tard, Esteban se repent sincèrement de son infidélité. Il retourne et arrive au moment où Inès entre dans le couvent; quand elle entend sa voix, elle lui tombe dans ses bras, heureuse, et meurt.

«Voilà votre ouvrage — s'écrie le vieux Mendo — voyez ce bras mutilé... quels souvenirs vous rappelle-t-il? ... Et vous, qu'avez vous fait à ma fille, pour lui témoigner votre reconnaissance? ... Jusqu'ici je n'ai donné la mort à personne, aujourd'hui je me fais votre juge et votre bourreau... Que le Seigneur vous absolve!» et avec ses mots il lui tire un coup de pistolet.

La tendance dans cette comédie est la même que dans les autres pièces à thèse: il faut vaincre les préjugés.

Mais ici elle est plus élaborée; le véritable conflit commence là où les autres pièces se terminent: après le mariage.

Dans les quelques comédies qui traitent aussi les effets de la mésalliance, après le mariage — (*Le Paysan Parvenu*, *Le Jeune Mari* de Mazère et *George Dandin*) le ménage ne va pas non plus

au mieux, mais les causes de mésentente sont toujours extérieures aux caractères.

Ici le jeune baron aime sa femme — première grande différence avec les pièces mentionnées ci-dessus — il n'est que faible et se laisse entraîner par les coquetteries de la duchesse, mais il n'y a pas de la mauvaise volonté comme dans *George Dandin* ou *Le Jeune Mari*.

Tout de même cette infidélité n'aurait pas eu lieu, si Inès avait été du rang de son mari, si elle avait les mains aussi blanches et si elle était aussi raffinée que la duchesse et aussi rusée qu'elle.

Dans cette pièce il y a donc des problèmes graves, des décisions irrémédiables, et non comme dans Scribe p. ex. une alternative entre l'amour et la fortune, alternative peu importante, sans conséquences tragiques.

Ici la mort d'Inès rend le malheur irrémédiable.

Indirectement Inès représente la victime des préjugés de la société; avant tout elle est la victime innocente de l'inconstance de son mari, qui, de son côté, se laisse prendre aux séductions mondaines; faible devant sa passion il est plutôt un romantique qu'un espagnol de 1640. Il pourrait dire comme le Chevalier Des Grieux: «Je suis sûr, qu'en me condamnant vous ne pourrez pas vous empêcher de me plaindre.» (1731).

Il semble donc que l'individu est coupable, tandis que dans les mésalliances que nous trouvons dans les œuvres du 18^{ième} siècle la faute, s'il y en a, est toujours à la société.

Ici on n'accuse directement ni la société ni l'individu; on montre une tragédie inévitable, étant donnés les caractères.

C'est la première pièce pessimiste sur la mésalliance.

En général les écrivains du 18^{ième} siècle prônent la lutte contre les préjugés; Mérimée aussi, mais il en montre les dangers: le rôle du sub-conscient, fatal, irrationnel qui transforme une mésalliance matérielle en mésalliance morale, malgré la bonne volonté.

La finesse psychologique de Mérimée a créé avec cette comédie une pièce différente des autres, bien qu'il y peigne des types connus.

Quatre ans après cet ouvrage de Mérimée, Balzac fit paraître *La Maison du Chat qui pelotte*.¹ (1829).

La division de l'ouvrage en deux rappelle *Inès Mendo*: le préjugé vaincu est suivi par le triomphe du préjugé.

Mais tandis que dans Mérimée l'infidélité d'Esteban n'est qu'un égarement, elle est une fatalité dans Balzac.

Dans *Inès Mendo* c'est seulement le vieux père qui veut empêcher la liaison du «pot de fer et du pot de terre», ici l'auteur se range de son côté.

Le peintre Théodore de Sommerville veut épouser Augustine, la fille de Guillaume, drapier, à l'enseigne du chat qui pelotte. Le commis de la maison veut l'épouser aussi, alors que le père préfère lui donner son aînée, Victorine.

«Vois-tu, mon gendre, il n'y a que le commerce! Ceux qui se demandent quels plaisirs on y trouve, sont des imbéciles.» (p. 32.) Le commerce est sa passion avec laquelle il combine le mariage de ses filles. — Lui aussi avait épousé une fille de drapiers, fidèle et laborieuse et le ménage était heureux.

Le commis se laisse persuader d'épouser l'aînée.

Quant à la cadette, le père ne veut pas qu'elle épouse un peintre, car selon lui, les artistes sont tous dissipateurs et inconstants. Augustine objecte qu'il est noble et qu'il l'aime.

«A cette singulière époque, le commerce et la finance avaient plus que jamais la folle manie de s'allier aux grands seigneurs et les généraux de l'Empire profitèrent assez bien de ces dispositions.» (p. 41).

M. Guillaume s'élevait singulièrement contre cette déplorable époque. Ses axiomes favoris étaient que «pour trouver le bonheur, une femme devait épouser un homme de sa classe, on était tôt ou tard puni d'avoir voulu monter trop haut; l'amour résistait si peu au tracassé du ménage, qu'il fallait trouver l'un chez l'autre des qualités bien solides pour être heureux... Tout de même il se trouve tant de vanité dans le cœur du plus prudent bourgeois, qu'il se laissait séduire par le bavardage d'une commère que le beau-père d'un tel gendre pourrait devenir quelque chose, flatté que sa fille ferait un tel mariage.» (ibid.)

1. éd. Com. Hum. Paris L. Conard 1912.

Après une parfaite lune de miel, quand «les champs de l'amour étaient parcourus», le nouveau mari découvre que sa femme, incapable de suivre ses pensées, ne comprend rien à l'art, qu'elle n'habite point sa sphère.

«Son état de femme ne lui apporta d'autres enseignements que ceux de l'amour. Au sein de ce bonheur elle resta l'ignorante petite fille qui vivait obscurément rue St. Denis et ne pensa point à prendre des manières, l'instruction, le ton du monde dans lequel elle devait vivre.» (p. 46).

Il reconnaît qu'il y a aussi des mésalliances de cœur.

Voilà ce qui distingue Balzac de ses prédécesseurs. Même don Esteban de Mérimée ne devint pas infidèle parce que sa femme ne le comprend pas. La mésalliance dans *La Maison du Chat qui pelotte* est plutôt intellectuelle que morale.

S'apercevant que son mari lui échappe de plus en plus, Augustine attribue cette négligence à son ignorance et se met à étudier l'histoire de l'art. Travail presque inutile, car trop de choses la séparent de ces artistes qui sont tous incrédules et sceptiques, tandis qu'elle a été élevée dans un milieu pieux et traditionaliste. Elle marche sur la terre tandis qu'il vit dans les cieux.

«Les mesquineries de son éducation apparaissaient et empêchaient l'union complète de son âme avec Théodore. Elle pleura des larmes de sang et reconnut trop tard, qu'il est des mésalliances d'esprit aussi bien que de mœurs et de sang.» (p. 50).

C'est la morale de ce roman: ce qui vaut pour une classe sociale ne vaut pas toujours pour une autre.

Ce traditionalisme fit accuser Balzac d'avoir des idées anti-sociales.²

Certainement Balzac qui se nommait lui-même «docteur de la sociologie» connaissait trop «la théorie du milieu» pour admirer aveuglément ceux qui veulent parvenir; il connaissait le revers de la médaille, les souffrances des déclassés, comme p. ex. ceux d'un père Goriot.

Toutefois, comme artiste il aime la lutte pour la vie parce qu'elle développe des forces nouvelles, des passions qui souvent dominant l'homme tout entier — sujet favori de Balzac.

2. Réf. J. Jarblum: Balzac et la Femme étrangère. (à propos des Mémoires de 2 jeunes Mariées).

Il n'a d'ailleurs pas d'opinion arrêtée à ce sujet.

Dans *Le Médecin de Campagne* p. ex. Benassis pense que le système de la société doit avoir des filets assez souples pour que ceux qui en sont capables puissent émerger.

Dans *Les Marana* on lit par contre, que les classifications sociales toutes faites sont peut-être un grand bien, même pour le peuple.

La plupart de ses œuvres auxquelles nous aurons affaire, présentent cette dernière opinion, que nous avons trouvé déjà dans *Jeannot et Colin* (Voltaire), dans *la Vie de mon Père* (Restif de la Bretonne) et dans *Inès Mendo* (Mérimée).

Prenons p. ex. *La Vie de mon Père*: nous voyons que deux considérations différentes mènent au même résultat: ici c'est la difficulté, voire l'impossibilité de l'assimilation de deux milieux différents avec le désir secret toutefois, que cela soit possible, là le désir du maintien de la vieille tradition pure, qui met en garde devant les mésalliances.

L'exemple de Virginie dans *La Maison du Chat qui pelotte* et celui qu'on trouve dans les *Mémoires de deux jeunes Mariées* expriment la même philosophie bourgeoise que *Le Mariage de Raison* de Scribe c. à. d. qu'une mésalliance faite par amour n'est nécessairement pas heureuse. Cependant Balzac ne parle guère en philistin, mais en sociologue.

Parce que les parents d'Augustine sont plus enracinés dans leur milieu qu'elle, ils rendent leur gendre responsable du malheur d'Augustine et lui conseillent de divorcer. Mais Augustine se retire d'eux, en sentant l'impossibilité de parvenir à faire bien juger les hommes supérieurs (son mari) par des esprits faibles (ses parents). (p. 59).

En pensant à sa rivale, la duchesse, elle soupire: «Si j'avais été élevée comme cette sirène, au moins nos âmes eussent été égales au moment de la lutte. Mais je n'y suis pas!»

Même des forces de l'âme sont des produits de l'éducation — matérialisme pessimiste.

Augustine meurt, le cœur brisé.

«Les humbles et modestes fleurs, écloses dans les vallées, meurent peut-être, quand elles sont transplantées trop près des

cieux, aux régions où se forment les orages, où le soleil est brûlant.» (p. 68).

Ce que *Inès Mendo* indique à traits légers: l'influence des circonstances extérieures sur l'esprit et sur le caractère, devient dans Balzac un système.

Un autre roman de la même année, des *Scènes de la Vie Privée*, où il s'agit également d'une mésalliance due à la faiblesse des parents est *Le Bal de Sceaux* (1829/30.)

Emilie, la fille d'un comte est très orgueilleuse et ne veut épouser qu'un Pair de France. Aucun des prétendants innombrables qu'on lui présente ne lui convient. Dans un bal à Sceaux elle s'éprend d'un jeune homme.

Mais on peut s'imaginer sa colère quand elle le rencontre au comptoir d'un magasin de modes; elle amoureuse d'un marchand de calicots et de mousseline!

Bien qu'elle l'aime toujours, elle affecte de se moquer de lui.

Dans un autre bal elle le rencontre et apprend qu'il a renoncé à son héritage en faveur de son frère aîné, qu'il fait des spéculations à la banque et est presque millionnaire.

Il lui dit un adieu glacial pour partir en Italie. Et elle, ayant vingt-deux ans, épouse son oncle qui en a soixante-douze. —

Un jour, elle revoit son ancien amant, devenu Pair de France et l'objet des rêves de toutes les jeunes filles. —

Par crainte d'une mésalliance sociale, elle a épousé un vieillard qui ne la rend pas malheureuse, mais qui ne lui donne pas ce bonheur qu'elle pouvait attendre de son amant.

Morale que — simplifiée — on rencontre aussi dans les contes de fées.

Dans *La Double Famille* (1829/30) le dénouement est plus malheureux; car ici l'union réalisée représente une déchéance: un magistrat, M. de Granville, marié à une dévote revêche, froide et pointilleuse, se crée une seconde famille avec une modiste dont il a deux enfants. Tous les malheurs possibles viennent bientôt punir cette union coupable et l'épouse de la main gauche meurt de chagrin le jour où son amant, publiquement dénoncé, veut la quitter.

Souvent les mésalliances de rang chez Balzac tournent d'une manière malheureuse, sinon tragique, même s'il parle en leur faveur.

Dans *L'Enfant Maudit* (1831) le père du comte Etienne veut marier son fils à une riche héritière, mais Etienne aime Gabrielle, fille d'un vilain, envers qui il a engagé sa parole. Furieux de ce projet de mésalliance, le comte menace de faire tuer Gabrielle; les deux amants meurent d'épouvante en entendant ce projet féroce.

C'est le dernier des romans de Balzac où l'auteur accuse les parents du malheur de leurs enfants.

Dans *Les Mémoires de deux Jeunes Mariées* (1841) Balzac présente plus clairement que dans d'autres romans (*La Maison du Chat qui pelotte*, *L'Enfant Maudit*, *La Vendetta*) le danger que peut courir un mariage d'amour.

Il y met deux sortes de ménages en parallèle: le mariage d'amour et le mariage de raison. La destinée des deux jeunes mariées dépend absolument de la manière dont elles se sont mariées, et l'auteur n'hésite point à donner prosaïquement le bonheur au mariage de raison — par ailleurs une mésalliance d'âge — tandis que le mariage d'amour qui est une mésalliance sociale, marche mal.

Le scrupule de Balzac contre les mésalliances ne se dirige que contre les mésalliances de classe.

L'une des femmes fait contre la volonté de ses parents un mariage d'amour avec son professeur de langues, un baron exilé; l'autre épouse un homme beaucoup plus âgé qu'elle. Le baron finit par mourir des excès de son amour et de sa jalousie; sa femme se remarie et subit le même sort que son premier époux.

L'autre ménage est plus heureux, bien qu'il soit un mariage de raison et une mésalliance d'âge. —

A l'encontre de la plupart des auteurs, pour qui «mariage de raison» veut dire «mésalliance», Balzac de même que Scribe (dans *Le Mariage de Raison*) met ici la raison du côté du mariage assorti. Mais c'est le mariage assorti et non pas la raison qu'il défend. L'exemple du *Père Goriot* en est une preuve (1834).

Nous avons vu que souvent Balzac donne la responsabilité des malheurs du ménage aux parents; les filles du père Goriot font de même; mais elles n'ont raison qu'à moitié: leurs époux dont la seule qualité est d'être riche ou tout au moins noble, leur garantiraient du malheur même si elles étaient douces et

modestes; mais par le fait qu'elles ne le sont pas, la faute revient à elles.

Cependant il ne faut pas pousser à l'extrême, Balzac n'est pas un sermonneur.

Delphine est mariée au banquier juif, lorrain, grossier et brutal, devenu baron sous l'Empire, qui dissipe tout son argent pour ses maîtresses. Il la contraint à ne pas recevoir son père, le vermicellier, pour ne pas se compromettre avec un pareil beau-père.

Delphine se dit la femme la plus heureuse aux yeux du monde, et la plus malheureuse en réalité.

Elle, riche de 700 000 Francs ne peut pas disposer d'un sou; elle s'endette. Quand les deux époux se parlent, c'est d'affaires. Trompée de son amant, Delphine ne croit plus à rien et poursuit le plus ardemment la soif du pouvoir. Mais sa froideur de cœur ne la rend pas digne de pitié; son mariage l'a déçue plutôt parce qu'elle ne peut pas disposer de sa dot à son gré, que parce que son mari est indifférent.

Delphine envie toujours sa sœur Anastasie, mariée au vicomte de Restaud; mariage d'argent, tout comme l'autre; chacun des époux a son amant ailleurs, et chacun des quatre époux reconnaît le tort qu'il a fait en acceptant un mariage de raison. La noblesse se moque du vicomte qui s'est «enfariné d'Anastasie».

Le père Goriot qui a «juché l'aînée dans la maison des Restaud et greffé l'autre sur le baron de Nucingen» croit que ces deux mariages contentent en même temps son ambition, qu'ils rendent ses filles heureuses, car «l'argent, c'est la vie, monnaie fait tout».

Mais ses filles lui font des reproches: «Je suis dans un abîme, il y a peut-être de votre faute, dit Delphine; nous avons si peu de raison, quand nous nous marions! Connaissons-nous le monde, les affaires, les hommes, les mœurs? Les pères devraient penser pour nous. Cher père, je ne vous reproche rien, pardonnez-moi ce mot.»

Goriot dans son adoration exagérée de ses filles tombe malade, s'accusant lui-même du malheur de ses enfants, provoqué par les mésalliances; lui, le vieillard, tombe à genoux devant sa fille: «Mon Dieu, que t'ai-je fait? Ma fille livrée à ce misérable.

Pardon, ma fille!» Mais il ne reconnaît pas encore que ce n'est pas le mariage en lui-même mais le mariage d'intérêt qui lui a aliéné le cœur de ses filles.

Sur son lit de mort, le père s'écrie: «je n'ai plus de filles depuis qu'elles ont été mariées. Pères, dites aux Chambres de faire une loi sur le mariage! Vengeance, ce sont mes gendres qui les empêchent de venir! . . . Tuez-les; à mort le Restaud, à mort l'Alsacien, ils sont mes assassins!» (éd. Calmann-Lévy 1899, p. 325).

Le *fond* de toute cette misère est dans l'éducation trop disproportionnée qui déracine à leur rang les filles du riche vermicellier; les mariages au-dessus de leur niveau achèvent leur malheur.

Ici nous avons deux exemples de plus qui mettent en garde contre le changement de classe.

A partir de 1841 Balzac change d'opinion quant aux mésalliances. *Ursule Mirouet* est la première mésalliance dont il nous montre un dénouement heureux. Il est vrai que les deux milieux en cause ne sont pas très différents.

Ursule Mirouet, fille d'un Français et d'une Hambourgeoise devient de bonne heure orpheline. Elle fait une alliance disproportionnée avec un noble, dont la mère est entichée de noblesse. Mais tout s'arrange à la fin et le couple est très heureux.

De même dans *Paméla Giraud*³ (1843).

Fille d'un concierge, elle refuse de se marier avec le fils d'un tapissier, car elle aime un jeune homme dont elle ignore l'origine, ce jeune homme, a conspiré avec les royalistes, on l'a arrêté et il ne peut être sauvé que par un alibi.

Paméla, cédant aux supplications des parents du jeune homme, témoigne publiquement qu'il a passé la nuit en question avec elle. Elle se compromet, mais Jules est sauvé. Sauf la mère qui est fière d'être sortie du peuple et qui veut que son fils épouse Paméla, toute la parenté est contre cette mésalliance, car «il faut quelque proportion dans une alliance».

Grâce à l'intervention d'un avocat désintéressé la pièce se termine avec le mariage de Paméla et de Jules.

3. référ.: Mlle Jarblum: Balzac et la Femme étrangère. Paris 1930.

Cette pièce n'a rien d'original, les caractères nous sont connus par tant d'autres pièces et par cela même elle se distingue des autres ouvrages de Balzac.

Une autre mésalliance qui finit bien est *Modeste Mignon* (1844)⁴. Comme Ursule Mirouet, Modeste Mignon est la fille d'une Allemande et d'un Français. Elle vit toujours dans ses rêves et s'éprend du poète Melchior Canalis. Une correspondance active avec lui s'ensuit, mais Modeste ignore que le poète fait répondre son secrétaire. Elle l'autorise à demander sa main à son père, un riche colonel. La richesse du père séduit le froid égoïste Canalis: pourquoi ne pourrait-il pas devenir l'heureux époux, puisque c'est au poète que s'adressaient en fait les lettres de Modeste?

Quand celle-ci apprend toute la supercherie, elle se tourne vers le poète, mais bientôt elle s'aperçoit qu'il n'en a que le titre et non l'âme. Aussitôt que le colonel lui fait croire qu'elle n'aura pas la dot escomptée, il se retire. Modeste se console vite et le mariage avec le secrétaire qui répondait à ses lettres est des plus heureux.

Dans *Illusions Perdues* (1837)⁵ la grisette Suzanne devient la maîtresse d'un grand écrivain royaliste.

Le colonel Chabert, comte, maréchal de camp et grand officier de la Légion d'Honneur épouse Rose Chapotel, «prise au Palais Royal». (*Le Colonel Chabert* 1832).

Un orphelin noble avec un grand nom épouse trois millions de dot, car «on est bien plus noble quand on a de l'argent. On épouse qui on veut, on anoblit sa femme, voilà le plus solide des privilèges qui restent à la noblesse française.»

Ces paroles de la comtesse Diane de Maufrigneuse dans *Le Cabinet des Antiques*⁶ (1836) résument l'idée fondamentale de ce volume.

Il y a une mésalliance entre paysans dans *La Cousine Bette*⁷ (1846) où un ancien intendant général de l'armée sous Napoléon épouse une fille de paysans lorrains, Adeline Fischer et lui reste fidèle pendant douze ans.

4. *ibid*, 1930.

5. *ibid*.

6. *ibid*.

7. *ibid*.

Victorien Hulot, l'aîné du baron sera marié avec la fille de l'ex-parfumeur, Célestine Crevel, vulgaire, mais richement dotée. Et Mlle de Nucingen, petite-fille du vermicellier, sera la femme du comte de Rastignac, pair de France.

b. *Différence de Rang et d'Age.*

Nous avons affaire encore à une mésalliance sociale désapprouvée dans *Eugénie Grandet* (1833), où Charles, le cousin d'Eugénie, lui préfère la fille de nobles ruinés, Mlle d'Aubrion, tandis qu'Eugénie épouse Cruchot de Bonfons, beaucoup plus âgé qu'elle; véritable mésalliance d'âge et de cœur.

Une différence d'âge est également une cause de mésalliance dans *La Vieille Fille* ⁸ (1836).

La vieille fille épouse à l'âge de 40 ans le chef du parti libéral, du Bousquier qui ne voit dans ce mariage que son intérêt. Il ne tarde pas à démasquer ses intentions et elle passe sa vie dans les larmes.

Ces 2 exemples nous prouvent que d'après Balzac la différence d'âge dans un mariage sans amour le rend plus malheureux encore. (cf. par contre *Les Mémoires de deux jeunes Mariées*.)

c. *Différence de Nationalité.*

Dans *La Peau de Chagrin* (1832) Rastignac doit épouser une Alsacienne charmante qui lit beaucoup, ce qui est pour Rastignac un sujet de moquerie.

La fille du père Goriot épouse un juif alsacien.

Le père de Modeste Mignon, un Français, a une femme allemande, comme celui d'Ursule Mirouet.⁹

Le colonel Franchessini (*Le Député d'Arcis* ¹⁰) (1847), épouse une Irlandaise, Louis Gaston (*Mémoires de deux Jeunes Mariées*) ¹¹ une Anglaise, le flamand Balthazar Claës (*La Recherche de l'Absolu*) ¹² (1834) une Espagnole, le comte polonais Laginski (*La Fausse Maîtresse*) ¹³ (1841) une Parisienne, etc.

8. *ibid.*

9. *ibid.*

10. *ibid.*

11. *ibid.*

12. *ibid.*

13. *ibid.*

La Comédie Humaine est riche en mariages entre personnages appartenant à deux nations.

De même que Balzac a toujours maintenu un certain caractère commun chez des gens d'une même classe, ou d'une même profession, il souligne l'influence du pays natal sur les individus, tout en accordant à ces mariages entre personnes de deux nationalités un sort heureux.

La différence de nationalité ne forme donc aucun obstacle au bonheur du ménage.

d. *Différence provenant de Haines entre Familles.*

Dans *La Vendetta*¹⁴ (1830) la raison qui rend ce mariage une mésalliance est nouvelle; cette fois-ci Balzac est pour la mésalliance.

Il s'agit là de l'amour passionné de deux jeunes Italiens dont les familles sont en vendetta. Puisque le père de Ginevra refuse son consentement au mariage, sa fille rompt avec lui, mène une vie misérable avec son mari et meurt d'épuisement.

C'est un exemple terrible des malheurs que peut provoquer la résistance des parents et l'opposition aux lois de la famille. Le mari se tue sur le corps de Ginevra, et les parents s'accusent d'être responsables du malheur de leur fille.

Le sujet nous rappelle quelque peu *Roméo et Juliette*.

e. *Différence de Santé.*

Dans *Les Fantaisies de la Gina*¹⁵ il s'agit également d'un genre nouveau de mésalliance; elle est interdite par raison de santé, par raison de morale.

Une belle Génoise aime un jeune Milanais. Elle a mille fantaisies, mille prétextes pour retarder une déclaration de sa part.

La raison en est qu'elle souffre d'une maladie douloureuse, qui lui fait redouter tout rapport avec un homme, son mal s'aggrave toujours.

Ce n'est donc pas par «fantaisie» mais à cause de la force même de son amour qu'elle n'en veut pas inspirer.

14. *ibid.*

15. *ibid.*

Dans ce cas-ci, le renoncement héroïque de la femme malade est nécessaire, car une telle mésalliance ne doit pas se faire.

Résumons l'attitude de Balzac envers les mésalliances.

Tantôt il les approuve, p. ex. quand il s'agit de personnes de nationalités différentes, tantôt, à propos de mésalliance sociale, Balzac, le sociologue, ne leur prédit aucun avenir heureux. Toutefois, il est remarquable, que le premier, il ait reconnu la possibilité, voire la nécessité qu'une mésalliance sociale provoque des discordes, vu que personne ne peut se détacher complètement du milieu dont il est issu. — D'autres ouvrages avant Balzac cependant, s'ils traitaient des mésalliances malheureuses, (*Inès Mendo* ou plusieurs contes de fées), considéraient comme une faiblesse le retour aux anciens préjugés.

Quant à la mésalliance d'âge, Balzac ne prononce pas un jugement arrêté; (cf. p. ex. *Les Mémoires de deux jeunes Mariées* et *La Vieille Fille*). Ceci est une preuve que Balzac ne considérerait ce problème-là qu'accessoirement.

Chap. V: La Mésalliance typique du Romantisme.

a. Condamnation de la Mésalliance dans le Cas de Religions différentes.

Bien que le mariage d'un prince et d'une pauvre bergère soit un sujet romanesque, le vrai romantisme ne présente guère ces sortes de mésalliances. Au contraire, les auteurs romantiques ne les défendent pas pour elles-mêmes, comme le 18ième siècle, mais connaissant la complexité de l'âme, ils pèsent toutes les possibilités qui pourraient menacer l'équilibre du ménage. Ainsi, la passion de la liberté amène les romantiques à la description des mésalliances rendues impossibles par des obstacles de religion ou de race.

Chateaubriand appartenait déjà à ce groupe romantique. (*Les Aventures du dernier des Abencérages*).

La comédie de Delavigne *Don Juan D'Autriche* (1835) traite un problème discuté plus souvent à partir des Frères Goncourt (*Manette Salomon*): le problème juif. Mais Delavigne ne le résout que dans un cas spécial.

De bon gré Don Juan ne renoncerait pas au mariage avec son amante juive, quoiqu'il soit un prince castillan et qu'on vive au temps de l'Inquisition, qui exécute sans pitié les juifs et leurs partisans. Mais les intrigues de son frère, le roi Philippe II l'y contraignent. Quand la belle juive apprend que son amant n'est d'autre que le fils de Charles-Quint, elle renonce elle-même à le revoir.

D'innombrables intrigues compliquent la pièce et enveloppent les deux amants.

Vu ces différences de race et de religion le mariage ne peut pas se faire parce que les obstacles sont trop forts; les amants deviennent malheureux, mais les lois générales restent intactes.

De même que les auteurs classiques, Chateaubriand et Delavigne n'en accusent pas directement la société cruelle avec ses

préjugés, comme la plupart des auteurs l'avaient fait, mais ils glorifient l'amour par la soumission des héros aux lois générales qu'ils apprécient de toute leur âme, bien que le renoncement à l'amour rappelle au lecteur l'injustice de la société et l'oppression de l'individu; sujet favori de tous les romantiques.

b) *Condamnation de la Mésalliance dans le Cas de grandes Différences d'Age.*

Dans les cas précédents où il s'agissait de différences de religion et de race, le mariage ne se faisait pas; dans les cas suivants où il s'agit de différence d'âge, le mariage sera malheureux, car il porte atteinte à la liberté de l'individu.

George Sand nous en fournit des exemples dans *Indiana* (1832) et *Jacques* (1834).

Indiana, la jeune créole et son mari plus âgé ne trouvent pas leur bonheur ensemble. Le fait que ce mariage est en outre une mésalliance sociale, ne joue aucun rôle.

Indiana n'estime point son époux qu'elle a épousé pour échapper à la tyrannie de son père; mais elle n'a fait que changer de maître. Elle croit que son mari est cruel tandis qu'il n'est que dur et autoritaire. Moins douce et moins délicate avec ce vieux guerrier, elle l'aurait rendu timide comme un mouton.

Mais Indiana, trop abattue par son sort, ne s'efforce pas de l'améliorer. Elle se croirait plus coupable de montrer de l'amour à ce mari qu'elle n'aime pas, que d'en montrer à son amant. Sa froide obéissance indispose le colonel beaucoup plus qu'une scène violente. Il la maltraite quelquefois, pour s'en repentir aussitôt, la voyant si belle et si fragile; il est vraiment difficile de dire lequel des deux époux est le plus malheureux.

Cette mésalliance, conditionnée par la différence d'âge, devient une mésalliance morale; chacun des deux époux se conduit de façon à tourmenter l'autre davantage.

Il y est question encore d'une autre alliance, celle de Raymon de Ramière — qui devient l'amant d'Indiana — et de la jeune et belle suivante de celle-ci, Noun.

Habitué à ses succès mondains, Raymond ne peut pas aimer avec constance. Sans être malhonnête, il estime la valeur de son rang; mais souvent ses passions enflammées lui font oublier ses

principes. La suivante Noun lui sacrifie son honneur avec un courage qui lui déplaît. Si elle avait été la femme d'un pair de France! mais une soubrette! — Ce qui aurait été de l'héroïsme chez l'une est de l'impudence chez l'autre.

En dehors de la différence de rang, c'est son inconstance qui effraie Raymon; mais George Sand combat âprement cette morale à double face.

Quand Raymon était épris de Noun il avait pensé quelquefois à l'épouser, mais son amour diminuant chaque jour, il craint de lui montrer son indifférence, de la rendre odieuse à sa famille à lui, détestable à ses égaux, ridicules à ses domestiques, de l'exposer à une société où elle ne tiendrait pas sa place. La légèreté de Raymon pousse Noun dans la mort. — Il se marie à une riche héritière qui considère le mariage comme une nécessité sociale à laquelle il faut se soumettre.

Beaucoup plus que dans le mariage d'Indiana, la mésalliance, conditionnée par une différence d'âge, finit par devenir une «mésalliance morale» — comme si souvent chez George Sand — dans son roman *Jacques* (1834).

Tandis qu'Indiana est malheureuse parce qu'elle a un mari brutal, Fernande, la femme de Jacques, est malheureuse avec un mari sensible et délicat qui la vénère et l'aime.

C'est ici la mésalliance la plus nuancée: chacun des deux époux souffre par l'autre et le fait souffrir.

Fernande, capricieuse dans son amour se plaint quelquefois qu'il ne l'aime pas assez, elle ne comprend pas qu'il l'aime à sa façon.

La raison de ces mésintelligences est la différence d'âge: il a trente-cinq ans et se considère comme très vieux en comparaison de sa femme qui en a dix-sept. Il connaît la vie, tandis qu'elle n'est à peine sortie de sa pension.

La mère de Fernande a favorisé cette alliance; elle est noble et pauvre et Jacques roturier mais fort riche; Fernande se réjouit de cette richesse et l'accepte sans arrière-pensée puisqu'elle aime Jacques.

Dans sa crainte continuelle de perdre son amour à cause de la différence d'âge, il lui répète toujours qu'il est son amant, son époux, son ami et son père en même temps.

Des deux côtés de longues réflexions précèdent ce mariage d'amour, et bientôt, comme possédés par une sorte de fatalité, les deux époux se font du mal et reconnaissent que tout leur malheur provient de la disproportion de leurs âges, bien qu'à cause de sa perfection elle l'estime plus qu'aucun autre homme. Elle se débat contre l'amour pour un jeune homme romanesque qui semble être créé pour elle.

Mais Jacques, une espèce de héros antique, ne veut pas lui être un obstacle: le cœur brisé, il se retire pour laisser le champ libre à son rival et se tue pour que Fernande puisse légitimer son amour et l'enfant qui doit en naître.

On ne sait pas qui est plus à plaindre: Jacques, dont l'âme noble souffre en silence de n'avoir pas pu rendre Fernande heureuse et de la voir aimer un autre, ou Fernande qui se sent coupable d'aimer un autre plus que son mari généreux.

D'après George Sand elle n'est pas coupable, en aimant un homme de son âge, car elle ne feint jamais d'aimer en même temps son mari.

Peut-on s'imaginer une plus grande tragédie que celle des deux époux qui s'aiment et s'estiment, mais qui ne s'entendent pas à cause de leur âge, de leur tempérament?

Ils s'en sont doutés avant le mariage, mais leur amour a dissipé tous les scrupules.

Le fait que les deux époux sont jugés innocents rend cette mésalliance plus délicate que la plupart des autres. Comme dans *Indiana* il s'agit dans cette œuvre d'une mésalliance surtout morale, conditionnée par la différence d'âge, conséquence que les romantiques remarquent les premiers. S'il y a au 18^{ième} siècle un mariage manqué (dans la littérature), l'auteur ne parle pas des souffrances morales, il ne place pas l'origine de la mésentente dans l'âme des époux; c'est là une nuance nouvelle qu'on ne trouve pas avant le 19^{ième} siècle. Le 18^{ième} siècle attribue l'état d'un mauvais ménage mal assorti à des faits concrets, tels que l'infidélité ou la froideur, et jamais aux conséquences plus nuancées des faits concrets — (différence d'âge) — telles que divergence des esprits, des caractères, etc.

George Sand parle de l'adultère, qu'elle ne condamne pas en principe; au 18^{ième} siècle cela aurait été étrange. Les auteurs

alors ne parlent que de l'inconstance avant le mariage, de sorte qu'il puisse être empêché à temps (Dancourt: *L'Ecole des Bourgeois*), à moins que l'infidèle ne se repente (*La Vie de mon Père*, *La Vie de Marianne*, *Le Glorieux*, *La Jeune Indienne*), et si, par exception, le mariage est déjà conclu, il est secret et le mari se repent (*Eugénie*).

c) *La Mésalliance entre un honnête Homme et une Courtisane est approuvée.*

La même raison qui porte les romantiques à repousser les mésalliances de religion et d'âge: le maintien de la liberté personnelle, les porte à accepter et à prôner en principe les mésalliances de rang.

Alors que les classiques prêchent le renoncement, la modération et d'autres doctrines stoïques, les romantiques ne sont que trop disposés à remplacer ces idées chrétiennes par une nouvelle religion qui s'appelle: Le droit au bonheur. Quelques-uns vont si loin qu'ils veulent l'obtenir à tout prix, même sans tenir compte de la morale.

Le problème des préjugés sociaux est traité également dans *Marion Delorme* (1829) qui est la contre-partie des *Marana* de Balzac.

Hugo prend parti pour l' amour. Il veut montrer dans cette pièce que la fameuse courtisane décriée, à force d'amour se transforme en véritable ange.

Balzac, par contre, esprit scientifique, pense que l'instinct de la courtisane est un phénomène physiologique héréditaire que l'on ne peut nier.

Quand Didier apprend d'un autre le passé honteux de Marion, il ne peut plus croire en elle et en ses preuves d'amour. Au moment de la mort il lui pardonne; l'amour a surmonté ses répugnances et ses préjugés; il l'appelle sa femme.

C'est au nom de son amour pour elle qu'il meurt, sans que le mariage ait eu lieu, car il rejette le seul moyen grâce auquel elle pourrait le délivrer.

La valeur morale de Marion a triomphé des préjugés de Didier.

Le sujet des courtisanes, traité déjà par Rétif de la Bretonne, Diderot, l'abbé Prévost et Balzac, réapparaîtra dans Dumas et Augier.

d) La Mésalliance de Rang est en Partie approuvée.

Si Hugo défend la cause de l'amour pour une courtisane, il en fait autant quand il s'agit de l'amour d'un laquais pour une reine. Cependant, de telles mésalliances ne peuvent se réaliser par suite des circonstances mêmes; la conscience du héros en souffrirait.

Dans *Ruy Blas* (1838) la vanité blessée de Don Salluste le pousse à se venger de la reine qui veut l'obliger à épouser une suivante. Banni de la cour, il veut pour se venger, donner à la reine son laquais comme amant, car selon lui il n'y a pas de plus grande déchéance pour une reine que de se compromettre avec un laquais. Il attire la reine dans la chambre de Ruy Blas pour avoir une preuve sûre qu'elle est indigne d'être l'épouse d'un roi d'Espagne.

Mais Don Salluste a mal calculé: la reine pardonne au valet dont l'âme est noble, qui révèle courageusement quelle est sa condition et, ne pouvant survivre à cette honte, s'empoisonne finalement.

A cette question: «est-il aucune convention sociale que l'amour ne puisse braver, aucune distance sociale que l'amour ne puisse franchir?» Hugo répond: «L'amour peut rapprocher les termes extrêmes de la hiérarchie sociale, unir le cœur d'une reine et le cœur d'un laquais.»

C'est la tragédie de deux âmes qui s'aiment, qui sont dignes l'une de l'autre, mais ne peuvent s'unir à cause de leur condition sociale qui amène l'éternel conflit entre l'honneur et l'amour.

Musset: Carmosine (1840)

Une petite comédie de Musset effleure le même sujet. Vers 1840 où plusieurs romantiques entrèrent dans une période de «bon sens» Musset défend dans ses drames pleins d'esprit la «raison» et la cause du «mariage».

Ainsi Musset n'approuve pas l'amour de Carmosine, fille d'un médecin, pour son roi qui est marié d'ailleurs.

Elle tombe malade d'amour et le roi lui donne un mari convenable.

Cette comédie touchante est tirée du septième récit de Boccacce du *Décameron* où l'amour de Carmosine n'est considéré que comme un rêve, une illusion d'un jeune cœur qui cherche l'impossible, en passant à côté du bonheur que représente le mariage de raison avec un homme de son rang.

Ce qui est décisif pour l'attitude des romantiques envers les mésalliances, c'est toujours le souci de la liberté personnelle. Ainsi Musset, le plus typique des romantiques, ne se prononce pas pour les unions disproportionnées.

Bien qu'en principe pour la fusion des classes, l'auteur de *Ruy Blas* et celui de *Carmosine* et de *On ne badine pas avec l'Amour* ne mènent pas leurs héros jusqu'au mariage, ils n'en rendent pas responsable la société avec ses préjugés, comme c'était l'usage au 18^{ième} siècle, car le dernier obstacle est dans la conscience des héros mêmes; la mésalliance, dans ces cas, blesserait leur devoir moral.

Dans *On ne badine pas avec l'Amour* (1840) Musset a arrangé la situation de telle sorte qu'une mésalliance serait impossible.

Mais c'est moins ce problème-là qui constitue l'intérêt de la pièce, que l'inconstance, l'indécision et l'esprit désordonné de ses héros.

Musset y peint le tort que Perdican, jeune homme de bonne famille, cause à une paysanne; mais il ne charge l'infidèle Perdican que faiblement, car s'il avait épousé la paysanne, il n'aurait pas été sincère envers lui-même et aurait trahi l'amour qu'il éprouve pour une autre.

La faute de Perdican est de n'avoir pas bien réfléchi auparavant sur les conséquences funestes de son badinage avec l'amour.

Camille qui vient de sortir du couvent, s'est fait des idées personnelles sur la vie: elle ne veut pas se marier. Comme elle repousse son prétendant Perdican, celui-ci, touché du charme naïf de la belle paysanne Rosette, lui promet le mariage sur les con-

seils de la fière Camille qui ne lui veut pas avouer son amour. — Tout le monde, spécialement le père de Perdican, un baron, est mécontent de cette mésalliance.

Camille, croyant tout perdu pour elle, se jette devant l'autel et s'accuse de son amour terrestre. Perdican la surprend — ils s'embrassent, oubliant l'orgueil qui a troublé leur bonheur quand ils entendent un cri — c'est Rosette qui meurt de cette perfidie de Perdican.

La faute de cette tragédie revient au jeune homme à l'âme ennuyée et brisée de Musset qui se laisse entraîner par toutes les circonstances, et à la jeune fille dont l'orgueil enfantin a provoqué tous ces malheurs.

Tandis que le mariage de Perdican et de Rosette ne peut pas se faire parce qu'il serait immoral tant que Perdican aime Camille, il ne peut pas se faire non plus avec celle-ci; ce mariage serait immoral aussi, ayant exigé une telle victime.

Dans *Le Chandelier* (1834) Musset ne se prononce pas non plus en faveur de la mésalliance. Un vieux notaire désagréable a une jeune femme, et rien n'est plus naturel qu'elle ait des amants.

Le problème de l'adultère n'intéresse pas beaucoup Musset.

Dans sa nouvelle *Frédéric et Bernerette* (1838) Musset s'intéresse plus au problème des classes; ici la situation n'est pas telle qu'elle rende un mariage impossible, mais les préjugés dans ce monde sont plus forts que l'amour, que leur importe si tant de créatures précieuses sont leurs victimes?

Cette nouvelle a eu beaucoup d'imitations, et *La Dame aux Camélias* traite aussi ce sujet.

Frédéric est l'amant de Bernerette et un jour où il voit qu'il ne peut plus l'être, il la quitte. La pauvre fille a tout prévu, elle ne fait pas de reproches à celui qui veut se marier dans la bourgeoisie, mais comme elle ne peut pas exister sans lui, elle met fin à sa vie.

Mais Musset peut aussi attacher tant d'importance à l'amour qu'il en néglige le côté social de la question, comme dans *Il ne faut jurer de rien* (1848), où Valentin, neveu d'un riche négociant, épouse la fille d'un baron, sans qu'il soit question de mésalliance dans la famille.

C'est la première fois qu'il n'est pas question des préjugés sociaux des parents ou des jeunes gens mêmes, bien qu'il arrive rarement dans la littérature que ces derniers soient trop orgueilleux pour se mésallier; c'est qu'on est en 1848, date de la véritable révolution des esprits en France. Dès 1789 l'égalité existait dans la politique, mais pas encore dans les mœurs; les préjugés de classe étaient au fond restés les mêmes.

Etudions maintenant les romans d'une socialiste fervente, de G. Sand.

Nous avons vu qu'elle condamne les mésalliances où il y a une grande différence d'âge; donc, parce qu'il s'agit là et d'un autre genre de mésalliance et d'un autre jugement porté là-dessus, nous l'avons traité à une autre place, en détachant ainsi deux des romans de George Sand des autres.

Arrière-petite-fille de Maurice de Saxe elle sentait couler dans ses veines un sang de prince et de bohémienne. Donc, par son ascendance et son idéologie elle est une des avocates des plus farouches en faveur des mésalliances. Elle les défend dans *Valentine*. (1832).

Valentine aux sentiments profonds et nobles est malheureuse avec son mari, un comte qui ne s'occupe pas d'elle. Un jeune paysan instruit, Bénédicté, tombe amoureux d'elle, mais il la respecte toujours. La fatalité veut qu'au moment où Valentine apprend la mort de son mari et où rien ne semble plus s'opposer au mariage entre le jeune paysan et la comtesse Valentine, appauvrie d'ailleurs par les dettes de son mari, on tue Bénédicté par erreur.

Le jeune paysan avait refusé d'épouser sa cousine riche; au lieu de ce mariage assorti il préfère une vie orageuse, pleine de luttés contre les préjugés et tous les obstacles qu'emporte l'amour pour la femme d'un comte. Celle-ci n'hésite pas un moment à aimer un simple paysan; quand elle a des remords, c'est seulement parce qu'elle prend conscience de sa responsabilité: elle veut accomplir ses devoirs envers son mari qu'elle n'aime pas. Dans ses remords elle l'implore de l'éloigner de son amant, mais ce mari se moque de cette idée bizarre. Il ne veut pas la contraindre à la vertu, pourvu qu'elle en maintienne les apparences.

Une autre mésalliance a lieu encore: le Comte de Raimbault, épris de la beauté d'une belle fermière l'épouse et réalise ainsi le rêve de la petite sotte vaniteuse.

Du côté de la famille de Valentine il y a encore mille intrigues contre Bénédicte, cet «homme vulgaire» sans titre de noblesse.

Ce chapitre entraînerait trop loin, si nous traitions les romans suivants de G. Sand dans le même chapitre. Et comme ceux-ci appartiennent tous ensemble à une autre époque de sa vie, époque d'un socialisme plus modéré, où elle renonce avec résignation aux déclamations contre le mariage (cf. l'article dans l'Encyclopédie sur G. Sand.) nous les traitons dans un chapitre à part.

Chap. VI: Socialisme modéré de G. Sand (entre 1840 et 1860.)

Dans les romans postérieurs de George Sand la mésalliance se présente sous l'aspect d'une différence de fortune, quelquefois aussi de naissance. Bien que socialiste, George Sand ne plaide pas à tout prix la cause des mésalliances sociales.

En 1841 apparaît *Pauline*, le roman d'un mariage par vengeance, à la fin malheureuse comme tous les autres romans de cette espèce (*Le Mariage de Vengeance dans Gil Blas*, *L'Histoire de Mme de la Pommeraye dans Jacques le Fataliste* etc.)

La comédienne Laurence emmène à Paris son amie, la provinciale Pauline. M. de Montgenays, un écrivain spirituel qui aime Laurence sans en être aimé veut la rendre jalouse en feignant de l'amour pour Pauline. Laurence entrevoit cette manœuvre et prévient son amie qui, flattée de l'amour d'un homme du monde, ne la croit pas; au contraire, elle se laisse entraîner d'autant plus par ses passions.

Le roué, Montgenays obtient tout ce qu'il veut de cette provinciale naïve. Il la rend mère et l'épouse par devoir.

La lutte pour son amour a rendu Pauline méchante et son mari qui a des maîtresses la rend malheureuse.

Si Pauline n'était pas une villageoise, le roué n'aurait pas réussi si facilement à la tromper; son éducation ne l'avait pas assez armée pour les combats de la vie, ainsi elle se laisse tromper par l'élégance d'un dandy.

Il ne faut donc pas vouloir réaliser à tout prix une mésalliance.

Dans les romans suivants la mésalliance est plus heureuse. George Sand explique dans la préface du *Péché de M. Antoine* une chose bien paradoxale, que «les idéés socialistes étaient si peu de saison que les journaux conservateurs devinrent l'asile des romans socialistes» comme *Le Péché de M. Antoine*. (1845).

Emile Cardonnet est communiste, c'est ainsi que G. Sand l'appelle; c'est la cause de luttes continuelles avec son père, un maire riche et dur.

Malgré ses théories il aime Gilberte de Châteaubrun, la fille naturelle d'un comte; comme lui, Gilberte ne connaît pas les préjugés sociaux; mais elle cherche à étouffer son amour pour Emile, qui est riche alors qu'elle est pauvre.

Le père d'Emile qui veut avoir une belle-fille fortunée, noue toutes sortes d'intrigues, inutiles d'ailleurs.

Il donnerait son consentement à ce mariage, si Emile renonçait à ses idées socialistes, ce qui signifierait pour celui-ci en même temps la perte de l'estime de Gilberte. C'est seulement quand le père légitime de Gilberte lui fait un cadeau de noces princier, que M. Cardonnet accepte ce mariage et la naissance illégitime de Gilberte, dont la noblesse n'exerce sur lui aucun attrait. L'alternative ou le mariage ou le renoncement aux idées socialistes est résolue habilement par la combinaison de ces deux éléments.

Le fait que le socialisme est à la fois doctrine politique et conception du monde est nouveau pour les romans de mésalliance.

A l'époque qui a suivi 1848 on est assez juste pour ne pas peindre le noble comme un monstre et le bourgeois comme un ange (comme au 18^{ième} siècle). Au contraire, le père naturel et le père légitime de Gilberte, nobles tous les deux, sont plus libéraux et plus sympathiques que le maire égoïste.

Dans *Le Meunier d'Angibault* (1845) il s'agit aussi de l'amour d'une jeune noble pour un bourgeois, Henri, qui se débat contre cet amour, parce qu'il est sans naissance, sans fortune, sans titres.

La jeune veuve Marcelle de Blanchemont, est offensée dans sa fierté par ce refus mais elle comprend et pardonne.

Déjà pendant son mariage avec un mari qui la négligeait, (une de ces fameuses «mésalliances de cœur» de George Sand) elle songeait à sacrifier ses intérêts matériels et les préjugés étroits de la naissance à l'amour d'Henri. Elle ne prévoyait pas que la fierté d'un plébéien repousserait son sacrifice comme un affront.

Contente d'apprendre qu'elle est ruinée elle y voit un moyen de rapprochement vers son ami. Mais Henri songe que «cette

femme n'appartient pas à la même race que lui... ce sont des maîtres détrônés de la terre qui demanderont à leurs anciens esclaves les soins auxquels ils sont habitués». ¹ Il la déteste pour son argent et ne peut pas non plus s'allier à elle pauvre, parce qu'il souffrirait de la voir privée; ils décident de ne pas se voir pendant un an.

Autour du Grand-Louis, le meunier, il y a une autre histoire: il n'est pas assez riche pour épouser Rose, dont les titres de bourgeoisie sont acquis depuis peu. Pour l'amour d'un homme elle ne veut pas s'exposer aux médisances des gens de son village, ni s'opposer à ses parents. Ceux-ci, de simples égoïstes, ont déjà poussé à la folie l'ainée en lui interdisant un mariage trop pauvre à leur gré. Le père de Rose n'a pas le préjugé de rang «moi aussi je sors d'une famille de paysans, mais je suis riche et monnaie fait tout, même quand on s'aime.» Quand Marcelle de Blanchemont lui montre Rose, devenant folle comme son aînée, il cède.

Une donation miraculeuse qui échoit à Henri et au meunier, tire les deux hommes d'embarras, de façon qu'on peut célébrer les noces.

Dans ce roman tendancieux tout tourne autour de la question des préjugés. La noblesse d'esprit va avec la noblesse de sang; l'argent la préoccupe moins que certains représentants de la bourgeoisie (en cela le père de Rose ressemble à celui d'Emile dans *Le Pêché de M. Antoine*).

Tout aboutit à la morale que l'argent est pernicieux, s'il entraîne aux préjugés et à la tyrannie. — C'est là une concession: le destin bienveillant vient au secours des quatre amants en leur procurant l'argent sans lequel ils n'auraient pas pu devenir heureux.

En 1851 George Sand reprit le même sujet dans sa pièce *Le Mariage de Victorine*, la suite du *Philosophe sans le savoir* de Sedaine.

Victorine, encouragée par son père, un simple serviteur, étouffe son amour pour le fils du maître de la maison.

1. éd. Bibl. Ste Geneviève, sup. 80 1633, p. 186.

Pareil au vieux Mendo et au drapier Guillaume dans *La Maison du Chat qui pelotte*, Antoine veut marier sa fille Victorine à un brave garçon; car il a fait lui-même l'expérience que pour être heureux en mariage, il n'est pas indispensable de s'aimer passionnément.

Mais cette morale que Scribe a exprimée par le mot classique «on finit toujours par aimer le père de ses enfants», n'est pas celle d'une œuvre romantique.

Sophie, la fille de M Vanderk, bienfaiteur de Victorine, reproche à celle-ci de se rendre coupable en épousant un garçon sans l'aimer. (On ne trouverait pas une telle opinion en 1765, quand Sedaine avait composé son drame; pour les auteurs d'alors le devoir des enfants n'était pas de s'opposer aux volontés des parents.)

Comme M Vanderk père, un philosophe éclairé, est d'avis que «devant Dieu il n'y a pas de mésalliances,» son fils demande Victorine en mariage; elle feint de ne pas l'aimer, car se rappelant les avertissements de son père qu' Alexis se moque d'elle, elle veut sauver son honneur au prix de son amour.

Le jugement final de M Vanderk: «ils s'aiment, qu'ils deviennent heureux et nous avec eux» dissipe les dernières objections du bon Antoine.

Ce M Vanderk, un mélange du Vanderk de Sedaine et de M d'Orbesson, «le père de famille» (Diderot), dénué de tout préjugé, quoique baron autrefois, indifférent à la perte d'une somme considérable, a élevé ses enfants de la même façon.

Quant à la modestie du père de Victorine et l'obéissance de celle-ci, George Sand a bien peint les idées d'un serviteur d'environ 1765, mais la solution est toute moderne, toute romantique: la dissimulation de son amour et un sentiment de l'honneur exagéré ne pourraient amener qu' un dénouement malheureux.

Il est caractéristique pour l'époque du Second Empire que le père de Victorine estime son futur gendre non seulement pour son cœur, mais pour son énergie au travail.

Comme d'habitude George Sand est encore l'avocat de l'amour et ainsi de la mésalliance dans *Le Marquis de Villemer* (1861).

Caroline, demoiselle de compagnie chez la marquise de Villemer, a gagné l'affection de cette vieille dame aux idées arriérées

et encline aux préjugés de noblesse, grâce à ses vertus, son intelligence et sa délicatesse.

Le jeune marquis, caractère noble, type de l'érudit, se sent amoureux de Caroline sans vouloir se l'avouer à lui-même. L'aimant de plus en plus, il ne peut plus vivre sans elle. Sa mère, la marquise, veut le marier à une riche héritière, mais c'est son frère qui l'épouse, en se justifiant: «ma mère ne m'eût jamais permis d'accepter la fortune sans le nom, et n'ayant plus que mon nom, je ne pouvais plus prétendre qu'à la fortune.» Le jour des noces de son frère, le marquis confesse à sa mère qu'il veut épouser Caroline.

Malgré l'estime qu'elle éprouve pour celle-ci, elle est très effrayée de la mésalliance projetée par son fils: «tenez, vous n'êtes pas assez convaincu de l'excellence qui nous vient de la race. Vous avez peut-être trop philosophé là-dessus. Méfiez-vous de ces préjugés nouveaux et des préventions des Mrs les parvenus! Ils auront beau dire et beau faire, un homme de rien ne sera jamais vraiment noble de cœur; une tache originelle de prévoyance et de parcimonie étouffera toujours son élan. Il pourra faire des actions d'éclat par amour de la gloire, mais ce sera toujours dans son intérêt personnel, n'en soyez pas la dupe.» (Ce roman se passe à la veille de la Révolution!).

Le marquis trouve qu'en dépit du respect qu'il porte à sa mère, il ne doit pas sacrifier son amour aux préjugés de celle-ci. Comme une intrigante calomnie la conduite de la vertueuse Caroline auprès de la marquise, la jeune fille s'enfuit à la campagne, décidée à ne plus revoir le marquis par crainte de brouiller la mère et le fils. Mais le sort est plus bienveillant: elle rencontre le marquis et lui sauve la vie.

Il se passe des scènes touchantes avec l'enfant naturel du marquis que Caroline a soigné généreusement sans savoir à qui cet enfant appartient — on fixe le mariage.

Les préjugés de la Marquise même seront désarmés.

Caroline explique son attitude à l'égard des mésalliances: «le luxe ne m'inspire pas ces dédains philosophiques qui cachent toujours un peu d'envie, mais l'opulence convoitée et achetée à tout prix par des mariages d'ambition... voilà qui prend à juste

titre le vilain nom d'argent et de ce côté là je suis bien de l'avis de la marquise qui ne pardonne pas les mésalliances intéressées.»

On mentionne encore une autre mésalliance, celle de l'intrigante: «Riche et sans aïeux elle avait apporté sa dot à un noble ruiné pour servir de cautionnement à une place de finance et pour mettre de l'éclat dans sa maison. Parvenir pour briller et briller pour parvenir c'était la seule pensée de cette petite femme. Elle se faufila dans la société, avait des amis utiles, pour faire arriver son gentilhomme.»

Ce roman qui se joue à l'époque de la Révolution, montre la transformation des pensées: la vieille génération, fière de ses aïeux, réclame ses privilèges, tandis que la nouvelle génération (de la noblesse) a quelquefois des théories «communistes».

Ce roman, bien qu'un chef d'œuvre de psychologie, n'apporte pas d'éléments nouveaux à notre sujet.

Une mésalliance entre paysans nous est présentée dans *La petite Fadette*, (1849) où l'amour change l'orpheline à tous les défauts en une petite fille aimable et douce.

Elle aime le «besson» Landry, dont les parents, paysans aisés, s'opposent au mariage avec cette petite «sorcière» sans fortune qui est méprisée de tous les paysans honnêtes et traditionalistes.

Elle entre en service chez des paysans et se rend digne d'être la femme de Landry; d'ailleurs elle apporte au mariage le trésor de sa grand'-mère.

George Sand se sert de l'amour pour égaliser les différences de rang et de fortune; pour elle, s'allier avec quelqu'un d'une condition inférieure est faire œuvre humanitaire.

Noble par son arrière-grand-père et plébéienne par sa mère, elle unit en elle deux classes et se révolte contre la coutume de sa famille de ne contracter que des mariages nobles.

Il ne faut pas oublier que George Sand, en peignant ses personnages dénués de préjugés sociaux et remportant la victoire, est une socialiste idéaliste, une utopiste qui ne tient pas assez compte de la mentalité bourgeoise du temps de Louis Philippe.

Ses contemporains s'en occupent pour elle.

Chapitre VII: Seconde Moitié du 19 ième Siècle.

Opinions diverses sur la Mésalliance.

A. La Mésalliance entre la Bourgeoisie et la Noblesse.

A partir de 1848 on remarque un courant apparemment hostile aux mésalliances. Cette hostilité se fait moins sentir dans les cas de mésalliances entre bourgeois et nobles que dans celles qui ont lieu entre riche et pauvre; celles-ci sont beaucoup plus nombreuses que celles-là. Certains auteurs se prononcent contre une troisième catégorie de mésalliances qui devient de plus en plus fréquente: celle où un honnête homme épouse une courtisane ou une femme malhonnête; c'est la reprise du sujet de *Marion Delorme* et des *Marana*.

D'après les auteurs du temps il est difficile d'avoir une opinion arrêtée sur les mésalliances; la seule chose qu'on puisse dire d'une manière générale, c'est que la mésalliance de fortune trouve des obstacles seulement chez Augier, car il y voit un danger moral. Quant aux unions avec des courtisanes, elles sont unanimement condamnées, sauf par Dumas fils, plus indulgent dans quelques uns de ses ouvrages. (p. ex. *La Dame aux Camélias*.)

Parlons d'abord du premier groupe, des mésalliances entre la bourgeoisie et la noblesse.

Sandeau: Mlle de la Seiglière. (1851).

Dans *Mlle de la Seiglière* Sandeau continue le genre qui nous est connu par *Scribe Avant, Pendant et Après* et *Picard Le Passé, le Présent et l'Avenir* où apparaît la différence entre l'ancienne noblesse et la nouvelle génération libérale.

Sandeau se sert de la même technique pour peindre en couleurs vives le changement moral de la société en introduisant un émigré repatrié qui s'étonne des nouvelles institutions et mœurs.

La scène se passe en 1817; Bernard Stamply, un jeune homme intransigeant contre tout ce qui est noble, le représentant de la nouvelle bourgeoisie, retourne au château où son père, mort depuis un an, était fermier. Bernard vient réclamer le château que son père a acquis par son travail, pendant l'absence de l'ancien propriétaire, le marquis de la Seiglière; et il est furieux d'y trouver cet émigré, rentré par amour de sa patrie. Celui-ci, au lieu d'être reconnaissant au vieux fermier de lui avoir abandonné la ferme après son retour, est toujours convaincu de ses privilèges. Sa fille Hélène, bien au contraire, a été la seule à soigner les derniers jours du vieux, et Bernard lui en sait gré. Malgré les instances d'un avocat, il n'est plus si violent à réclamer ses droits, il prolonge son séjour au château pour être près d'Hélène. Celle-ci est fiancée avec le fils d'une baronne, sans l'aimer. Quand elle avoue son amour pour Bernard, le marquis, tout indigné, s'exclame: «La fille d'un de la Seiglière amoureuse d'un hussard de Bonaparte!»

Bernard s'adoucît de plus en plus sous l'influence de l'amour, les motifs de sa venue sont oubliés: «Je ne dépouillerai jamais la fille qui aida mon père à vivre et à mourir.»

Et quand l'avocat lui dit qu'Hélène l'aime, il refuse modestement: «Ah, laissez, laissez-moi! Ne troublez pas mon cœur! Comment m'aimerait-elle? Fils d'un paysan, je ne suis qu'un soldat. La fille du Marquis de la Seiglière n'épouserait jamais Bernard Stamply.» (III, 5) L'avocat s'occupe d'unir les deux amants et d'obtenir le consentement du marquis, chose difficile, car il est de la génération des parents tels que nous les voyons dans *l'Artiste ambitieux*, dans *Médiocre et rampant*, dans *le Passé, le Présent et l'Avenir*, et dans tant d'autres pièces, tous ennemis déclarés des mésalliances, soit par intelligence, soit par sottise.

Quand l'avocat explique au marquis, qu'il doit livrer le château si ce mariage ne se fait pas, et qu'Hélène sera sous une meilleure protection en cas d'une nouvelle révolution, celui-ci accepte une mésalliance opportune au salut de sa fille.

La tendance de toute la pièce, personnifiée par Bernard, est comparable à celle du *Meunier d'Angibault*, personnifiée par Henri Lémor: le radicalisme des idées socialistes qui doivent être vain-

cues par le charme d'une femme. Il est nouveau, de démontrer dans la littérature, qu'un révolutionnaire soit trop radical, jusqu'à maintenant on avait montré l'effet salulaire de la Révolution sur les nobles, qui perdaient leurs préjugés. Mais maintenant, dans l'âge des études sociologiques, on s'aperçoit aussi du désavantage qu'un libéralisme trop tolérant peut exercer sur une mésalliance.

Trois ans après parut *Le Gendre de M. Poirier* de Sandeau et Augier. (1854).

M. Poirier, appelé par son charmant gendre «un George Dandin à l'état de beau-père» donne de l'argent et encore de l'argent pour payer les dettes de son gendre léger et frivole.

Celui-ci, le marquis de Presles, a satisfait ses besoins de luxe en épousant la fille d'un riche bourgeois, en même temps qu'il remplit la ridicule ambition nobiliaire de son beau-père. Poirier reconnaît quelquefois qu'il en a assez, de s'abaisser devant son gendre. Contrairement aux héros de Molière et de Balzac, en se donnant un air libéral, il bombe la poitrine «Crois-tu donc que son titre me jette de la poudre aux yeux? J'ai toujours été plus libéral que toi, tu le sais bien, je le suis encore. Je me moque de la noblesse comme de ça. Le talent et la vertu sont les seules distinctions sociales que je connaisse.» (I, 4).

On connaît les scènes comiques où Poirier fait à son gendre des sermons sur la nécessité de choisir une occupation, car «une femme doit être la préoccupation et non l'occupation de son mari».

Poirier même n'avait adoré sa femme que parce qu'il n'avait jamais le temps de penser à elle. Décidé à «redevenir bourgeois» (II, 8) tout à l'heure, il devient souple comme un gant, quand son gendre lui propose le titre de baron, car «le baron Poirier, ça sonne bien à l'oreille». (III, 2).

Outré, que son beau-père ose disposer de son argent, le marquis trouve là une raison de plus pour retourner chez sa maîtresse, une comtesse. Quand on s'aperçoit de sa perfidie, il ne se défend pas, mais il est touché de la générosité de sa femme.

En elle se mélangent la fierté de la femme et les pudeurs de la jeune fille, la tendresse et l'orgueil, la naïveté confiante et une inflexible jalousie.

Non seulement elle paye ses dettes à son insu et malgré son père, mais lui permet de se battre en duel à cause d'une autre femme; elle lui pardonne à force de son amour. «Orgueilleux, que j'étais! Je croyais m'être mésallié! Vous portez mon nom mieux que moi!» (III, 2).

Il se repent sincèrement: «Elle était digne de l'amour le plus pur et je l'ai épousée pour son argent! J'ai fait un marché; un marché que je n'ai même pas eu la probité de tenir!» Voyant son gendre écrasé sous le poids du repentir, Poirier s'exclame: «Vous êtes digne d'être un bourgeois, nous pouvons nous entendre! Faisons la paix, et restez chez moi!»

Vers 1760 cette phrase aurait été la tendance de toute la pièce; ici, elle n'est pas prise trop au sérieux, car quelques minutes plus tard, Poirier forge déjà de nouveaux plans pour devenir député de l'arrondissement en 1847, et Pair de France en 1848. Ainsi ses aspirations libérales sont ridicules, contredites par d'autres ambitions.

La morale n'y est pas trop dure: il suffit que le «glorieux» reconnaisse ses torts et qu'il se convertisse en honnête homme, travailleur et époux fidèle.

Les entretiens entre Poirier et son gendre, beaucoup plus nombreux et importants pour notre sujet que ceux des deux époux, nous révèlent les motifs qui ont amené au mariage. Ces entretiens, nous sont suffisamment connus par le *Glorieux* et avant tout par *George Dandin*. Abstraction faite du dénouement du *Gendre de M. Poirier*, ces comédies montrent la saine morale: «A chacun son métier, et les vaches seront bien gardées». On rit de celui qui veut sortir de son rang.

Dans *Le Gendre de M. Poirier* et *George Dandin* la noblesse s'en tire aussi mal que la bourgeoisie; Molière, se place au point de vue de la hiérarchie de son temps, Augier veut condamner la trop grande vanité des bourgeois du Second Empire. *George Dandin* dégénère en farce, le *Gendre de M. Poirier* aboutit à la morale: l'amour, le Deus ex machina, vient s'emparer du gendre frivole et le transforme en honnête homme.

Enfin, la morale de cette pièce: ne te mésallie pas sans amour; mais si tu aimes, ne recule pas non plus devant une mésalliance!

On est accoutumé à voir dans la littérature, ou des mariages sans amour qui marchent mal, ou des mariages rendus exemplaires par l'amour; ce revirement où une mésalliance se transforme en bon ménage, est nouveau.

Antoinette, cette jeune fille, riche de cœur et d'esprit, remplie d'illusions, qui a rêvé du mariage comme de la plus tendre et de la plus étroite des parentés, est triste d'être négligée par un homme, le premier qu'elle connaisse, et qu'elle épouse par idéalisme. Malgré les désillusions elle lui pardonne par son amour.

Des êtres foncièrement vulgaires comme Poirier nous sont assez connus; ils achètent leurs gendres comme aux enchères quand ils sont négociables et les liquident quand ils ne sont plus de rapport.

Au fond les auteurs du *Gendre de M. Poirier* sont persuadés qu'un mariage mal assorti est toujours un risque; tout de même ils donnent à la comédie un dénouement heureux à cause du public bourgeois.¹ Chose curieuse: en 1854 le public serait choqué de voir une mésalliance malheureuse — nous nous souvenons des temps où le contraire fut le cas.

B. La Mésalliance entre un Riche et un Pauvre.

La mésalliance entre un riche et un pauvre devient plus actuelle dans la seconde moitié du 19^{ième} siècle. Elle préoccupe les esprits beaucoup plus que celle qu'on trouve entre la bourgeoisie et la noblesse.

Une comédie semblable à celles que nous fournissent le 17^{ième} siècle (Dancourt), le 18^{ième} siècle (Allainval), la Restauration et le Second Empire (Scribe, Picard, Mazère et Sandeau) c. à. d. des comédies où «mésalliance» est identique à «mariage d'intérêt», est la *Pierre de Touche* (1853) d'Augier. Ici la mésalliance est empêchée encore au dernier moment.

Un musicien qui à l'improviste, a hérité d'un riche baron, a la tête tournée par cette richesse soudaine. Il se fait adopter par un baron, néglige sa fiancée, une jeune fille simple et sympathique, pour épouser la fille d'une margrave.

1. cf. M. René Doumic, dans Petit de Julleville, t. 8 de L'Hist. de la Langue et de la Litt. franç.

A la fin tout s'arrange encore: l'artiste ambitieux épouse son amie et la fille de la margrave son cavalier.

L'argent n'a pas réussi à produire son effet pernicieux.

Dans *Un Beau Mariage* (1853) c'est aussi l'argent qui joue un rôle important dans la mésalliance et rend l'époux malheureux.

Le jeune chimiste Pierre Chambaud est de cette catégorie d'hommes qui regardent d'abord la femme et puis la fortune.

Par amour il épouse une riche jeune fille, Clémentine Bernier, à laquelle le choix du mari est indifférent, pourvu qu'il y ait dans la maison un homme qui puisse accompagner partout la mère et la fille dans le monde.

Pierre marié, se sent isolé dans une société qui n'est pas la sienne. Le tourbillon du monde l'éloigne involontairement de ses recherches scientifiques. La belle-mère lui reproche de ne pas avoir le droit d'exiger plus, parce que sa richesse n'est pas de longue date. — Tout cela est dit tous les jours — le «beau mariage» c'est l'humiliation quotidienne. Sa femme vit à côté de lui comme une étrangère. De même qu'un George Dandin Pierre doit s'excuser auprès de quelqu'un qui lui a manqué de respect; mais comme il le fait avec dignité et une grandeur d'âme, il a les rieurs de son côté. Il se passe une de ces scènes inévitables, qui nous sont suffisamment connues, entre la belle-mère et le gendre:

Mme Bernier: «Chez qui sommes - nous donc, chez moi ou chez vous?

Pierre: Dès qu'il s'agit d'honneur, chez moi.

Mme B.: ... En vous acceptant pour gendre, je n'ai pas entendu me donner un maître.

Pierre: C'est un laquais qu'il vous faut?

Mme B.: Non, mais un homme modeste qui se rappelle tout ce qu'il me doit.

Pierre: Vous avez dit un mot de trop, Mme. Puisque ma femme ne l'a pas relevé, son silence me délie envers elle, comme j'étais déjà délié envers vous. C'est moi qui sors d'ici, pour n'y jamais rentrer, moi, à qui votre insolente fortune aura du moins enseigné le prix de l'indépendance et de la pauvreté.» (III, 10).

George Dandin se retire; ne pouvant pas remplir son cœur, il fait une découverte chimique importante. Dans ce moment sa femme revient à lui, aimante et fière d'être aimée pour elle-même, sans fortune et sans luxe.

Ce dénouement aurait été impossible, si Pierre était resté le mari soumis, souffrant secrètement. Grâce à sa fermeté décidée, grâce à sa croyance dans son génie, il a su reconquérir l'amour et l'estime de sa femme.

Comme nous le verrons dans les pièces suivantes, Augier conserve à peu près son point de vue moral, que presque toujours, si un homme s'est mésallié en contractant un mariage d'amour, la femme ne cherchera qu'à tirer profit de lui. Pour Augier la femme est presque toujours le vampire qui exploite le mari.

On voit que de plus en plus le problème de la mésalliance perd son caractère social pour devenir plutôt une question morale.

Tout de même, comparée avec les autres pièces d'Augier, écrites avant, la fin heureuse d'*Un beau Mariage* marque le passage à une conception plus optimiste à l'égard de la femme.

Tandis qu'Augier a, pour ainsi dire, considéré le mariage de mésalliance même avec une différence sociale minime, comme malheureux, il montre ici la possibilité d'une meilleure orientation.

Au dénouement près, *La Femme de Claude* de Dumas, *Le Maître de Forges* d'Ohnet et *Fromont Jeune et Risler Aîné* de Daudet nous offrent la même conception.

Augier nous montre toujours de nouveau que vers 1850 l'argent est le mobile de tous les actes. Des mariages malheureux, la prostitution et l'adultère en sont les conséquences.

Augier attaque le pouvoir absolu de l'argent et révèle les vices, tout en se rangeant à la morale du Second Empire qui est fondée sur la probité et l'honnêteté. (C'est pour cette raison qu'on considère Augier comme successeur de Molière, car la même haine de l'hypocrisie les unit.) C'est dans ce sens qu'il attaque les mariages mal assortis.

D'autres auteurs ont poursuivi le même but: Scribe, les romantiques, les utopistes, presque tous; et tout de même, le résultat final était autre. Car en général les auteurs étaient assez complaisants pour donner à leurs pièces une tournure favorable de manière que les amants s'épousent, et non pas les fortunes

et les noms; Augier nous montre des mésalliances aboutissant à de mauvais ménages, parce qu'elles détruisent la famille, et qu'elles sont, d'un côté, ou d'autre, des mariages d'intérêt.

L'opposition entre celui qui a du cœur et celui qui connaît la vie s'exprime dans le récit suivant de *La Jeunesse*. (1858).

Mme Huguet confiant à son fils sa vie passée, lui conseille de ne pas épouser sa cousine pauvre, car on lui offre une étude d'avoué, qui est l'avenir en main, avec une héritière, qui est le présent assuré.

La mère qui a beaucoup aimé dans sa jeunesse un homme pauvre, l'a épousé, quoiqu'on leur eût proposé à tous deux un mariage riche. Elle eut deux enfants, la misère s'introduisit chez eux, quand un beau jour le mari lui dit: «Prends donc plus soin de toi, tu vieillis.» — C'était le premier signe de désunion. Il venait de revoir la riche héritière qu'autrefois on lui avait proposé en mariage.

Ce récit de la mère qui montre que le «ménage avec ses soucis tue le mariage», est vain, le fils persiste dans ses projets. La faute revient seule à la société, car les riches sont libres de ces soucis. L'expérience a desséché cette mère autrefois enthousiaste aussi, de sorte qu'elle confesse: «Aussitôt la jeunesse passée, l'amour s'use aux petits calculs; il faut essayer de se satisfaire de la médiocrité».

Dans cette comédie ainsi que dans la précédente, on ne sait pas bien, à qui l'auteur donne raison (Parigot: *Augier*).

Il peint une société avec l'éternel conflit des caractères, une société dans laquelle la position sociale a autant de valeur que le mérite personnel. L'homme moderne d'Augier déforme son caractère, car on lui répète assez souvent qu'épouser une cousine pauvre, c'est briser sa carrière, c'est tenter Dieu (le dieu moderne).

Maintenant, que le bonheur personnel n'est pas en proportion du progrès de plus en plus grand, le mariage est devenu une affaire plus délicate qu'au siècle précédent où le jeune homme n'avait pas tant de chances de sortir de son rang.

Le mariage, l'alpha et l'oméga de toutes les comédies de mœurs d'Augier, est l'image réduite des mœurs du temps, surtout chez lui, car la famille est la base de la société.

Tandis que dans *La Jeunesse* et *Un beau Mariage* le public ne sait pas de quel côté se range l'auteur, ses autres comédies de mœurs ne nous laissent point de doute.

Ceinture Dorée (1855)

Le financier Roussel fait faillite et se repent et verse des larmes. Il consent au mariage de sa fille avec Caliste, gentil-homme pauvre. (Ainsi dans *La Brouette du Vinaigrier*, où le père, ayant fait faillite, permet aussi à son enfant un mariage d'amour.)

La morale de bon sens, «que bonne renommée passe ceinture dorée», ainsi que la fin du *Gendre de M. Poirier* et *Un beau Mariage* nous prouvent qu'Augier n'est pas en principe contre les mésalliances, mais seulement contre les mariages sans amour; point de vue contraire à celui de Scribe qui préfère un mariage de raison s'il est bien assorti, à une mésalliance, conclue par amour.

On repousse une mésalliance sans amour en faveur d'une mésalliance avec amour dans: *Le Fils du Giboyer (1862)*.

Giboyer père compte revivre d'une vie respectée et glorieuse dans son fils à qui il a donné une bonne éducation. Pour cacher qu'il est son fils naturel, il le fait passer pour son neveu. Maximilien est secrétaire chez M. Maréchal, politique libéral du *Constitutionnel*. Tous les deux ils attaquent la noblesse, quoique M. Maréchal fût allié en secondes noces à une femme noble, qui se moque toujours de ses manières plébéiennes.

Quand il fait un jour un discours contre la noblesse, son futur gendre, un comte, mis en avant par Mme Maréchal, se retire encore au dernier moment, blessé dans sa dignité, s'apercevant en outre, qu'entre sa fiancée et Maximilien il y a une grande intimité; car se mésallier et se compromettre en même temps, c'est trop pour lui.

Ainsi Fernande et Maximilien peuvent s'épouser.

Averti par son expérience personnelle, le père préfère mésallier sa fille à un homme d'un rang inférieur, qu'à un homme d'un rang supérieur, car ce gendre noble exige qu'il se fasse adopter par un noble pour rendre la mésalliance moins choquante.

Quant au mariage avec Maximilien, Fernande, fière et hautaine en général, cède à son amour; et M. Maréchal, jusqu'à ce qu'il sache que Maximilien est un enfant naturel a toujours estimé son savoir et ses mérites; son libéralisme l'emporte aussi cette fois: il marie sa fille au fils du pamphlétaire au service de son parti.

L'attitude du père représente celle de beaucoup de ses contemporains qui croient être démocrates, mais qui au fond de leur âme ont conservé nombre de préjugés bourgeois. Ecoutons-le à propos de l'adoption de Maximilien: «J'avoue, je serais très content si mon gendre . . . mais non, je suis démocrate.»

Libéral, mais pas trop, cela caractérise la tendance de cette pièce.

Est-ce qu'Augier accuse la société ou est-ce qu'il constate un fait irrévocable, quand Giboyer père dit: «Une famille d'un concierge doit passer par plusieurs générations, pour pouvoir battre en brèche la société. Les premiers qui attaquent tombent en route et leurs cadavres forment un pont pour leurs successeurs. Moi, je suis de ceux qui sont des victimes, mais des victimes utiles.»

Qu'importe, s'il y a plus de résignation que d'amertume dans ces phrases; ce socialiste, méprisant toute autorité, pense, qu'on ne peut pas changer de classe tout d'un coup.

Dans cette comédie les idées démocratiques ont la même force que dans Mlle de la Seiglière.

Dans les autres ouvrages d'Augier la condamnation des mésalliances et du libéralisme n'a été qu'apparente, car, à l'encontre de la plupart des auteurs, Augier ne montre pas la conversion du pécheur, mais la vie telle qu'elle est; ainsi le mariage d'intérêt est dépeint aussi dans ses conséquences funestes.

Malgré tout, Augier reste toujours le philanthrope libéral, même s'il voit un excès d'indulgence pour les femmes déchuës dégenerer en une lâcheté plus nuisible qu'utile.

A part Augier, cet ennemi apparent des mésalliances, il y a toujours des avocats qui parlent plus directement en leur faveur, parmi eux Ponsard et Feuillet.

Bien que Ponsard parte de la même idée fondamentale qu'Augier, que l'argent a un effet pernicieux et ne corrompt que

trop souvent le caractère, il arrive à des conclusions opposées. Augier voit là une raison de repousser les mésalliances, Ponsard de les approuver.

Il va sans dire que pour tous les deux c'est l'amour qui est l'élément décisif et important des pièces, car la question des mésalliances dans la plupart des cas, ne lui est que subordonnée et n'est pas un but en elle-même. En général il est facile de voir l'opinion de l'auteur sur les mésalliances, suivant qu'elles sont des mariages d'inclination ou des mariages d'intérêt.

Dans la même année que *La Pierre de Touche* d'Augier, fut représentée la comédie

L'Honneur et l'Argent de Ponsard (1853).

Il s'agit ici également d'un artiste, du peintre Georges qui aime Laure Mercier; mais comme il est pauvre, le père lui préfère un prétendant plus riche, qui dissipe tout l'argent de M. Mercier. La malheureuse Laure n'a cessé d'aimer le peintre, mais son obéissance filiale l'a fait consentir à ce mariage.

L'artiste, plus fort contre la tentation d'un mariage riche qu'on lui offre, que les artistes dans *l'Artiste ambitieux* de Théaulon, dans *La Pierre de Touche* et dans *Modeste Mignon*, gagne de l'argent par son travail et épouse la sœur cadette de Laure, qu'il aime aussi passionnément.

Cette fois-ci, le père qui ne peut plus doter sa fille, consent au mariage avec Georges qu'il a toujours considéré comme un honnête homme.

Cette pièce, sans aucune importance en elle-même, montre ce qui plaisait au public d'autrefois: un mariage manqué, quelques scènes touchantes à propos d'un amour contrarié par l'orgueil du père, et la consolation que la probité et l'amour sortent vainqueurs, bien que l'amour ait changé d'objet.

L'idée foncière est toujours: qu'une mésalliance, mariage de raison, doit irrévocablement aboutir à un mauvais ménage et qu'un mariage d'amour seul rend heureux. L'argent corrompt le caractère humain, car sitôt qu'on n'en a plus, le bonheur peut entrer.

Quant au mariage du peintre, Ponsard, «le poète de la bourgeoisie», s'oppose aux idéals romantiques.

La banalité du

Jeune Homme pauvre de Feuillet (1858)

surpasse encore celle de *L'Honneur et l'Argent*, surtout en ce qui concerne notre sujet.

Ce jeune homme pauvre, le Marquis de Champcey d'Haute-rive est forcé d'accepter une place d'intendant chez de riches bourgeois, mais la maîtresse de maison méprise les richesses.

Tous aiment Maximilien, à l'exception de la fille de la maison, une jeune créole, à qui les intrigues de sa gouvernante font croire qu'il s'est introduit dans la maison pour l'épouser à cause de sa dot. Maximilien l'aime vraiment, mais elle doit en épouser un autre.

Se trouvant enfermé avec elle dans une tour, et ne voulant pas la compromettre et lui laisser croire que cette situation était voulue, il n'hésite à se jeter dans le vide, et lui donne ainsi une preuve de la sincérité de son amour.

Heureusement, il ne se blesse pas trop gravement. Le mariage qui avait été projeté avec le rival est sur le point d'être conclu, mais le prétendant n'est qu'un coureur de dot, heureusement encore une parente riche de Maximilien meurt en lui léguant tous ses biens, et les deux jeunes gens peuvent alors s'épouser.

On connaît de meilleurs tableaux du temps que ce roman ennuyeux d'un idéalisme superficiel, où le mariage entre la riche créole et le gentilhomme ne peut se faire qu'au moment où celui-ci est devenu riche également; autrement il aurait blessé son orgueil nobiliaire.

C.) La Mésalliance entre honnêtes Hommes (Bourgeois ou Nobles) et Femmes de mauvaise Vie.

Dans l'année même de la révolution de 1848 la proclamation des «droits de l'homme» de 1791 trouve sa plus forte expression littéraire dans le roman de Dumas Fils *La Dame aux Camélias*.

Ce roman du «boulevardier moraliste» ouvre l'histoire de théâtre de mœurs modernes. (Julleville, VIII, *Théâtre*). Qu'importe au fidèle Armand le passé de Marguerite? Il est trop philanthrope pour s'en choquer.

Tandis que Didier (*Marion Delorme*) apprenant qui est son amie, la repousse avec horreur, Armand la défend contre les

préjugés de son père qui ne croit point à la conversion miraculeuse des prostituées.

Voilà une différence entre le roman de Dumas et celui de Hugo; pour Armand c'est un devoir moral de pardonner à la pénitente, pour Didier c'est un sentiment tout naturel de la repousser et de lui pardonner seulement en face de la mort, dans une certaine exaltation. A cet égard Dumas fait preuve d'un sentiment moral, plus tolérant.

Tout de même il dit à la fin qu'il ne veut « pas glorifier la courtisane. L'histoire de Marguérite Gauthier est une exception, si ce n'en était pas une, je ne me serais pas donné le plaisir de l'écrire. »

Après 1848 on remarque un courant hostile aux mésalliances, dont Augier est le principal représentant.

L'année même de la Révolution de 1848 et de l'apparition de *La Dame aux Camélias* on représentait pour la première fois *L'Aventurière* d'Augier.

C'est à cette date qu'une réaction se produit: au lieu de glorifier la courtisane, Augier l'accable de son mépris; et nous verrons qu'il s'agit là non seulement d'un cas singulier, mais du début d'une mode littéraire hostile aux mésalliances entre honnêtes hommes et femmes de mauvaises mœurs.

Augier est le plus important mais non pas le seul représentant de cette nouvelle tendance.

L'intrigante Clorinde s'est introduite avec son frère, Annibal, dans la famille d'un veuf sexagénaire de la bourgeoisie aisée, Monte-Prade. Celui-ci, en dépit de tout raisonnement s'est brouillé avec ses amis et son frère qui tous le condamnent de vouloir épouser une « donzelle », alors qu'il est le seul à la considérer comme fille d'un hidalgo espagnol.

Monte-Prade est fou de cette intrigante à un tel point, qu'il ne craint pas de mettre obstacle au mariage de sa propre fille avec son cousin Horace, dont le père ne permettra pas que son fils épouse la belle-fille de Clorinde.

Le fils de Monte-Prade réussit à prouver à son père quel est le passé véritable de Clorinde, mais comme celle-ci joue la pénitente amoureuse, elle apaise la colère du vieillard et obtient son pardon. Le fils est donc obligé de recourir à un nouveau strata-

gème: il se fait passer pour un riche prince allemand qui cherche une femme capable de l'aimer pour lui-même.

Clorinde qui ignore qu'il est le fils de Monte-Prade, est attirée par l'espoir de faire un mariage plus riche et plus brillant; elle veut s'enfuir avec ce prétendu prince.

Cette nouvelle preuve de la perfidie de Clorinde réussit à éclairer Monte-Prade.

Il ne reste d'autre ressource à Clorinde que de se retirer, non que son frère ait auparavant soutiré au fils de Monte-Prade une forte somme d'argent.

Clorinde est une femme sans cœur, qui, se sentant toujours plus forte que les hommes qu'elle a rencontrés, parce que le sentiment de l'amour lui est inconnu, est lasse de sa vie d'aventurière. C'est par un mariage honnête qu'elle veut prendre le rang de femme vertueuse.

«Je veux faire partie enfin de quelque chose
«Au lieu d'être un jouet dont le hasard dispose
«Je veux m'initier à ce monde jaloux
«Qui par son mépris seul communique avec nous;
«Je veux mon rang parmi les femmes sérieuses.» (II, I)

Elle feint d'avoir été victime de la misère qui l'avait forcée de renoncer à l'honneur pour ne pas mourir de faim.

Si son but avait été vraiment celui d'une femme qui se repent de ses erreurs passées, et qui veut les racheter par une vie nouvelle dans une famille honnête, on ne l'aurait pas empêchée de s'introduire dans une telle famille. Mais parce qu'elle n'était pas sincère, et parce que tous ses actes n'étaient que mensonge et hypocrisie, elle a été repoussée.

La même idée et une situation analogue se retrouvent dans *Le Mariage d'Olympe*. (1855) Tandis que la bassesse de cœur de la comédienne Clorinde est découverte déjà avant le mariage, l'incapacité de la comédienne Olympe à s'adapter aux mœurs de la bonne société, se manifeste après le mariage.

Le vieux marquis et la marquise, représentants de l'ancienne noblesse, qui se respectent et s'aiment ne peuvent pas comprendre «la turlutaine» de leur temps, la réhabilitation de la femme «déchue»; ils ne peuvent pas comprendre que les «poètes, les

romanciers et les dramaturges remplissent les jeunes têtes d'idées fiévreuses de rédemption par l'amour, de virginité de l'âme, et d'autres paradoxes de philosophie transcendante, que ces demoiselles exploitent habilement pour devenir dames et grandes dames.»

Le marquis opine que «si les lois ont une lacune, où la honte puisse impunément s'introduire dans les maisons, s'il est permis à une fille perdue de voler l'honneur de toute une famille, -c'est le devoir du père, sinon son droit, — d'arracher son nom au voleur.»

Naturellement ce malheur arrive justement dans la famille du marquis. Son neveu a épousé la fameuse courtisane Olympe qui s'est fait passer pour morte dans tous les journaux, afin de pouvoir entrer dans le monde sous un autre nom. Elle s'est mariée pour devenir comtesse, sans le moindre amour. Pauline-Olympe sait gagner la sympathie du marquis, choqué d'abord. Cependant elle s'ennuie du monde et reprend son ancien amant qui la comble de cadeaux. Henri, son mari, se doute des raisons qui ont conduit Pauline à l'épouser; trop tard il reconnaît que «le plus affreux malheur qui puisse tomber sur une créature humaine, c'est une union mal assortie.» Gauche et décontenancée, Pauline agace son mari (ressemblance avec *La Maison du Chat qui pelotte*).

La présence de sa mère fait revivre en elle «la nostalgie de la boue»; elle trinque «à l'extinction des préjugés», s'écriant: «à bas le mariage, à bas les marquis!»

On prépare le divorce, mais Pauline ne veut pas livrer son nom de duchesse, elle menace de compromettre publiquement la cousine d'Henri. Quand elle s'en va, triomphant et chantonnant, le vieux marquis réalise ses menaces du commencement: il tire sur elle.

«Un canard ne peut pas être à l'aise sur un étang de cygnes», car la «nostalgie de la boue» revient toujours.

C'est la même opinion sur les courtisanes que Balzac exprime dans *Les Marana*: que ni un autre milieu, ni d'autres mœurs ne peuvent transformer leur vraie nature.

Dans Augier l'argent joue le même rôle que l'amour dans Dumas:

La courtisane de Dumas est ennoblie et purifiée, tandis que celle d'Augier, incapable d'amour, à l'âme insensible, reste le vampire qui doit expier par sa mort ses infamies.

Dans l'année même de *Mariage d'Olympe*, Dumas écrit dans son *Demi-Monde* : «La justice et la loi de la société veulent qu'un honnête homme n'épouse qu'une honnête femme.»

La Femme de Claude est également peu favorable aux femmes déchues. — *La Dame aux Camélias* n'est qu'un «cas singulier», on avait assez célébré la revendication de la courtisane (Diderot : *Mariage de Vengeance*, l'abbé Prévost, Hugo, Dumas). Le romantisme passé, on étudie les lois des vices héréditaires, l'influence de l'éducation, de l'habitude et de certaines dispositions de caractères pour pouvoir conclure qu'une créature élevée dans «la boue» serait incapable de sentiments profonds, qui la pourraient purifier.

Dans la comédie de mœurs de 1858 : *Les Lionnes Pauvres*, Augier revient sur sa théorie qu'on ne peut pas rejeter impunément tous les préjugés; ici les caractères sont les mêmes que dans *Un Beau Mariage*; ici comme là la mésalliance de fortune aboutit à une mésalliance morale.

En réalité c'est moins de mésalliance sociale qu'il s'agit que de mésalliance morale.

Ainsi que dans le *Mariage d'Olympe* il montre comment une femme, poussée par son ambition et sa vanité, s'approche de plus en plus de l'abîme où elle doit nécessairement tomber. L'égalité des droits étant établie, la classe moyenne aspire à l'égalité des conditions. Il faut paraître pour être, le luxe et la coquetterie se sont introduits dans la bourgeoisie.

Un brave homme laborieux se sacrifie pour les autres : il épouse une jeune fille pauvre mais coquette, sans cœur ni raison et indigne de lui. Elle court les grandes soirées et les spectacles; elle déshonore à la fois son mari aveuglé par son grand amour et sa fille adoptive, dont elle ruine le mari. Quand le mari de Séraphine apprend tout, il pardonne, mais loin d'en être touchée, elle s'en va dans un théâtre de vaudeville.

Au fond la faute, c'est ce que l'auteur veut exprimer, est au mari qui croit remplir un devoir social en épousant une pauvre fille; il n'a fait ni un mariage d'amour, ni un mariage de raison

— il devient malheureux en faisant une œuvre. «La nostalgie de la boue» lui révéla «son erreur vertueuse». (Nous retrouverons le même sujet dans Daudet et Ohnet.)

Peut-être, que si Olympe et la lionne pauvre avaient eu des maris énergiques, triomphant d'elles, les femmes se seraient humiliées devant le plus fort (comme dans *Un Beau Mariage*).

En tout cas, l'idée est la même dans toutes les pièces d'Augier: la femme aux mauvaises mœurs n'est pas digne d'un homme de cœur, elle l'exploite et le rend malheureux; et c'est là le trait principal d'une mésalliance: pour qu'un ménage soit heureux, il ne faut pas absolument que les deux époux soient des anges, mais qu'ils puissent se mesurer l'un à l'autre, (cf *Indiana*, *Jacques*, *Valentine*).

L'idéal suprême d'Augier est toujours la pureté du ménage, de la famille comme base d'une régénération nationale.

Tout ce qui porte atteinte au caractère sacré de la famille doit être rejeté et immolé.

La fin des *Lionnes Pauvres* et le coup de pistolet dans *Mariage d'Olympe* qui a tant déconcerté le public, sont une forme inaccoutumée de glorification de la famille.

En même temps, en faisant du vice dans les mariages un objet d'horreur, Augier retire au mariage la banalité qu'il avait dans les comédies.

Ce que la plupart des écrivains voulaient découvrir en traitant des mésalliances, c'était la corruption des mœurs mais en dehors du mariage — en général dans la personne d'un prétendant rusé qui compte faire un mariage d'intérêt et qui est évincé par le jeune premier.

Augier ne supprime pas toujours toute possibilité de réhabiliter des vices; dans un sens restreint nous l'avons déjà remarqué dans *Un beau Mariage*.

La marquise Annette Galéotti dans *La Contagion* s'échappe encore à temps du piège d'un fripon, où ses goûts excentriques et son élégance effrénée l'ont entraînée.

De même la marquise d'Auberive des *Effrontés* (1861), mariée trop jeune à un marquis trop vieux, se redresse au moment de glisser de la coquetterie dans le vice.

Presque toutes les femmes d'Augier sont, comme il le dit, des foyers de contagion pour la corruption des mœurs.

D'après ce que nous venons d'étudier, on remarque une continuelle fluctuation dans l'attitude envers les mésalliances avec les courtisanes.

Augier, en général, les rejette, car il est d'avis qu'elles détruisent la famille; Dumas fils les prône (*La Dame aux Camélias*, *Les Idées de Mme Aubray*) cependant pas toujours (*Demi-Monde*, *La Femme de Claude*).

A partir de 1870 environ Augier n'est plus le seul à se méfier de ces mésalliances; d'autres écrivains s'y opposent à leur tour: Becque, Daudet, Ohnet.

Bien entendu, seulement quand il s'agit d'une mésalliance avec une malhonnête femme, et non pas dans le cas d'une mésalliance de fortune ou de rang.

En 1867 avec *Les Idées de Mme Aubray* nous avons affaire à des idées démocratiques et égalitaires. Ces «idées» sont celles que nous trouvons dans *La Dame aux Camélias* et dans toutes les autres pièces où l'on voit des courtisanes purifiées par un grand amour.

Jusqu'à *Marion Delorme* ce sujet est traité rarement dans la littérature; avec le développement de la vie moderne ce sujet devient d'actualité et prend sa place parmi les mésalliances habituellement traitées.

Plus haut nous avons mentionné les écrivains qui ont déjà traité le sujet des courtisanes.

Dans *Les Idées de Mme Aubray* on reconnaît les mêmes revendications formulées par l'auteur dans sa préface du *Fils Naturel*. «Indiquons le but à cette masse flottante qui cherche son chemin sur toutes les grandes routes, fournissons-lui de nobles sujets d'émotion et de discussion . . . Il nous faut peindre à larges traits non plus l'homme, individu, mais l'homme humanité, le retremper dans ses sources, lui indiquer ses voies, lui découvrir ses finalités, autrement dit, nous faire plus que moralistes, nous faire législateurs.»

Opinion pareille à celle que Mercier exprima dans sa préface de *Jenneval*.

Les Idées de Mme Aubray tendent à introduire en France l'amour altruiste, dont l'action régénère les filles perdues par la faute de l'homme. — Mais il y a loin de la théorie à la pratique, même pour Mme Aubray, cet «ange», cette femme juste et intelligente. Elle conseille à l'érudit Barantin de pardonner à sa femme repentante de l'avoir trompé et de ne pas s'être occupée de son enfant.

Elle-même recueille chez elle une jeune fille pauvre, séduite et abandonnée par un homme riche; elle réconforte la malheureuse et lui promet sa protection.

Le fils de Mme Aubray, élevé dans les idées humanitaires de sa mère, aime profondément cette femme, et veut l'épouser malgré son passé. Mais sa mère le lui interdit. Il ne s'oppose pas à cette décision, mais il rappelle à sa mère l'absolution qu'elle a donnée à cette femme et son intention de lui donner un mari honorable.

La mère se révolte, désespérée, honteuse, de n'avoir pas suivi ses «idées», d'avoir donné des conseils, mais pas d'exemples, d'avoir sacrifié ses principes à certains préjugés sociaux.

L'exemple d'un autre jeune homme, apparemment volage, qui veut épouser cette femme malgré tout, et la noble abnégation de Jeannine qui feint d'être pire qu'elle n'est, pour repousser le jeune Aubray d'elle, donne à Mme Aubray le courage de ses idées, et elle s'écrie: «Epouse-la.»

Pour sauver la malheureuse, Mme Aubray abandonne non seulement son orgueil, mais aussi un espoir nourri depuis des années: de marier son fils avec la fille de Barantin.

La fille-mère est dépeinte sous un aspect aussi sympathique que possible, elle pleure son ancienne faute et accepte d'être haïe du jeune Aubray.

Marion Delorme et *La Dame aux Camélias* ont été des cas touchants mais singuliers; ici, Dumas généralise, et montre la difficulté de mettre en pratique des idées philanthropiques et universelles.

Dans *La Dame aux Camélias* Dumas glorifie la fille déchue pour elle-même; dans *Les Idées de Mme Aubray* il la réhabilite légitimement devant la société, en la mariant — l'héroïne de la *Dame aux Camélias* avait dû mourir.

Cet ouvrage caractéristique de Dumas provoqua un grand scandale, ainsi que *La Dame aux Camélias*.

Mais Dumas continuant son chemin, accuse la société d'avoir produit de telles malheureuses, car «l'homme est responsable de toutes les fautes que commet la femme.»

Les pièces à thèse de Dumas étudient pour la plupart les désaccords entre la tradition de la société et la loi naturelle.

Dans *L'Etrangère* (1876) Dumas ne prend déjà plus cette attitude conciliante; c'est ici le mari qui trompe sa femme, mais il expie.

Catherine, la fille d'un commerçant enrichi doit renoncer à son amoureux Gérard, parce qu'il est pauvre; l'ambition nobiliaire de son père la vend à un duc libertin et endetté.

L'étrangère, la maîtresse du mari de Catherine, raconte sa vie à celle-ci, elle lui dit qu'elle est la fille d'une esclave mulâtresse et d'un seigneur, qu'elle a épousé un homme fort riche qui lui laisse plein pouvoir sur sa grande fortune et qu'elle change toujours d'amant.

Le duc soupçonne son innocente femme, la guette, humilie Gérard, et veut se battre en duel avec lui. Mais le mari de l'étrangère le tue dans un autre duel. Ainsi, la veuve du duc peut épouser le fils de son ancienne gouvernante, Gérard.

L'étrangère qui a négocié le mariage entre la riche bourgeoise Catherine et le duc pauvre, le rompt également: la mésalliance matérielle et morale est suivie d'une mésalliance uniquement matérielle.

Après le désastre, le parvenu Moriceau, le père de Catherine, voit qu'il était un sot ridicule, de vouloir prétendre acheter le bonheur de son enfant par son argent.

Le mari de l'étrangère, un américain, exprime la thèse de cette pièce. Pareil aux moralistes du 18 ième siècle, (Chamfort: *L'Indienne* ou *Les Lettres Persanes*) Dumas fait critiquer les mœurs corrompues de l'Europe par un spectateur naïf.

A la remarque que dans la société moderne l'amour et le mariage n'ont heureusement aucun rapport, l'un avec l'autre, l'américain répond: «Ah oui, vous avez ici toujours ces fameux mariages d'argent. Sur ce point vous avez un avantage sur nous qui épousons par amour; si quelqu'un chez nous manque

d'argent, il devient journalier; chez nous, le père Moriceau aurait donné sa fille à l'homme qu'elle aime; et s'il ne l'avait pas fait, les amants s'en seraient allés au juge de paix et ils se seraient mariés ainsi.»

Le ménage de Catherine, de cette jeune femme sympathique et pure qui, du fait des préjugés sociaux ne devient heureuse qu'après avoir longtemps souffert, est un thème assez connu.

Dans *La Femme de Claude* (1873) Dumas renchérit sur son idée que le vice est irrémédiable. Le duc dans *L'Etrangère* doit expier par sa mort; de même la femme de Claude.

Quoique fille de barons elle est une véritable prostituée. Après avoir eu un enfant naturel d'un homme marié, elle a su prendre dans ses filets Claude Ruper, qui, fou d'amour pour elle, l'épouse, malgré son passé. Elle continue à avoir des amants; son enfant qu'elle aime aussi peu que les hommes, se meurt. Il en coûte à Claude de se défaire d'elle, de se vouer tout entier à ses recherches. Un agent-espion, connaissant tous les secrets intimes des Ruper, la contraint de lui livrer les inventions de Claude, dont il veut profiter.

Comme un essai de Césarine, de jouer le repentir, pour reconquérir l'amour de Claude, échoue, elle se venge. Il n'y a plus de lien entre les époux que celui que la loi leur impose, car Claude ne veut pas divorcer, parce que libre, elle le déshonorerait encore davantage. La clef du coffre où est le manuscrit, est dans les mains d'Antonin, le jeune collaborateur de Claude, qu'elle sait amoureux d'elle.

Feignant de répondre à son amour, elle s'empare du document et au moment où elle veut le jeter dans les mains de l'espion, Claude qui vient d'arriver, lui tire un coup de pistolet, réalisant ainsi ses menaces.

Solution juste pour cette prostituée qui ne l'est pas par pauvreté, mais par instinct. Devant les reproches que lui fait le jeune Antonin, de trahir sa patrie et son mari, elle se justifie en disant: «je ne suis pas Française, je trahis celui qui m'a fait du mal.»

Honnête, cette femme ne serait pas devenue la proie d'un espion; mais ainsi, connaissant tout son passé, il l'a dans son pouvoir.

Mais tout de même: Claude, cet homme généreux et tolérant, qui renonce à une amitié d'âme presque mystique avec une jeune juive — Dumas ne se heurte donc pas aux préjugés de race — cet homme qui grâce à son énergie veut oublier la honte que sa femme lui a faite, qui se voit privé encore de tout ce qui lui reste de la vie, cet homme sensible qui remet tout entre les mains de Dieu, est-il autorisé à tuer sa femme?

C'est ce que les spectateurs indignés se demandaient aussi.

«Oui, dit Dumas, car elle est un danger public. Elle est le symbole de l'Instinct, de la Bête, tandis que Claude est celui de la conscience et l'espion celui de la politique qui se sert de la Bête — voilà une alliance impossible.

«Claude lui aurait encore pardonné — continue Dumas dans sa *lettre à M. Cuvillier-Fleury* — si Césarine avait été bonne envers son enfant. C'est la loi de Dieu qui éclate et triomphe à la fin de la pièce. Claude ne tue pas, il exécute la Bête immonde, prostituée, qui mine la société, dissout la famille, souille l'amour, démembre la patrie.»

La douceur de Dumas n'est donc pas infinie, il distingue la prostituée par misère, à l'âme pure de la prostituée par instinct, foncièrement méchante.

La raison pour laquelle Dumas écrit cette pièce, est exprimée dans la même lettre: «ces heurts de l'être humain avec des mœurs et des lois particulières ont donné souvent des tragédies effroyables, contraires aux usages du théâtre, dont le rôle est de leur donner une solution s'il ne veut pas mourir d'épuisement à force de vivre de redites.»

«Il fallait trouver du nouveau dans une société que la Révolution française avait tellement remuée, nivelée que tout le monde s'y ressemble, par le langage, les mœurs et le costume. Tout semblait être au niveau des institutions bourgeoises, démocratiques, moyennes, qui devaient naître nécessairement de la proclamation de l'égalité parmi les hommes.»

Montrer que cette uniformité n'est qu'apparente, est la tâche que s'impose Dumas fils.

Il n'accepte donc pas les idées sociales, trop humanitaires qui pourraient menacer le bien public.

La question de savoir si une femme au passé chargé peut devenir l'épouse d'un honnête homme, constitue le thème d'Henri Becque: *Michel Pauper* (1870).

Becque s'y montre moins conciliant que Dumas. Hélène a un bon caractère et tout de même elle n'est pas digne d'un mari honnête.

Fille de l'aventurier de la Roseraie, elle est amoureuse d'un comte libertin qui méprise le mariage mais désire Hélène. De longs conflits la déterminent à le fuir — puis elle cède quand même; et alors son séducteur la considère comme une rouée, qu'on n'épouse plus.

Michel Pauper, ouvrier simple, est devenu un chimiste célèbre. Il aime Hélène qui le déteste par suite de tous ses préjugés aristocratiques; mais après quelque temps elle l'épouse.

Sa confiance illimitée en elle et sa pureté décident Hélène à lui dévoiler son passé. Quand elle le lui raconte, Michel est près de l'égorger, puis il la repousse. —

Michel, devenu ivrogne, délire; Hélène vient le soigner. Dans un accès de folie il détruit le résultat de ses longues recherches, puis il meurt.

Hélène n'est pas coupable. Un romantique aurait fait une martyre de la faible femme dont l'amour est plus fort que les scrupules et les fiertés.

Becque n'accable pas cette jeune fille en moraliste, mais il montre le cours de cette faiblesse malhonnête.

La sainteté du mariage doit être immaculée; et on est sévère sur le point d'honneur.

Hélène ne sera pas pardonnée, bien qu'en épousant Michel elle songe seulement à son devoir, à sa correction.

Ainsi que le comte libertin, Michel est d'avis que pour le mariage il ne peut être question que d'une femme pure.

C'est là une réaction contre *Les Idées de Mme Aubray*. Becque veut préserver la jeunesse d'une certaine lâcheté et d'un certain laisser — aller des mœurs. Et il ne faut pas oublier que Becque est un ennemi déclaré des femmes.

Sévérité des mœurs — et tout de même libéralisme. Non seulement puisqu'il s'agit d'une aristocrate, qu'on juge ici, mais puisque le bien public n'y est point perdu de vue.

Notons encore que l'ouvrier parvenu ose dire son opinion et repousser une femme même noble.

L'idée que l'argent corrompt le caractère amène Daudet à conclure qu'un mariage riche pour un pauvre apporte beaucoup de dangers.

Daudet: *Fromont jeune & Risler aîné* (1874).

Bien qu'il ne soit question ici de mésalliance proprement dite, le sujet de ce roman rentre bien dans notre cadre, car il s'agit ici d'un mariage qui n'est pas absolument conforme aux dispositions morales de la jeune fille.

Sidonie Chèbe, jeune fille pauvre, gâtée déjà dès son enfance par son amitié avec une famille fort riche, fait un mariage d'intérêt. Par ce mariage Sidonie peut, pour la première fois de sa vie, disposer d'une considérable somme d'argent.

C'est alors que son égoïsme, sa prodigalité et son besoin de luxe qui ont dormi en elle, peuvent se développer librement.

Le riche mariage que fait Sidonie, l'arrache de son milieu et lui donne l'occasion de découvrir son mauvais caractère. Certes, c'est là plutôt une question de vice personnel, mais il faut se rappeler toutefois, qu'avant ce riche mariage ces traits ne s'étaient pas manifestés.

Enfant gâtée des riches familles elle devient une sorte de vampire, fatale pour les hommes. Son ambition de parvenir, de singer les manières de Claire, en font une intrigante. — Par des souffrances qu'elle provoque, elle fait mourir son mari et une jeune fille.

Le besoin de luxe et de prendre les airs du grand monde est devenu pour elle une sorte de maladie, comme dans *Le beau Mariage* et *Les Lionnes pauvres*.

On dirait que ce roman est un mélange de beaucoup d'ouvrages que nous connaissons déjà et il doit être étudié aussi du point de vue sociologique; car on ne peut s'expliquer les caractères et les malheurs qui en résultent dans le mariage que par les conditions sociales.

Mariée à un homme pauvre comme elle dans un ménage laborieux et économe, les dispositions de Sidonie n'auraient pas pu se développer.

Thèse: il faut rester dans son milieu; thèse qui n'est point originale.

Comme dans presque toutes les mésalliances que la littérature nous a fournies depuis 1820 environ, plusieurs ordres de faits contribuent à l'insuccès du mariage: le changement de classe qui développe l'ambition et le luxe; et la disposition naturelle d'un cœur froid et sec.

Tandis que dans les mésalliances de naissance ou de fortune la tradition exigeait que le moins vertueux des époux se convertisse au contact de l'autre, il rend le bonheur du ménage impossible dans les mésalliances morales; c'est à dire dans un temps où l'art de la psychologie est plus développé.

La décision des parents, si importante autrefois dans le choix de l'époux, n'a plus vers 1874 qu'un rôle bien restreint. Ces parents, en général, sont contents que leur enfant fasse un riche mariage, c'est là l'essentiel.

Dans Ohnet *Le Maître de Forges* (1882) on trouve les mêmes caractères et les mêmes situations que dans Daudet. Dans les deux cas la sympathie de l'auteur va à la bourgeoisie. Ce roman dont le mérite essentiel est son intérêt captivant, fourmille d'intrigues et d'invéraisemblances.

Claire, fille du marquis de Beaulieu, est délaissée de son cousin volage lorsqu'elle a perdu sa fortune. Il épouse Athénaïde, la fille d'un riche parvenu que l'orgueilleuse fille du marquis avait toujours méprisé à cause de son origine. Afin de se donner l'air d'avoir été la première à rompre les fiançailles avec son cousin, elle offre elle-même sa main au maître de forges, Philippe, un homme robuste, qui l'aime beaucoup. Il ne s'aperçoit pas du motif de vengeance qui la pousse à ce mariage. Claire continue à mépriser ce «bourgeois»; mais Philippe est fin et intelligent dans ses sentiments. Malgré l'amour qu'il conserve pour elle, il joue l'indifférence, seul moyen de gagner son amour.

Ce qui aux yeux de l'orgueilleuse Claire semblait être un mariage de raison, aboutit à un mariage d'amour, qui lui semble effacer les différences sociales.

Philippe croit que la différence sociale seule est la cause du mépris de Claire; il se repent d'avoir négligé la différence de classe et refuse son consentement au mariage de sa petite sœur

avec le frère de Claire, craignant que ce ménage ne devienne comme le sien.

Le mariage d'argent que le cousin a fait avec Athénaïde marche mal. Il s'aperçoit qu'elle ne l'a épousé que pour devenir duchesse; de même qu'elle a des amants, il a des maîtresses; lui, qui n'a jamais cessé d'aimer sa cousine, se repent trop tard de ne pas avoir fait un mariage d'amour.

Ohnet surnomme souvent l'intrigante Athénaïde «la plébéienne»; de même les bavardages des domestiques sont dits «plébéiens», preuve que l'auteur est d'avis que personne ne peut renier son origine.

Le défenseur des idées sociales de l'auteur est le maître de forges: modeste, sensible, intelligent, laborieux, juste et patient. Son énergie et sévérité extérieure lui rapportent l'amour de sa femme. (cf. *Un beau Mariage*). Quoique bourgeois il est conscient de ses mérites et n'est pas un héros en pantoufles comme George Dandin.

Dans l'humiliation de Claire se résument les pensées de l'auteur sur la mésalliance: la noblesse d'esprit est la seule qui vaille. Les préjugés qui se réfèrent à la naissance ou à la fortune sont méprisables, sinon ridicules.

Naturellement la raison en est dans les événements politiques: entre 1792 et 1870 les républicains ont arraché le pouvoir à quatre reprises; et chaque révolution marquait un recul de l'ancien régime.¹

A partir de 1880 environ on répète sans cesse que les préjugés sociaux sont ridicules, voire criminels.

Mais dès 1825 environ plusieurs écrivains nous mettent en garde contre les dangers qu'on encourt à vouloir sortir de son milieu pour parvenir dans une classe plus élevée: Balzac et plus tard Augier, Daudet et Ohnet.

Nous avons vu que bien que ces auteurs ne prônassent pas toujours les mésalliances, ils étaient libéraux.

C'est que depuis le Second Empire les valeurs se sont déplacées en raison des événements politiques et économiques: les

1. cf. M. Seignobos: *Politische Geschichte des modernen Europa*, 1910, p. 196.

parvenus n'exploitaient que trop souvent leur nouveau pouvoir, celui de l'argent, en opprimant leurs contemporains moins heureux.

Ils avaient pris la place des oppresseurs de l'Ancien Régime.

CONCLUSION.

Eloge de la Mésalliance de Fortune et de Rang et Rejet de la Mésalliance de Nationalité et de Race.

A. Différence de Fortune et de Rang.

La question des préjugés sociaux (rang et fortune) ne se pose plus guère dans les années suivantes, mais si elle se pose, elle ne nous apporte rien de nouveau, car les idées sociales étaient devenues trop courantes. Mais à part ces mésalliances sociales il y en a d'autres, avant tout celles des races et nationalités différentes.

Mentionnons brièvement les mésalliances sociales de Zola.

Dans *Le Bonheur des Dames* (1883) il va de soi que la petite orpheline provinciale sera l'épouse de l'élégant propriétaire du Grand Magasin. Pour chacun des deux partenaires la condition sociale de l'autre est sans importance.

C'est ici l'apothéose de la vertu, et de l'homme tout puissant qui parvient à ce qu'il veut, «le poème de l'activité moderne» comme Zola l'appela lui-même.

Dans *Le Rêve* (1888) où Zola prouve qu'il peut aussi écrire un nouveau *Paul et Virginie*, plus individualiste et mystique encore, il arrange le mariage entre la pauvre brodeuse et le fils du «riche prince de l'église» pour appuyer encore sur le rêve.

Angélique, la fille naturelle de Sidonie Macquart, qui possède comme seul bien le carnet de l'Assistance Publique, devient brodeuse. Demeurant à côté de la Cathédrale de Beaumont, elle imagine sa vie à travers celle des saints. Elle est une âme d'une autre époque, quelque peu hallucinée. Son amour pour Félicien, fils d'un évêque, entré dans les ordres après la mort de sa femme est supérieur aux choses terrestres. L'évêque, Jean XII, marquis de Hauteœur, est inaccessible dans sa majesté; lorsqu'Angélique le prie de consentir dans son mariage, il lui lance toujours son impitoyable «jamais».

Félicien et Angélique tombent malades de cette décision; et seulement quand elle est dans l'agonie, Monseigneur donne son consentement.

On prépare la noce avec une grande pompe et à la fin de la cérémonie dans l'église, quand les portails de l'église vont s'ouvrir, faible et immatérielle, sachant qu'elle va mourir, elle embrasse Félicien sur la bouche et meurt; — juste au moment où le rêve est fini et où la réalité devrait commencer.

L'amour a triomphé et Félicien n'épouse pas la riche héritière que son père lui a destinée.

Angélique n'éprouve pas de scrupules à épouser Félicien; naïve, elle pense que l'amour doit justifier cette union aux yeux du monde.

Dans son mysticisme elle l'aime aussi pour son rang, sa famille et sa fortune; il est pour elle le rêve; pourtant elle ne veut pas agir contre la volonté de l'évêque, bien que son amant le veuille.

Les Hubert, le couple qui a élevé Angélique, s'est aussi mésallié. Ils s'étaient épousés avec la malédiction de leurs parents et leur ménage restait sans enfants; pour préserver Angélique du même sort, ces bonnes gens cherchaient à empêcher cette alliance; mais le roman montre que les parents n'ont pas le droit de contrarier l'amour de leurs enfants.

La mésalliance n'est qu'un symbole de la fraternité de tous les hommes dans *Travail* (1901) la grande épopée du progrès et de la prospérité.

Luc, le fondateur de la Cité communiste, le bienfaiteur de tant de générations futures, aime Josine, une pauvre ouvrière mariée à une brute. Ils ont un enfant. Le mari, soupçonneux, veut tuer Luc, mais il s'enfuit, et Luc peut épouser légitimement Josine.

De nombreux enfants couronnent cette union. La prospérité se montre aussi dans l'œuvre sociale — tous deux sont les patriarches du travail, plusieurs générations s'assemblent autour d'eux.

Ce ménage incarne la maxime: tout pour la femme, si la femme n'est pas sauvée, l'œuvre ne prospérerait jamais.

En 1894 Lavedan écrit *Le Prince d'Aurec* une satire spirituelle, un *Gendre de M. Poirier* modernisé.

La mère du prince, fille d'un riche commerçant, avait épousé le duc d'Aurec; plus tard elle se repent de son ambition, voyant la prodigalité et l'oisiveté de son mari et de son fils qui la ruinent.

Loti (*Pêcheurs d'Islande* 1886), avec la même insouciance que Zola, passe par dessus les différences de fortune à propos du mariage de Yann, le pauvre pêcheur, avec Gaud, la fille d'un ancien Islandais enrichi par des entreprises audacieuses sur mer. Gaud croit que la différence de leur fortune est la raison pour laquelle Yann l'évite, mais il ne se soucie pas de cette différence. Même quand elle est devenue une pauvre orpheline, il la fait attendre encore deux ans, pour lui demander si elle est toujours disposée à l'épouser.

Ce n'est pas la richesse de Gaud qui a dissuadé Yann de son projet de mariage, mais son entêtement puéril qui le pousse à résister à la volonté de sa famille et de Gaud. Seulement deux ans après, quand personne n'y pense plus, il choisit son temps.

Ce roman trouve sa place aussi parmi les mésalliances bien qu'il ne s'agisse plus d'obstacles matériels, mais d'obstacles spirituels; car bien que Gaud sache qu'elle peut épouser un homme plus riche, elle attend toujours Yann.

Il ne s'agit donc pas d'une mésalliance proprement dite.

Cette sorte d'obstacle à un mariage nous est nouveau; il n'est ni une disposition de caractère, ni un refoulement due à une fausse éducation, il est un mur artificiel que l'esprit de révolte du jeune pêcheur se crée, malgré lui, d'ailleurs.

Mentionnons maintenant *Les Affaires sont les Affaires*, (1903) de Mirbeau, où l'auteur a accumulé tout ce qu'il déteste dans la société: cruauté bourgeoise, un égoïsme combiné à un socialisme opportuniste.

Isidore Lechat, le symbole bien connu de l'homme d'affaires, veut vendre sa fille à un marquis, parce que de cette manière il épargne de l'argent. Son principe: «là où l'argent est en cause, il n'y a pas d'honneur,» lui rapporte le dédain de ses enfants. Sa fille s'enfuit avec un chimiste, employé chez son père, sachant bien, que celui-ci ne consentirait jamais à un mariage pauvre. Trop tard ce Père Goriot doit reconnaître, que l'argent ne fait pas le bonheur et qu'il a manqué sa vie.

D'autres ouvrages encore prouvent que notre époque n'a pas bouleversé toutes les règles sociales.

M. Paul Bourget nous montre un gentilhomme qui ne peut épouser la fille d'un directeur de manège (*L'Ecuyère* 1921), ou une dame de grande bourgeoisie qui refuse d'épouser un relieur d'art, d'ailleurs glorieux officier. (*Cœur pensif ne sait où il va* 1924). La «Raison d'Etat» qui sépare ces Tite et Bérénice n'est donc pas une noble rêverie.

Mais il ne faut pas penser que dans les temps modernes les écrivains soient tous des défenseurs fervents de l'amour.

Dans *L'Instinct du Bonheur* (1935) Maurois nous a montré comment dans les petites villes de province les préjugés de rang, qu'on pourrait croire morts depuis longtemps, font toujours des victimes.

Gaston, un jeune homme de Pont de l'Eure vit avec une modiste; quand ils ont un enfant il l'épouse, ce qui entraîne la brouille du jeune homme avec ses parents, mécontents de cette mésalliance.

Plus tard on apprend que l'enfant, Colette, n'est pas sa fille mais celle de l'ancien protecteur de la modiste.

Colette veut épouser un jeune noble du Périgord et il est indispensable mais difficile d'apprendre aux parents de celui-ci, des paysans entêtés, que Colette est une enfant naturelle. Leurs préjugés sont dissipés par une vieille dame, respectée dans tout le pays et auteur de cinquante-trois mariages.

Ce qui est nouveau dans cette histoire de mésalliance c'est que le père de Gaston meurt sans lui avoir pardonné et que la mère qui survit ne lui pardonne pas non plus.

Pour notre sujet, l'essentiel du roman est que la société juge d'après les apparences, qu'elle refuse par parti pris une mésalliance, sans peser les avantages éventuels.

Laissons au jugement personnel le droit de décider s'il s'agit là d'une régression, d'un progrès ou seulement d'un mouvement alterné.

En tout cas une régression ne serait heureusement qu'apparente car nous avons vu que dès que la littérature s'est plus attachée à la réalité, et dès qu'on ne moralise plus tant, on

représentait également des personnages qui avaient les anciens préjugés de classe, sans que l'auteur eût à les peindre comme ridicules ou mauvais, et sans qu'il les partageât personnellement.

Tandis que dans le livre de M. Robert Honnert *Mlle de Chavières* (1934) on voit une châtelaine épouser le fils de sa concierge et s'exiler avec lui dans une plèbe voisine de la pègre, la princesse Bibesco dans son roman de 1935 *Egalité* fait prononcer à son héroïne anglaise un jugement sur les préjugés en France.

La France y est le pays où l'individu se sentant déjà souverain a besoin de quelque naissance pour éprouver ces voluptueuses servitudes que d'autres fondent sur la race, la terre, les morts, etc.

«La France est aussi compartimentée qu'un canevas. Il y a toujours quelqu'un pour faire le point, pour parler de quelqu'un d'autre comme de l'habitant d'une case à part, séparée à jamais de celle qu'on habite soi-même. «Tous ces gens-là» se dit de droite à gauche, de gauche à droite, de haut en bas et de bas en haut.»

Dans ce roman, il ne s'agit pas seulement de la noblesse et de la roture, mais des partis politiques. L'idéologie succède au sang et à la fortune pour créer la discorde, chérie comme un jeu, suivie comme une fatalité.

Une princesse épouse un président de la République malgré des intrigues et les préjugés de leurs familles et de parti. Même dans la mort les époux reposent à jamais séparés et inégaux. Le titre du livre est plutôt d'une ironie mélancolique.

B. Différence de Nationalité.

Ces romans montrent tous la force des préjugés que les auteurs condamnent avec violence. Mais s'il s'agit des préjugés nationaux ou racistes, les auteurs se mettent de leur côté. Tandis qu'en général le romantisme (cf. les romans de Balzac) présente l'amour et le mariage comme réconciliant les nations, — (*Chateaubriand les Aventures du dernier des Abencérages* y fait exception) Barrès (*Colette Baudouche* 1905) met fin à l'amour d'une jeune Messine et d'un Prussien en vertu du principe qu'il faut se soumettre à l'«instinct national».

Le jeune professeur de Koenigsberg, pédant et ridicule par la lourdeur de son parler et de ses manières, aime Colette Bau-doche, qui est l'incarnation de l'esprit français, de l'ancienne tradition messine. Le prussien qui saisit peu à peu l'esprit français veut épouser Colette; elle est indécise, car elle voit bien qu'elle ne peut pas devenir allemande. Les disputes qu'elle entend sans cesse d'une Française mariée à un Allemand, ne font que confirmer son opinion.

Une fête commémorative pour les Français morts dans la guerre lui rend tout à fait sa raison: elle se sent complètement Française et pénétrée de l'amour de sa patrie.

La France et l'Allemagne sont des nations si différentes l'une de l'autre qu'une alliance, même entre deux amants serait impossible. Colette s'est toujours demandée: «Après trente-cinq ans est-il excusable d'épouser un Allemand? Elle perçoit avec une joyeuse allégresse qu'entre elle et M. Asmus, ce n'est pas une question personnelle, mais une question nationale.» Le roman finit par l'exclamation: «Colette, semblable à quelque religieuse, sacrifiée dans un cloître, tu crées une poésie, toi qui sais protéger ton âme.»

Dans une nouvelle d'après guerre de Suzanne de Callias: *Le Pêché Originel*, le rapprochement franco-allemand est rejeté avec autant de chauvinisme; ici comme là on «crée une poésie» par le renoncement à l'amour d'une Française et d'un Allemand.

C. Différence de Race.

Barrès juge impossible que deux êtres de nationalités différentes s'unissent au nom de l'amour. Deux ans plus tard, Donnay soutient la même thèse quant aux races; thèse contraire aussi à celles des utopistes du 18 ième siècle (Chamfort, Dumaniant, Monvel), (cf. p. ex. la figure de Rébecca dans *La Femme de Claude*.)

La tendance anti-sémite, se reflétant dans les mésalliances, eut pour précurseur Edmond de Goncourt qui en 1896 fit une pièce de théâtre de son roman (1861) *Manette Salomon*.

Comme en général, le juif et la juive sont représentés comme des créatures voraces.

Goncourt conclut sa préface en attribuant aux catholiques «le rôle d'empêcher que la pièce ne soit étouffée par les manœuvres souterraines des juifs.»

Manette qui pose comme modèle est aimée du peintre Coriolis, un créole, qu'elle pousse à travailler au-delà de ses forces. Elle parvient à se faire épouser de lui, à introduire chez lui toute sa parenté juive, et à chasser tous ses amis. Forte de son empire sur lui, elle lui fait faire toutes ses volontés; elle dit elle-même qu'elle est d'une race où tout réussit.

Coriolis s'aperçoit bien, que par amour de l'argent, elle a fait de lui un faiseur de peinture, un industriel; dans un accès de folie il brûle ses meilleures toiles en maudissant les juifs. Puis après, il ne se révolte plus et continue à supporter ce joug.

Toute la pièce respire la haine du judaïsme. Loin d'être objective, cette histoire de mésalliance entre un chrétien et une juive met en garde contre l'alliance de deux races si différentes, que l'amour même ne peut pas unir.

Le problème juif que Casimir Delavigne (*Don Juan d'Autriche*) résout dans un cas particulier, qu'Edmond de Goncourt a déjà développé plus longuement, devient une thèse générale dans Donnay, *Le Retour de Jérusalem* (1905).

Il analyse le caractère du chrétien français et de la juive cosmopolite de manière à démontrer systématiquement, que leur union ne peut jamais avoir d'heureux résultats.

Gaston de Chauzé, d'une ancienne famille royaliste est marié à Henriette, la fille d'un banquier juif, d'une ancienne famille de rabbins. Henriette, avant tout est intellectuelle, son mari, par contre, est plus sportif. Pour l'épouser, elle doit devenir catholique, mais elle n'a renié sa première foi qu'en apparence.

S'amourachant de Michel Aubier qui s'ennuie dans son ménage, elle l'attire par son esprit et son tempérament. La femme de Michel renonce généreusement à lui et les deux amants vivent ensemble dans le plus parfait bonheur. Elle l'initie aux mœurs et à la langue juives et ils font un voyage à Jérusalem.

De retour, les désaccords commencent: elle se rappelle son origine juive et réunit autour d'elle ses coreligionnaires que Michel n'aime pas, ne croyant pas à la prédominance de l'intelligence, lui qui est plus sentimental et plus traditionnel.

Enfin — Michel et Henriette, qui a repris son nom de Judith, reconnaissent qu'à cause de leur éducation et de leur race ils sont trop loin l'un de l'autre; et qu'au fond leur amour n'était qu'une erreur.

Comme elle n'aime plus Michel, elle se sépare de lui. Dès son voyage à Jérusalem elle a reconnu son devoir. Mais ses relations avec les aryens ont gâché sa vie: son ami Lazare ne veut plus l'épouser maintenant. Ses paroles se sont vérifiées: «Nous ne serons jamais des catholiques, votre baptême ne vous a changée qu'en apparence.»

Il est donc impossible, d'après Donnay, qu'un juif puisse s'assimiler, il y aura toujours une certaine solidarité à l'intérieur de ces races si dissemblables.

Les désaccords de Judith avec son mari et avec Michel sont destinés à mettre la France en garde contre l'envahissement juif.

Donnay se sert de la même méthode rationnelle que Barrès pour mettre en relief les différences entre les deux protagonistes: l'étude distincte des deux races qui se borne à analyser des caractères placés dans des circonstances particulières. Il va sans dire que ces deux écrivains peignent en couleurs trop tranchées.

Dans le roman de Rosny Jeune *La Courtisane passionnée* de 1924, une jeune fille juive, consciente de sa beauté extrême, est le type de la femme de luxe qui étouffe tous les sentiments s'ils la gênent dans son ambition; c'est le type de Manette et d'Henriette.

Son amie, qu'on croit courtisane, parce qu'elle vit dans le même milieu qu'elle, ne s'élèvera au rang de femme légitime d'un millionnaire, qu'après lui avoir fourni la preuve de sa pureté et de son origine irréprochable.

Voilà un tableau réaliste de 1924 qui s'oppose à la théorie de 1873 (*La Femme de Claude*).

Réflexions Finales.

Dans ces témoignages modernes on voit aussi bien que dans les plus anciens que le mariage sert toujours trois causes: celle de l'individu, celle de la famille et celle de la société. En général, la première se soumettant à la seconde et la seconde à la troisième, faut-il s'étonner si l'individu qui doit se sacrifier le

premier soit souvent malheureux?

Il n'est pas nécessaire que le résumé de la conclusion soit complet pour donner une impression de l'attitude des auteurs modernes envers la mésalliance.

Il y a des courants continuels pour et contre les mésalliances, un certain développement causé par les événements politiques; ainsi p. ex. les préjugés aristocratiques disparaissent presque parce que la noblesse elle-même disparaît. La conséquence en est la mort des familles patriarcales et une certaine égalité des classes.

Les idées libérales contribuent à enlever de la force aux préjugés de fortune; d'autres facteurs y concourent encore: la situation économique, l'uniformité des vêtements, de la nourriture, de la langue, des plaisirs etc.

Tous ces changements se reflètent dans les mariages, ces miroirs de la société, mais mieux encore dans les mésalliances où apparaissent plus clairement les inégalités et les conflits qu'ils engendrent.

Dans notre avant-propos nous avons déjà mentionné que nous n'avons pas épuisé tous les cas de mésalliances dans la littérature française, mais que nous n'en avons donné que plusieurs échantillons.

Peut-être cette thèse servira-t-elle de base à d'autres études littéraires, d'autant plus que cette thèse est, à notre connaissance, le seul travail qui donne des résumés et qui passe en revue plusieurs cas de mésalliances.

Le seul ouvrage qui parle d'une manière quelque peu sommaire des mésalliances, est le livre de M. Polti *Les 36 Situations Dramatiques*.

Bien que l'auteur n'y mentionne pas une seule fois le mot de «mésalliance», il mentionne parmi les célèbres 36 sujets dramatiques aussi ceux des mariages empêchés.

C'est ainsi qu'il distingue premièrement: le mariage empêché par inégalité de rangs (p. ex. *Le Prince Soleil* par M. Vasseur 1889) et secondement le mariage empêché par inégalité de fortunes: *Myrtille* et *L'Ami Fritz* (Erckmann-Chatrian), et *L'Abbé Constantin* (Halévy 1887).

A propos de ces «puérils détails» que sont les inégalités sociales, M. Polti exprime le désir, longtemps réalisé, à son insu, —

nous l'avons bien vu au cours de cette thèse — que «si au lieu de pareilles bagatelles on nous avait seulement décrit une fois ces obstacles autrement sérieux de l'inégalité des âges, des forces, des goûts, dont les exemples sont en même temps beaucoup plus communs!»

D'autres exemples que M. Polti cite dans son livre sont aussi intéressants pour notre sujet; tel la *Pulchérie*, *Othon*, *Sertorius*, *Didon* et *Les Troyens* de Berlioz où partout l'amour est sacrifié à l'intérêt d'Etat.

La Question d'Argent de Dumas, *La Nuit de la St Jean* (Erckmann Chatrian et Lacôme 1882) *En Grève* (M. Hirsch 1885) et une partie des *Travailleurs de la Mer* appartiennent au groupe des rivalités entre un riche et un pauvre, *Bajazet* et *Zulime* à celui de rivalités entre une reine et une esclave.

Dans la subdivision d'un autre groupe, intitulée: apprendre que sa femme a été une fille, M. Polti cite comme ex. *Léna* par M. Berton et Mme Van Velde 1886.

En face de tant d'affaires amoureuses représentées au théâtre, M. Polti soulève la question: «Est-ce pour les bénéfices du trottoir qu'on prépare le public?»

Question qui laisse deviner son attitude envers une trop grande indulgence contre certains cas de mésalliances.

Pour terminer donnons un rapide coup d'œil rétrospectif sur la façon dont a été considérée la mésalliance à travers la littérature française.

En général, on remarque clairement une tolérance toujours croissante envers elle; cette évolution atteint son point culminant vers le dernier tiers du 19^{ième} siècle, temps des jeunes idées socialistes.

Pour nous, modernes, les préjugés sociaux ne sont guère traités au moyen-âge d'une manière approfondie; pas plus que les différences de religion, car d'après les documents d'alors, on pensait que ces préjugés pouvaient et devaient disparaître.

Le 17^{ième} siècle, par contre, est plus sévère: rien ne peut ôter à une mésalliance son caractère défavorable; la raison d'Etat ou la raison naturelle défendent à l'homme — à moins de tomber dans la honte — de faire un mariage disproportionné au point de vue social ou moral.

Le heurt de deux classes sociales n'est que comique: on ne le prend pas toujours au sérieux; on n'écarte pas le problème, car on ne pense pas que c'en soit un.

C'est au 18^{ième} siècle seulement que les auteurs, imbus des doctrines sociales et humanitaires, cherchent à être justes, à donner à chacun son dû et réclament la mésalliance entre la roture et la noblesse. On commence par montrer qu'il n'y a pas de mal à épouser quelqu'un d'un niveau inférieur et on va si loin qu'on en arrive à exagérer, à considérer le préjugé de naissance à rebours: on porte aux nues l'honnête bourgeois et on critique trop sévèrement le noble infâme.

Pendant ce temps la mésalliance de fortune s'ajoute à celle de naissance pour la remplacer, quand celle-ci perd son actualité (surtout après la Révolution). Et il y a des groupes entiers qui parlent de mésalliances avec des paysans ou même avec des sauvages, considérés comme seul moyen d'échapper à la corruption des mœurs.

La Révolution, comprise comme «la grande illumination» impose à tout le monde la mésalliance comme un devoir envers des semblables moins riches ou «nés».

Cette époque est suivie du romantisme qui travaille ardemment pour la cause de la liberté sociale et spirituelle, de l'égalité et de la fraternité. Tant que la mésalliance ne porte pas atteinte aux conceptions nouvelles on se prononce pour elle.

Mais parallèlement, à cette époque, règne une opinion opposée: celle de quelques vaudevillistes philistins et petits bourgeois qui mettent en garde contre les mésalliances. Celui qui se mésallie ne doit pas craindre de perdre sa considération, sa fortune ou quoi que ce soit, mais c'est celui qui va s'élever qui doit avoir des scrupules sur l'insensé de son entreprise; «A chacun son métier, et les vaches seront bien gardées.»

Il n'est pas étonnant qu'on parvienne à la même conclusion par le chemin scientifique, celui de la sociologie.

Les théories du «milieu» s'opposent souvent à la mésalliance à tout prix, comme la mode du 18^{ième} siècle l'exigeait; il faut pouvoir s'adapter et cela n'est pas possible si les milieux des époux sont trop différents.

Si l'on ne suit pas cette loi essentielle, il n'en résulte que des mariages malheureux. C'est à ceux-ci que s'intéressent plusieurs auteurs romantiques; ils en dégagent le côté spirituel et moral.

L'époque du socialisme florissant, par contre, ne peut pas assez marquer la possibilité de la mésalliance sociale, qui peu à peu est considérée comme une chose toute naturelle. Toutefois, la mésalliance sociale, dégagée de son caractère matériel, et considérée plutôt du point de vue moral, telle la mésalliance avec une courtisane, rencontre souvent des ennemis également; ceci est une conséquence des théories du «milieu». Les temps anciens comme les modernes ont des préjugés archaïques.

A vrai dire c'est sur un point seul qu'il n'y a qu'une voix, c'est que les préjugés de fortune sont condamnables, tant que cette différence s'étend seulement aux bourses et non au «milieu», tel que formation intellectuelle, goûts, etc. des deux conjoints.

Mais, cependant ce n'est pas encore là un préjugé surmonté, seulement aujourd'hui les différences d'argent, d'éducation et de moralité sont jugées moins graves que celles de nationalité, de race et d'idéologie; envers elles on est encore moins indulgent qu'il y a quelques siècles. —

Il serait d'une minutie superflue de chercher à savoir qui se mésallie le plus souvent: l'homme ou la femme; ou si, en général, les parents d'une jeune fille ont plus de préjugés que ceux d'un jeune homme, ceci ne tient qu'au hasard.

Ce qu'il importe encore de savoir c'est qu'en général la comédie occupe la plus grande place dans l'histoire des mésalliances, que la tragédie ne la traite qu'à l'âge classique et que les romans la traitent avec le plus de profondeur et quelquefois avec pessimisme.

Le genre comique a été le premier qui ose traiter de la mésalliance.

Avant le 17^{ième} siècle elle est très rare dans la littérature, au 17^{ième} siècle plus fréquente et à l'ordre du jour à partir du 18^{ième} siècle. Les ouvrages modernes traitent la mésalliance presque exclusivement comme mariage d'inclination et non comme celui d'intérêt, comme c'était l'habitude encore au temps de Molière.

Nous avons examiné de près le XVIII^{ème} siècle et le XIX^{ème} siècle, parce que cette époque est la plus intéressante à l'égard des mésalliances. Avant cette période elles ne constituent qu'un thème accessoire des romans ou des drames. C'est à partir de 1712 (*Histoire de M. de Contamine et d'Angélique*, Robert des Challes) qu'elles deviennent un but en elles-mêmes. Et après 1882 (date du *Maître de Forges* de G. Ohnet) la question des mésalliances ne nous offre guère des situations ou problèmes nouveaux — excepté les mésalliances de religions, races et nationalités différentes.

Il est intéressant de voir ce qui compense le manque de fortune ou de naissance; au moyen-âge c'est la foi ou la beauté, au 17^{ème} siècle la modestie, au 18^{ème} siècle également les vertus et les mérites personnels, au 19^{ème} siècle la faculté de travail; donc, l'individu est estimé d'après ses facultés et non seulement d'après la condition de sa famille.

Autant que possible nous avons essayé de donner un aperçu sommaire des mésalliances dans la littérature française; mais vu la quantité énorme des cas de mésalliances, il serait impossible de demander qu'un tableau plus uniforme des mésalliances se dégage de notre étude.

Il y a eu des époques qui tantôt, au nom de la raison, tantôt au nom du sentiment, ont combattu les préjugés à l'égard des mésalliances; mais malgré tout, ces préjugés n'ont pas cessé d'exister.

Pour conclure ce travail, formons l'espoir que là où existe une véritable harmonie des âmes, des raisons et des considérations sociales ne viendront plus s'interposer pour mettre obstacle au bonheur de deux êtres qui se sont unis au nom de l'amour.

Bibliographie.

1. Références.

- Béclard : Mercier, sa Vie, son Oeuvre, son Temps. Paris, Champion 1903
- Barbier, avocat : Journ. hist. et anecdot. du Règne de Louis XV, Paris, 1847/52.
- Bartsch : Altfranzösische Romanzen und Pastourellen. Leipzig 1870.
- Beaumarchais : Le Mariage de Figaro.
- E. Bertin : Mariages dans l'ancienne Société française, particulièrement d'après les Mém. de St. Simon. Thèse 1879.
- Du Bled : La Société française du 16 ième au 20 ième Siècle divis : L'amour au 18 ième Siècle, 6 ième série. Calm. Lévy 1893.
- Boileau : Satires, Paris, Droz 1932. (5 ième Satire, Sur la Noblesse).
- Cherbuliez : L'Idéal romanesque en France. de 1670 à 1816. Paris 1911.
- Chevrier : Oeuvres, vol. 8.
- L. Crouzlé : De l'Union dans la Société française. Champion 1901.
- Cury-Boerner : Hist. de la Littérature française. Teubner 1927.
- A. Le Breton : Le Théâtre romantique. Paris, Boivin 1923.
- La Bruyère : Les Caractères. Hachette 1882.
- L. Delzons : La Liberté du Mariage. Revue Bleue, 1904, vol. 2.
— La Famille française et son Evolution. Colin 1913.
- D. O. Evans : Le Théâtre pendant l'Epoque romantique. Press. Univ. 1925.
- L. Fontaine : Le Théâtre et la Philosophie au 18 ième Siècle. Thèse 1879.
- French Home Life dans Blackwood's Magazine, July, 1873. Marriage.
- Gaiffe : Le Drame au 18 ième Siècle. 3 ième partie. Paris, Colin 1910.
- Girardin : Cours de Litt. dramatique. vol. 4. Charpentier 1855.
- E. et J. de Goncourt : La Femme au 18 ième Siècle. Charpentier, 1907.
— L'Amour au 18 ième Siècle. édit. Dentu.
- Des Granges : Geoffroy. La Critique dramatique sous le Consulat et l'Empire. Hachette 1879.
- Groeber : Romanzen und Pastourellen. Zürich 1872.
- H. Hettner : Literaturgeschichte des 18. Jhds. Braunschweig, Vieweg 1912.
- Jarblum : Balzac et la Femme étrangère. Paris 1930.
- Jeanroy : Origines de la Poésie lyrique en France au Moyen-Age. Paris 1889.
- Petit de Julleville : Hist. de la Langue et de la Litt. franç. vol. 8, M. René Doumic : Le Théâtre.
- H. Kayer : Die gesellschaftliche Entwurzelung in der französischen Literatur. Stuttgart, Offali-Verlag, 1928.
- V. Klemperer : Geschichte der französischen Literatur. Berlin, Teubner, 1925.

- Küchler: Molière. Berlin 1929.
 G. Lanson: Corneille. Hachette 1898.
 — Nivelle de la Chaussée et la Comédie larmoyante. Thèse, Paris 1887.
 Larroumet: Marivaux, sa Vie et ses Oeuvres. Hachette 1894.
 Lavis: Histoire de France depuis les Origines jusqu'à la Révolution.
 — Histoire de France contemporaine depuis la Révolution jusqu'à la paix de 1919.
 L. Legrand: Le Mariage et les Mœurs en France. Hachette 1879.
 Ch. Lenient: La Comédie en France au 18^{ième} Siècle. Hachette 1888.
 — La Comédie en France au 19^{ième} Siècle, Hachette 1898.
 O. Leroy: Le Théâtre et les Mœurs. Paris 1844.
 J. Merlant: Le Roman personnel de Rousseau à Fromentin. Hachette. 1905.
 Michelet: La Femme. Calmann & Lévy 1857.
 Montégut: Etudes morales sur la Société française au 19^{ième} Siècle. Revue des deux mondes. déc. 1851.
 Morillot: Le Roman en France depuis 1610 à nos Jours. Paris, Masson 1892.
 H. Parigot: Emile Augier. Paris, Soc. Franç. d'impr. et de libr. 1900.
 G. Polti: Les 36 Situations dramatiques. 1895 Merc. de France.
 La Rochefoucauld: Maximes. Flammarion.
 Ch. Seignobos: Politische Geschichte des modernen Europa. Leipzig 1910.
 Mme de Sévigné: Lettres à Mme de Grignan.
 St Simon: Mémoires. Les Grands Ecrivains de la France.
 Tallémant des Réaux: Historiettes pour servir à l'Histoire du 17^{ième} Siècle, Paris 1840.
 Tocqueville: L'ancien Régime et la Révolution.
 Voltaire: Le Siècle de Louis XIV. éd. Asher.
 Waldburg: Der empfindsame Roman in Frankreich. Straßburg 1906.

2. Ouvrages dans lesquels se trouvent des Cas de Mésalliances.

1. Chansons de la mal Mariée 12^{ième} siècle.
Pastourelles.
2. Floire et Blanchefleur 1165.
3. Aucassin et Nicolette 1220.
4. Mystère de Notre-Dame: Le Mariage de Clovis 1350.
5. Chansons Populaires 15^{ième} et 16^{ième} siècle.
6. Marg. de Navarre: Heptaméron 1558 nouv.
7. Corneille: Le Cid 1636 (cf. numéros 7, 8, 9, 10, 15) trag.
8. — Horace 1640 (cf. numéros 7, 9, 10, 15) trag.
9. — Polyucte 1642 (cf. numéros 7, 8, 10, 15) trag. chrét.
10. — Don Sanche d'Aragon 1649 (cf. numéros 7, 8, 9, 15) com. héroïque.
11. Molière: Le Mariage forcé 1664 (cf. numéros 13, 17) com.
12. Racine: Andromaque 1667 (cf. numéro 16) trag.
13. Molière: George Dandin 1668 (cf. numéros 11, 17) com.
14. Mme de Sévigné: Lettres 1670.
15. Corneille: Tite et Bérénice 1670 (cf. numéros 7—10) coméd. héroïque.
16. Racine: Bérénice 1670 (cf. numéro 12) trag.
17. Molière: Le Bourgeois Gentilhomme 1670 (cf. numéros 11, 13) com.

18. Dancourt: Le Chevalier à la Mode 1687 (cf. numéro 20) com.
19. Le Noble: Le Gage Touché 1695 nouvelles.
20. Dancourt: Les Bourgeoises de Qualité 1700 (cf. numéro 18) com.
21. Les Contes de Fées 1700 (Perrault).
22. Le Sage: Le Diable boiteux 1707 (cf. numéro 24) roman.
23. Rob. des Challes: Les illustres Françaises 1712 nouv.
24. Le Sage: Gil Blas 1715 (cf. numéro 22) roman.
25. Marivaux: La double Inconstance 1723 (cf. numéros 29, 32 et suiv.) com.
26. — L'Héritier du Village 1725 (cf. numéros 25, 26, 29, 32 et suiv.) com.
27. Destouches: Le Philosophe marié 1727 (cf. numéro 30) com.
28. Allainval: L'Ecole des Bourgeois 1728. com.
29. Marivaux: Le Jeu de l'Amour et du Hasard 1730 (cf. numéros 25, 26, 32 et suiv.) com.
30. Destouches: Le Glorieux 1732 (cf. numéro 27) com.
31. Prévost: Manon Lescaut 1732 roman.
32. Marivaux: Le Paysan parvenu 1735 (cf. numéros 25, 26, 29, 32 et suiv.) roman.
33. — Les fausses Confidences 1737. com.
34. Marivaux: La Vie de Marianne 1731—41 (cf. numéros 25, 26, 29, 32 et suiv.) roman en lettres.
35. — L'Epreuve 1740 (cf. numéros 25, 26, 29, 32 et suiv.) com.
36. — Le Préjugé vaincu 1746 (cf. numéros 25, 26, 29, 32 et suiv.) com.
37. Nivelle de la Chaussée: La Gouvernante 1747 coméd. larmoy.
38. Voltaire: Nanine 1749 (cf. numéros 47, 49, 50) coméd. larmoy.
39. Sedaine: Félix ou l'Enfant trouvé 1750 opéra comique.
40. Favart: Ninette à la Cour 1753 (cf. numéro 44) opéra comique.
41. Diderot: Jacques le Fataliste 1756 (cf. numéro 42) roman.
42. — Le Père de Famille 1758 drame.
43. Saurin: Les Mœurs du Temps 1760 com.
44. Favart: Les Moissonneurs 1760 (cf. numéro 40) drame.
45. Rousseau: La Nouvelle Héloïse 1761 roman.
46. Chevalier de Boufflers: Aline Reine de Golconde 1761 nouv.
47. Voltaire: Le Droit du Seigneur 1762 (cf. numéros 38, 49, 50) com.
48. Chamfort: La jeune Indienne 1764. com.
49. Voltaire: Jeannot et Colin 1764 (cf. numéros 38, 47, 50) roman philos.
50. Voltaire: Charlot ou la Comtesse de Givry 1767 (cf. numéros 38, 47, 49) drame.
51. Beaumarchais: Eugénie 1767. drame.
52. Marmontel: Lucile 1769 com.
53. Dumaniant: François en Huronie 1770 com.
54. Cazotte: Le Diable amoureux 1772 roman.
55. Mercier: La Brouette du Vinaigrier 1775 (cf. numéro 56) drame.
56. Mercier: L'Indigent 1776 (cf. numéro 55) com.
57. Rétif de la Bretonne: La Vie de mon Père 1779 (cf. numéro 58) roman.
58. — Les Contemporaines ou Les Aventures des plus jolies Femmes de l'Age présent 1780—85 (cf. numéro 57) nouv.
59. Monvel: Alexis et Justine 1785 opéra com.
60. Lachabeaussière: Azémia 1786 opéra com.
61. Bernardin de St Pierre: Paul et Virginie 1788 roman.
62. Picard: Le Passé, le Présent et l'Avenir 1791 (cf. numéros 63, 78) com.
63. — Le Parasite ou Médiocre et Rampant 1797 (cf. numéros 62, 78) drame.

64. Pixérécourt: Victor ou l'Enfant de la Forêt 1798 (cf. numéros 66, 69, 70, 71, 74) mélodrame.
65. Ducray-Duminil: Paul ou la Ferme abandonnée 1800 roman.
66. Pixérécourt: La Femme à deux Maris 1802 (cf. numéros 64, 69, 70, 71, 74) mélodrame.
67. Radet et Barré: La Négresse 1810 opéra.
68. Chateaubriand: Les Aventures du dernier des Abencérages 1808 drame.
69. Pixérécourt: La Citerne 1809 (cf. numéros 64, 66, 70, 71, 74) mélodrame.
70. — Les Ruines de Babylone 1810 (cf. numéros 64, 66, 69, 71, 74) mélodrame.
71. — Le Fanal de Messine 1812 (cf. numéros 64, 66, 69, 70) mélodrame.
72. Théaulon: L'Artiste Ambitieux 1820 com.
73. Scribe: La Demoiselle à marier 1821 (cf. numéros 76, 80—82, 104, 110) com.
74. Pixérécourt: Valentine ou La Séduction 1821 (cf. numéros 64, 66, 69—71) mélodrame.
75. Mérimée: Inès Mendo 1825 (dans le théâtre de Clara Gazul).
76. Scribe: Le Mariage de Raison 1826 (cf. numéros 73, 79—82, 104, 110) com.
77. Mazère: Le jeune Mari 1826 (cf. numéros 78, 96) com.
78. Mazère et Picard: Les trois Quartiers 1827 (cf. numéros 62, 63, 77) com.
79. — Le Mariage d'Argent 1827 (cf. numéros 73, 76, 80, 82, 104, 110) com.
80. Scribe: Avant, Pendant et Après 1828 (cf. numéros 73, 76, 79—82, 103, 110) com.
81. Scribe et Mélesville: Le vieux Mari 1828 (cf. numéros 73, 76, 80, 82, 104, 110) com.
82. Scribe: Le Mariage d'Inclination 1828 (cf. numéros 73, 76, 80—81, 104, 110) com.
83. Hugo: Marion Delorme 1829 (cf. numéro 107) drame.
84. Balzac: La Maison du Chat qui pelotte 1829 (cf. numéros 85—87, 90—93, 100—103, 112—117, 121) Sc. de la Vie privée.
85. — Le Bal de Sceaux 1829/30 (cf. numéros 84—87, 90—93, 100—103, 112—117, 121) Sc. de la Vie privée.
86. — La Vendetta 1830 (cf. numéros 84, 85, 87, 90—93, 100—103, 112—117, 121) Sc. de la Vie privée.
87. — Une double Famille 1830 (cf. numéros 84—86, 90—93, 100—103, 112—117, 121) com.
88. G. Sand: Indiana 1832 (cf. numéros 89, 94, 111, 119, 120, 126, 127, 138) roman.
89. — Valentine 1832 (cf. numéros 88, 94, 111, 119, 120, 126, 127, 138) roman.
90. Balzac: La Peau de Chagrin 1832 (cf. numéros 84—87, 90—93, 100—103, 112—117, 121) roman.
91. — Eugénie Grandet 1833 (cf. numéros 84—87, 90—93, 100—103, 112—117, 121) Sc. de la Vie de Prov.
92. — La Recherche de l'Absolu 1834 (cf. numéros 84—87, 90—93, 100—103, 112—117, 121) Etudes phil.
93. — Le Père Goriot 1834 (cf. numéros 84—87, 90—92, 100—103, 112—117, 121) Sc. de la Vie priv.
94. G. Sand: Jacques 1834 (cf. numéros 88, 89, 111, 119, 120, 126, 127, 138) roman.

95. Antier: Robert Macaire 1834 com.
96. Mazère et Empis: Une Liaison 1834 (cf. numéro 77) com.
97. Bayard: Le Gamin de Paris 1835 (cf. numéro 99) com.
98. Delavigne: Don Juan d'Autriche 1835 com.
99. Bayard: La Marquise de Prétintaille 1836 (cf. numéro 97) com.
100. Balzac: Le Cabinet des Antiques 1836 (cf. numéros 84—87, 90—93, 101—103, 112—117, 121) Sc. de la Vie de Prov.
101. — La vieille Fille 1836 (cf. numéros 84—87, 90—93, 100—103, 112—117, 121) Sc. de la Vie de Prov.
102. — L'Enfant maudit 1831—36 (cf. numéros 84—87, 90—93, 100—103, 112—117, 121) Etudes phil.
103. — Illusions perdues 1837 (cf. numéros 84—87, 90—93, 100—102, 112—117, 121) Sc. de la Vie priv.
104. Scribe: La Camaraderie ou la Courte Echelle 1837 (cf. numéros 73, 76, 79—82, 110) com.
105. Musset: Le Chandelier 1837 (cf. numéros 106, 108, 109, 125) com.
106. — Frédéric et Bernerette 1838 (cf. numéros 105, 108, 109, 125) nouv.
107. Hugo: Ruy Blas 1838 (cf. numéro 83) drame.
108. Musset: Carmosine 1840 (cf. numéros 105, 106, 109, 125) com.
109. — On ne badine pas avec l'amour 1840 (cf. numéros 105, 106, 108, 125) com.
110. Scribe: Une Chaîne 1841 (cf. numéros 73, 76, 79—82, 104) com.
111. G. Sand: Pauline 1841 (cf. numéros 88, 89, 94, 119, 120, 126, 127, 138) roman.
112. Balzac: Mémoires de deux jeunes Mariées 1841 (cf. numéros 84—87, 90—93, 100—103, 113—117, 121) Sc. de la Vie privée.
113. — Ursule Mirouet 1841 (cf. numéros 84—87, 90—93, 100—103, 112, 117, 121) Sc. de la Vie de Prov.
114. — La fausse Maîtresse 1841 (cf. numéros 84—87, 90—93, 100—103, 112—117, 121) Sc. de la Vie priv.
115. — Les Fantaisies de la Gina 1842 (cf. numéros 84—87, 90—93, 100—103, 112—117, 121) nouv.
116. — Paméla Giraud 1843 (cf. numéros 84—87, 90—93, 100—103, 112—117, 121) drame.
117. — Modeste Mignon 1844 (cf. numéros 84—87, 90—93, 100—103, 112—117, 121) Sc. de la Vie privée.
118. Sandeau: Mlle de la Seiglière 1844 roman; drame en 1851.
119. G. Sand: Le Meunier d'Angibault 1845 (cf. numéros 88, 89, 94, 111, 120, 126, 127, 138) roman.
120. — Le Pêché de M. Antoine 1845 (cf. numéros 88, 89, 94, 111, 119, 126, 127, 138) roman.
121. Balzac: La Cousine Bette 1846 (cf. numéros 84—87, 90—93, 100—103, 112—117) Sc. de la Vie paris.
122. — Le Député d'Arcis 1847 (cf. numéros 84—87, 90—93, 100—103, 112—117, 121) Sc. de la Vie polit.
123. Dumas fils: La Dame aux Camélias (cf. numéros 133, 142, 144, 146) 1848 rom. et drame en 1852.
124. Augier: L'Aventurière 1848 (cf. numéros 128, 130—132, 135—137, 139—141) com.
125. Musset: Il ne faut jurer de rien 1848 (cf. numéros 105, 106, 108, 109) com.

126. G. Sand: *La petite Fadette* 1849 (cf. numéros 88, 89, 94, 111, 119, 120, 127, 138) rom.
127. — *Le Mariage de Victorine* 1851 (cf. numéros 88, 89, 94, 111, 119, 120, 126, 138) com.
128. Augier: *La Pierre de Touche* 1853 (cf. numéros 124, 130—132, 135—137, 139—141) com.
129. Ponsard: *L'Honneur et l'Argent* 1853 com.
130. Augier: *Le Gendre de M. Poirier* 1854 (cf. numéros 124, 128, 131, 132, 135—137, 139—141) com.
131. — *Le Mariage d'Olympe* 1855 (cf. numéros 124, 128, 130, 132, 135—137, 139—141) pièce en prose.
132. — *Ceinture dorée* 1855 (cf. numéros 124, 128, 130—132, 135—137, 139—141) drame.
133. Dumas fils: *Demi Monde* 1855 (cf. numéros 123, 142, 144, 146) com.
134. Feuillet: *Jeune Homme pauvre* 1858 roman.
135. Augier: *La Jeunesse* 1858 (cf. numéros 124, 128, 130—132, 136, 137, 139—141) com.
136. — *Les Lionnes pauvres* 1858 (cf. numéros 124, 128, 130—132, 135, 137, 139—141) com.
137. — *Un beau Mariage* 1859 (cf. numéros 124, 128, 130—132, 135, 136, 139—141) com.
138. G. Sand: *Le Marquis de Villemér* 1861 (cf. numéros 88, 89, 94, 111, 119, 120, 126, 127) rom.
139. Augier: *Les Effrontés* 1861 (cf. numéros 124, 128, 130—132, 135—137, 140, 141) com.
140. Augier: *Le Fils du Giboyer* 1862 (cf. numéros 124, 128, 130—132, 135, 137, 139, 141) pièce.
141. — *La Contagion* 1866 (cf. numéros 124, 128, 130—132, 135—137, 139, 140) com.
142. Dumas fils: *Les Idées de Mme Aubray* 1867 (cf. numéros 123, 133, 144, 146) pièce.
143. Becque: *Michel Pauper* 1870 drame.
144. Dumas fils: *La Femme de Claude* 1873 (cf. numéros 123, 133, 142, 146) pièce.
145. Daudet: *Fromont jeune & Risler aîné* 1874.
146. Dumas fils: *L'Etrangère* 1876 (cf. numéros 123, 133, 142, 144) drame.
147. Ohnet: *Le Maître de Forges* 1882 roman.
148. Zola: *Au Bonheur des Dames* 1883 (cf. numéros 150, 153) roman.
149. Loti: *Pêcheurs d'Islande* 1886 roman.
150. Zola: *Le Rêve* 1888 (cf. numéros 148, 153) roman.
151. Lavedan: *Le Prince d'Aurec* 1894 com.
152. E. de Goncourt: *Manette Salomon* 1896 drame; roman en 1861.
153. Zola: *Travail* 1901 (cf. numéros 148, 150) roman.
154. Mirbeau: *Les Affaires sont les Affaires* 1903 com.
155. Donnay: *Le Retour de Jérusalem* 1905 drame.
156. Barrès: *Colette Baudouche* 1905 roman.
157. Bourget: *L'Ecuyère* 1921 roman.
158. — *Cœur pensif ne sait où il va* 1924 roman.
159. Rosny jeune: *La Courtisane passionnée* 1924. roman.
160. Maurois: *L'Instinct du Bonheur* 1934 roman.
161. Honnert: *Mlle de Chavières* 1934 nouv.
162. Princesse Bibesco: *Egalité* 1935 roman.

Table des Matières.

	pages
Avant-Propos.	
Introduction: Aperçu de l'Histoire des Mésalliances dans la Littérature du Moyen-Age et du 17 ième Siècle	11
A. Au Moyen-Age.	11
12 ième siècle Chansons de la mal mariée	11
12 ième siècle Pastourelles	11
1165 Floire et Blancheflor	14
1220 Aucassin et Nicolette	15
1350 Mystère de Notre-Dame: Le Mariage de Clovis	15
B. Au 15 ième et 16 ième Siècle	16
Chansons Populaires	17
1558 Marg. de Navarre: Heptaméron	17
C. Au 17 ième Siècle.	19
a) Auteurs dramatiques du 17 ième Siècle	19
1636 Corneille: Le Cid	20
1640 Corneille: Horace	21
1642 Corneille: Polyeucte	22
1649 Corneille: Don Sanche d'Aragon	22
1670 Corneille: Tite et Bérénice	24
1670 Racine: Bérénice	24
1667 Racine: Andromaque	26
b) Jugements de quelques Contemporains sur l'Inégalité sociale et la Mésalliance	27
1688 La Bruyère	27
1697 Mme de Villeglé ou Preschac	27
1665 Boileau	28
vers 1750 St Simon	29
1670 Mme de Sévigné	29
c) les Mariages d'Intérêt	32
1664 Molière: Le Mariage forcé	32
1668 Molière: George Dandin	33
(farce de George le Veau)	36
1670 Molière: Le Bourgeois Gentilhomme	36
1687 Dancourt: Le Chevalier à la Mode	38
1700 Dancourt: Les Bourgeoises de Qualité	38

pages

d) Les Mariages d'Inclination	39
1695 Le Noble: Le Gage Touché	40
1712 Des Challes: Les illustres Françaises	41
Hist. de M. de Jussy et de Mlle Fenouil	41
Hist. de M. Contamine et d'Angélique	42
1700 Les Contes de Fées (Perrault)	43
1707 Le Sage: Le Diable boiteux	46
1715 Le Sage: Gil Blas	47

Chapitre I: Première Moitié du 18^{ième} Siècle.

Un Courant nouveau de Simplicité rend acceptable la Mésalliance
que l'on ne prend pas assez au sérieux.

50

Décadence du 18^{ième} Siècle et Rôle moralisateur de la
Littérature

50

1728 Allainval: L'Ecole des Bourgeois	55
1732 Destouches: Le Glorieux	57
1727 Destouches: Le Philosophe marié	58
1760 Saurin: Les Mœurs du Temps	58
1723 Marivaux: La double Inconstance	60
1730 Marivaux: Le Jeu de l'Amour et du Hasard	61
1731—41 Marivaux: La Vie de Marianne	63
1735 Marivaux: Le Triomphe de Plutus	65
1725 Marivaux: L'Héritier du Village	65
1735 Marivaux: Le Paysan parvenu	65
1737 Marivaux: Les fausses Confidences	69
1740 Marivaux: L'Epreuve	69
1746 Marivaux: Le Préjugé vaincu	70
1732 Prévost: Manon Lescaut	73
1756 Diderot: Jacques le Fataliste	73
1780—85 Rétif de la Bretonne: Les Contemporaines ou Les Aventures des plus jolies Femmes de l'Age présent	75
1772 Cazotte: Le Diable amoureux	77
1767 Beaumarchais: Eugénie	77

Chapitre II: Seconde Moitié du 18^{ième} Siècle.

Une nouvelle Tendence d'Egalité sociale exalte la Mésalliance.

79

a) Mésalliances entre Nobles ou riches Bour-
geois et Bourgeois sans Fortune

79

1747 Nivelle de la Chaussée: La Gouvernante	80
1761 Rousseau: La Nouvelle Héloïse	82
1758 Diderot: Le Père de Famille	85
1765 Sedaine: Le Philosophe sans le savoir	85
1775 Mercier: La Brouette du Vinaigrier	86
1776 Mercier: L'Indigent	91

	pages
b) Mésalliances entre Citadins et Paysans	92
1. Hostilité à l'Egard des Mésalliances provenant d'un trop grand Parti-pri s envers les Paysans.	92
1753. Favart: Ninette à la Cour	93
1764 Voltaire: Jeannot et Colin	95
1779 Rétif de la Bretonne: La Vie de mon Père	95
2. La Mésalliance est admise avec des Réserves	97
1760 Favart: Les Moissonneurs	97
1762 Voltaire: Le Droit du Seigneur	98
1767 Voltaire: Charlot ou la Comtesse de Givry	99
3. Acceptation totale de la Mésalliance.	100
1749 Voltaire: Nanine	100
1750 Sedaine: Félix ou l'Enfant trouvé	102
1785 Monvel: Alexis et Justine	102
1769 Marmontel: Lucile	103
1761 Chevalier de Boufflers: Aline Reine de Golconde	104
c) Mésalliances entre Individus civilisés et Individus primitifs.	105
1764 Chamfort: La jeune Indienne	105
1770 Dumaniant: François en Huronie	106
1787 Raynal: Zélie	107
1786 Lachabeaussière: Azémia	107
(1810 Radet et Barré: La Nègresse)	107
Ouliana ou l'Enfant des Bois par Henri C.	107
1788 Bern. de St. Pierre. Paul et Virginie	107

Chapitre III: Epoque Post-Révolutionnaire.

La Mésalliance Symbole de la Fraternité.

a) Eloge de la Mésalliance considérée du Point de Vue politique.	110
Aperçu Général	110
1796 Adélaïde de Clarence, lettres	113
1797 Claire et Clairaut	113
1791 Picard: Le Passé, le Présent et l'Avenir	114
1797 Picard: Médiocre et Rampant	115
1827 Picard et Mazère: Les trois Quartiers	116
1828 Scribe: Avant, Pendant et Après	118
1837 Scribe: La Camaraderie ou la courte Echelle	119
1836 Bayard: La Marquise de Prétintaille	120
1835 Bayard: Le Gamin de Paris	121
b) Eloge de la Mésalliance considérée sous l'Aspect romantique et individualiste.	121
1798 Pixérécourt: Victor ou l'Enfant de la Forêt	121
1802 Pixérécourt: La Femme à deux Maris	122

	pages
1810 Pixérécourt: Les Ruines de Babylone	122
1809 Pixérécourt: La Citerne	123
1812 Pixérécourt: Le Fanal de Messine	123
1821 Pixérécourt: Valentine ou La Séduction	123
c) La Mésalliance n'est pas acceptée.	125
I. La Mésalliance entre Personnes de Religions différentes.	125
1808 Chateaubriand: Les Aventures du dernier des Abencérages	125
II. La Mésalliance d'Age.	125
1826 Mazère: Le jeune Mari	125
1828 Scribe et Mèlesville: Le vieux Mari	126
III. La Mésalliance de Rang.	127
1834 Antier: Robert Macaire	127
1820 Théaulon: L'Artiste ambitieux	127
1820 Théaulon: Le Charbonnier ou le Philosophe moderne	129
1834 Mazère et Empis: Une Liaison	129
1841 Scribe: Une Chaîne	129
1826 Scribe: La Demoiselle à marier	129
1826 Scribe: Le Mariage de Raison	130
1827 Scribe: Le Mariage d'Argent	133
1828 Scribe: Le Mariage d'Inclination	134

Chapitre IV: Influence des Etudes sociologiques sur la Peinture des Mésalliances.

a) Différence de Rang.

1825 Mérimée: Inès Mendo	136
1829 Balzac: La Maison du Chat qui pelotte	141
1829—30 Balzac: Le Bal de Sceaux	144
1829—30 Balzac: La double Famille	144
1831—36 Balzac: L'Enfant maudit	145
1841 Balzac: Mémoires de deux jeunes Mariées	145
1834 Balzac: Le Père Goriot	145
1841 Balzac: Ursule Mirouet	147
1843 Balzac: Paméla Giraud	147
1844 Balzac: Modeste Mignon	148
1837 Balzac: Illusions perdues	148
1832 Balzac: Le Colonel Chabert	148
1836 Balzac: Le Cabinet des Antiques	148
1846: Balzac: La Cousine Bette	148

b) Différence de Rang et d'Age.

1833 Balzac: Eugénie Grandet	149
1836 Balzac: La vieille Fille	149

	pages
c) Différence de Nationalité.	149
1832 Balzac: La Peau de Chagrin	149
1847 Balzac: Le Député d'Arcis	149
1834 Balzac: La Recherche de l'Absolu	149
1841 Balzac: La fausse Maîtresse	149
d) Différence provenant de Haines entre Familles.	150
1829—30 Balzac: La Vendetta	150
e) Différence de Santé	150
1842 Balzac: Les Fantaisies de la Gina	150
Chapitre V: La Mésalliance typique du Romantisme.	152
a) Condamnation de la Mésalliance dans le Cas de Religions différentes.	
1835 Delavigne: Don Juan d'Autriche	152
b) Condamnation de la Mésalliance dans le Cas de Grandes Différences d'Age.	153
1832 G. Sand: Indiana	153
1834 G. Sand: Jacques	154
c) La Mésalliance entre un Honnête Homme et une Courtisane est approuvée.	156
1829 Hugo: Marion Delorme	156
d) La Mésalliance de Rang est en Partie approuvée.	157
1838 Hugo: Ruy Blas	157
1840 Musset: Carmosine	157
1840 Musset: On ne badine pas avec l'Amour	158
1837 Musset: Le Chandelier	159
1838 Musset: Frédéric et Bernerette	159
1848 Musset: Il ne faut jurer de rien	159
1832 G. Sand: Valentine	160
Chapitre VI: Socialisme modéré de G. Sand.	
1841 G. Sand: Pauline	162
1845 G. Sand: Le Péché de M. Antoine	162
1845 G. Sand: Le Meunier d'Angibault	163
1851 G. Sand: Le Mariage de Victorine	164
1861 G. Sand: Le Marquis de Villemer	165
1849 G. Sand: La petite Fadette	167

Chapitre VII: Seconde Moitié du 19^{ième} Siècle.

Opinions diverses sur la Mésalliance.

a) La Mésalliance entre la Bourgeoisie et la Noblesse.	168
1851 Sandeau: Mlle de la Seiglière	168
1854 Sandeau: et Augier: Le Gendre de M. Poirier	170
b) La Mésalliance entre un Riche et un Pauvre.	172
1853 Augier: La Pierre de Touche	172
1859 Augier: Un beau Mariage	173
1858 Augier: La Jeunesse	175
1855 Augier: Ceinture dorée	176
1862 Augier: Le Fils du Giboyer	176
1853 Ponsard: L'Honneur et l'Argent	178
1858 Feuillet: Jeune Homme pauvre	179
c) La Mésalliance entre honnêtes Hommes — Bourgeois ou Nobles — et Femmes de mauvaise Vie.	179
1848 Dumas fils: La Dame aux Camélias	179
1848 Augier: L'Aventurière	180
1855 Augier: Le Mariage d'Olympe	181
1858 Augier: Les Lionnes pauvres	183
1866 Augier: La Contagion	184
1861 Augier: Les Effrontés	184
1867 Dumas fils: Les Idées de Mme Aubray	185
1876 Dumas fils: L'Etrangère	187
1873 Dumas fils: La Femme de Claude	188
1870 Becque: Michel Pauper	190
1874 Daudet: Fromont Jeune & Risler Aîné	191
1882 Ohnet: Le Maître de Forges	192

Conclusion.

Eloge de la Mésalliance de Fortune et de Rang et Rejet de la Mésalliance de Nationalité et de Race.

a) Différence de Fortune et de Rang.	
1883 Zola: Le Bonheur des Dames	194
1883 Zola: Le Rêve	194
1901 Zola: Travail	195
1894 Lavedan: Le Prince d'Aurec	195
1886 Loti: Pêcheurs d'Islande	196
1903 Mirbeau: Les Affaires sont des Affaires	196
1921 Bourget: L'Ecuyère	197
1924 Bourget: Cœur pensif ne sait où il va	197
1934 Maurois: L'Instinct du Bonheur	197
1934 Honnert: Mlle de Chavières	198
1935 Princesse Bibesco: Egalité	198

	pages
b) Différence de Nationalité.	
1905 Barrès: Colette Baudoche	198
de Callias: Péché Originel	199
c) Différence de Race.	199
1896 E. de Goncourt: Manette Salomon	199
1905 Donnay: Le Retour de Jérusalem	200
1924 Rosny Jeune: La Courtisane passionnée	201
Réfl�xions Finales.	201
Bibliographie.	207
1. Références	207
2. Ouvrages dans lesquels se trouvent des Cas de Mésalliances	208

Vu le 6 Novembre 1935.
Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris

H. Delacroix

Université de Paris
Faculté des Lettres

Vu
et Permis d'imprimer
Le Recteur
de l'Académie de Paris
Charléty

